B. VII
50

05824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulieres & relatives, & les Personnages connus, deguisés ou emblématiques.

JANVIER 1er Vol. 1789.

209775
4. 3. 27

A PARIS,
Au BUREAU, rue des Poitevins, N°. 20.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

SUITE
DU VICAIRE
DE WACKEFIELD.

CONTE.

BIENTOT le géolier, un des plus humains de sa profession, vint me dire qu'il espéroit que je ne trouverois pas mauvais, s'il renfermoit, comme son devoir l'y forçoit, mon fils dans une loge plus sûre, mais qu'on lui permettroit de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance, & serrant la main de mon fils,

je lui dis adieu, & lui recommandai de penſer au grand devoir qu'il avoit à remplir.

Je me recouchai & un de mes petits garçons liſoit à côté de mon lit, lorſque M. Jenkinſon vint m'apporter des nouvelles de ma fille. On l'avoit vu, il y avoit environ deux heures, dans la compagnie d'un étranger; ils s'étoient arrêtés tous les deux pour ſe rafraichir au village prochain, & paroiſſoient reprendre le chemin de la ville. A peine m'avoit-il donné ces détails, que le géolier entra avec autant de précipitation que de plaiſir m'annoncer que ma fille étoit retrouvée. Un moment après Moyſe accourut, criant que ſa ſœur Sophie étoit en bas & montoit avec notre ancien ami M. Burchell.

Dans le moment ma fille entra, & l'œil preſque égaré de joie, courut ſe jetter dans mes bras & me couvrir de ſes baiſers. Sa mere témoignoit ſon raviſſement par ſon ſilence & par ſes larmes. « Voilà papa, s'écria la charmante créature, voici le brave homme à qui je dois ma délivrance. » Un baiſer de M. Burchell, dont la ſatisfaction paroiſſoit encore p

vive que la sienne, interrompit ce qu'elle alloit ajouter.

J'exprimai à M. Burchell tous mes regrets & mon repentir d'en avoir si mal agi avec lui, & j'implorai son pardon. « Il est impossible, me répondit-il, que je vous pardonne, car je n'ai jamais conservé de ressentiment contre vous. J'ai vu en grande partie l'erreur qui vous abusoit; mais comme il n'a pas été en mon pouvoir de rompre le charme, vous avez eu toute ma compassion. »

« Hélas! j'avois toujours bien conjecturé que votre ame étoit noble, & j'en suis aujourd'hui bien convaincu. Mais apprends-moi, mon enfant, comment tu as été délivrée, & quels sont tes misérables ravisseurs? »

Quant au scélérat qui m'a enlevée, je ne le connois point du tout. A peine étions-nous dans la chaise de poste, que les chevaux sont partis comme l'éclair. J'ai rencontré sur la route quelques personnes dont j'ai réclamé le secours, mais qui ont fait peu d'attention à mes instances. Cependant j'avois déchiré le rideau qui cachoit la glace, & quelle a été ma

surprise & ma joie d'appercevoir à quelque distance notre bon ami M. Burchell qui marchoit avec sa légèreté ordinaire, tenant en main le bâton dont nous l'avons tant plaisanté! aussitôt que le vis à la portée de ma voix, je l'ai appellé par son nom, implorant son secours, & répétant plusieurs fois mes exclamations. Alors il a crié d'une voix forte au postillon d'arrêter, & celui-ci a mené encore plus vîte. Je m'imaginois qu'il ne pourroit plus nous atteindre, lorsqu'en moins d'une minute, j'ai vu mon libérateur courir à côté des chevaux, & d'un seul coup renverser le postillon. Les chevaux se sont arrêtés d'eux-mêmes, & le misérable sortant de la chaise a mis l'épée à la main, en proférant des blasphêmes & des menaces, & lui a commandé au péril de sa vie de se retirer. Alors M. Burchell fondant sur lui a brisé son épée, & l'a poursuivi assez longtems; mais le scélérat s'est échappé. J'étois descendue aussi pour secourir mon libérateur; mais bientôt je l'ai vu revenir triomphant. Le postillon qui étoit revenu à lui se disposoit aussi à prendre la fuite, mais M. Burchell lui

à commandé sur sa tête de remonter & de nous ramener à la ville. Il a obéi malgré lui, quoique sa blessure me parût dangereuse. Sur la route ses plaintes ont été si fréquentes, que M. Burchell en a pris une autre à ma priere dans une auberge où nous nous sommes arrêtés. »

« Sois la bien venue, ma chere fille, & vous, son brave libérateur, mille & mille actions de graces. Nos moyens sont bien diminués ; mais nos cœurs sont toujours les mêmes. Et maintenant si vous croyez ma fille une récompense digne du service que vous venez de lui rendre, si vous vous abaissez jusqu'à contracter une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, obtenez son consentement, comme je sais que vous avez déjà son cœur, & vous pouvez compter sur le mien. »

« Je suppose, Monsieur, reprit M. Burchell, que vous connoissez ma situation & l'impossibilité où je suis de l'entretenir comme elle le mérite. »

« Si cette objection n'est qu'un moyen d'éluder ma proposition, je n'insiste plus ; mais quand j'aurois des millions à lui

donner, mon cher Burchell ſeroit encore celui que je préfererois. »

Le ſilence fut ſa ſeule réponſe & ſembloit annoncer un refus mortifiant; ſans rien répliquer à mon offre, il demanda ſi l'on ne pourroit pas faire venir des rafraichiſſemens de l'auberge voiſine. Sur l'affirmative, il ordonna qu'on préparât le meilleur qu'on pût ſe procurer en auſſi peu de tems, & qu'on envoyât une douzaine de bouteilles du meilleur vin & quelques cordiaux pour moi. Il ajouta en ſouriant qu'il vouloit ſe mettre en frais, & quoiqu'en priſon, il aſſura qu'il ne s'étoit jamais ſenti plus de diſpoſition à la joie. Les gens de l'auberge parurent bientôt avec le dîner; le géolier qui paroiſſoit très-empreſſé nous prêta une table, & l'on nous ſervit deux plats fort bien accommodés.

Ma fille n'avoit rien appris encore de la triſte ſituation de ſon frere, & nous ſemblions nous accorder tous dans la réſolution de ne pas troubler ſa joie par ce récit douloureux. Mais j'eus beau m'efforcer de prendre un air de contentement, le chagrin perçoit dans chacun de mes

traits, & j'avois le ſourire ſur les levres en même tems que les larmes aux yeux. Enfin je fus obligé de diminuer notre ſatisfaction en racontant les infortunes de mon fils, & je déſirai qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de conſolation. Les convives à peine revenus de la conſternation qu'avoit cauſée mon récit, je demandai auſſi qu'on admît M. Jenkinſon, & le geolier ſe rendit à ma requête d'un air reſpectueux que je ne lui avois pas encore remarqué. Le bruit des fers ne ſe fit pas plutôt entendre le long du paſſage, que ma fille ſe précipita à la rencontre de ſon frere, & pendant ce tems, M. Burchell m'ayant demandé ſi mon fils ne s'appelloit pas George, ſur ma réponſe, il garda encore le ſilence. Auſſitôt que mon fils fut entré dans la chambre, je fus frappé de l'air de ſurpriſe & de reſpect avec lequel il regarda M. Burchell. « Approche, mon fils, lui dis-je, le Ciel nous gardoit encore quelque conſolation, ta ſœur nous eſt rendue & voilà ſon libérateur. Donne-lui ta main, mon fils, il mérite toute notre reconnoiſſance. »

Cependant George paroiſſant inſenſible à ce que je lui diſois, ſe tenoit toujours à une diſtance reſpectueuſe. -- « Cher frere, s'écria ſa ſœur, pourquoi ne remerciez-vous pas mon vaillant libérateur ? Les braves doivent s'aimer les uns les autres. »

Il reſtoit encore dans le ſilence & dans l'étonnement, lorſque notre hôte voyant enfin qu'il étoit connu, & reprenant toute ſa dignité naturelle, dit à mon fils d'avancer. Le ſpectacle le plus majeſtueux de l'univers, dit un philoſophe, eſt un homme de bien luttant contre l'adverſité. Mais ſelon moi, il en eſt un plus grand encore; c'eſt celui de l'homme bienfaiſant qui vient à ſon ſecours. Après avoir regardé quelque tems mon fils avec un air de ſupériorité, « jeune imprudent, lui dit-il, je vous retrouve donc encore coupable de la même faute qui vous a déjà mérité mes réprimandes, & pour laquelle la loi vous deſtine un juſte châtiment... »

« Hélas ! Monſieur, m'écriai-je, qui que vous ſoyez, ayez pitié d'un pauvre jeune homme qui s'eſt égaré. Ce qu'il a fait n'étoit que pour obéir à une mere, qui dans l'amertume de ſon reſſentiment,

lui a commandé sous peine de perdre sa bénédiction, de venger notre injure. Voilà la lettre qui va vous convaincre de son imprudence & diminuer sans doute sa faute vos yeux. »

Il prit la lettre & la parcourut rapidement. « Cela, dit-il, sans le justifier pleinement, est une excuse assez valable pour me déterminer à lui pardonner. Jeune homme, continua-t-il, en prenant la main de mon fils, je vois que vous êtes étonné de me trouver ici. Mais j'ai souvent visité les prisons pour des raisons moins intéressantes. Je suis venu rendre justice à ce digne homme, pour qui j'ai la plus sincere estime. J'ai été longtems spectateur inconnu de sa bienfaisance. Dans son humble asyle, j'ai joui d'un empressement qui n'étoit pas souillé par la flatterie, & j'ai trouvé dans l'amusante simplicité qui entouroit son foyer un bonheur que ne peuvent donner les Cours. Mon neveu a été informé de l'intention où j'étois de venir ici. Je viens d'apprendre son arrivée; ce seroit vous faire tort à tous les deux de le condamner sans l'entendre. S'il y a quelqu'un d'opprimé, l'injure

ſera punie; car je puis dire ſans vanité, que jamais perſonne ne fut dans le cas d'accuſer ſir William Thornhill d'injuſtice.

Nous reconnûmes alors que le perſonnage que nous avions ſi longtems reçu comme un hôte amuſant, n'étoit autre que le célebre ſir William Thornhill, dont les vertus & les ſingularités ſont ſi renommées. Le pauvre M. Burchell étoit en effet un homme d'une grande fortune, que le parlement écoutoit avec applaudiſſement, l'ami de ſon pays & fidele à ſon Roi. Ma pauvre femme ſe rapellant ſon ancienne familiarité, ſembloit prête à s'évanouir de frayeur; & Sophie qui un moment auparavant le croyoit ſon époux, voyant l'immenſe diſtance qui la ſéparoit de lui, étoit incapable de retenir ſes larmes.

Ma femme voulut lui demander pardon de ſes plaiſanteries; il répondit gaiment que ſi elle l'avoit plaiſanté, il lui avoit été bien rendu, & qu'il s'en rapportoit à la compagnie. « A dire la vérité, continua-t-il, je ne connois perſonne contre qui je veuille garder du reſſentiment que contre le miſérable qui a ſi fort effrayé

ma chere enfant. Je n'ai pas même eu le tems de l'examiner assez pour donner son signalement. Et vous, ma Sophie, le reconnoîtrez-vous bien? » —

Pas trop exactement, Monsieur, cependant je me rappelle qu'il avoit une large cicatrice au-dessus du sourcil. -- Je vous demande pardon, Madame, dit Jenkinson qui étoit présent; mais ayez la bonté de me dire si l'homme n'avoit pas des cheveux roux? -- Oui je le crois. - Et vous, Monsieur, avez-vous observé la longueur de ses jambes? -- Je ne suis pas sûr de leur longueur, répondit le baronet, mais bien de leur agilité; car il m'a fait courir envain, ce dont peu d'hommes du royaume pourroient se vanter. -- « C'est en effet le meilleur coureur de l'Angleterre; son nom est Thimothée Baxter; je le connois parfaitement, aussi bien que l'endroit où il est maintenant. Si vous voulez bien ordonner au geolier de laisser deux de ses gens venir avec moi, je m'engage à vous le présenter dans une heure au plus tard ». Ce geolier parut, & sir William lui demanda s'il le connoissoit. Oui, Monsieur,

répondit l'autre, qui ne connoît sir William Thornhill? -- Eh bien, je desire que vous permettiez à cet homme d'aller avec deux de vos gens, faire un message dont je le charge, & comme j'ai une commission de juge de paix, je réponds des suites. -- Votre promesse, Monsieur, est suffisante, & vous pouvez envoyer qui vous voudrez, fût-ce au bout du Royaume.

En conséquence, Jenkinson partit pour aller chercher Thimothée Baxter, pendant que nous nous amusions des empressemens de notre Bill, qui grimpoit sur les genoux de sir William pour le caresser. Sa mere vouloit contenir sa familiarité, lorsque le digne homme la prévint, & prenant l'enfant sur ses genoux, tout sale qu'il étoit, il l'embrassa avec bonté & lui donna ainsi qu'à son frere un gros morceau de pain d'épice qui fut mangé de bon cœur par deux pauvres petits enfans de grand appetit, dont le déjeuner avoit été des plus minces.

Avant le dîner, comme mon bras étoit toujours très-douloureux, sir William écrivit une ordonnance; car il avoit fait

ſon amuſement de l'étude de la médecine & en avoit une connoiſſance plus qu'ordinaire. La note fut envoyée à un apothicaire qui demeuroit dans l'endroit. Mon bras fut panſé & j'éprouvai ſur le champ du ſoulagement. Avant la fin du repas, un ſecond meſſage vint de la part de ſon neveu, qui demandoit la permiſſion d'entrer dans le deſſein de défendre ſon honneur & ſon innocence. Le baronet conſentit à le voir, & ordonna de l'introduire.

M. Thornhill entra en ſouriant, ſuivant ſon uſage & s'approcha pour embraſſer ſon oncle qui le repouſſa d'un air de dédain. « Point de careſſes, Monſieur, pour le préſent, lui dit le baronet d'un air ſévere; le ſeul chemin de mon cœur, c'eſt la route de l'honneur; mais ici je ne vois qu'une complication de fauſſeté, de lâcheté & d'oppreſſion. Comment ſe peut-il que ce pauvre homme, dont je ſais que vous faiſiez profeſſion d'être l'ami, ſoit traité ſi inhumainement? que ſa fille ſoit baſſement ſéduite, comme pour le récompenſer de ſon hoſpitalité, & lui-même jetté dans une priſon, peut-

être pour avoir ressenti trop vivement son outrage? son fils aussi, dont vous n'avez pas osé soutenir les regards? »

« Est-il possible, Monsieur, que mon oncle me fasse un crime d'un refus que ses seules instructions ont pu m'apprendre à faire? -- »

« Votre refus est juste & votre conduite prudente, quoiqu'elle ne soit pas absolument conforme à celle que votre pere eût tenue en pareille occasion, car mon frere étoit le dieu de l'honneur, & vous.... mais vous avez bien agi, & je vous approuve en ce point... »

« Et j'espere que le reste de ma conduite ne vous paroîtra pas moins irréprochable. J'ai paru avec la fille du docteur dans les spectacles & à la promenade, & l'on en a conclu que je l'avois débauchée. Je suis venu moi-même le voir pour éclaircir le tout à sa satisfaction, & il ne m'a répondu que par des insultes. Quant à son séjour ici, c'est un compte qui ne peut vous être bien rendu que par mon procureur & mon intendant à qui j'ai remis la conduite de cette affaire. S'il a contracté des dettes, &

qu'il soit ou dans la mauvaise volonté ou dans l'impossibilité de payer, ils savent ce qu'ils ont à faire, & je ne vois ni dureté, ni injustice à se faire payer par les voies légitimes --. »

« Si la chose est comme vous la présentez, il n'y a rien en effet d'impardonnable dans votre offense, & quoiqu'il y eut eu peut-être plus de générosité à ne pas laisser opprimer cet honnête homme par la persécution de vos subalternes, au moins votre conduite a-t-elle la justice de son côté.

Je gardois le silence, n'ayant rien à opposer, lorsque l'écuyer insista surtout sur les tentatives que j'avois faites pour lui faire perdre l'estime de son oncle, ce qu'il ne pouvoit me pardonner, & cela dans un tems où mon fils se préparoit à lui ôter la vie. Mais, ajouta-t-il, j'ai ici son cartel & deux témoins, & je suis résolu de l'abandonner à la rigueur des loix. »

« Monstre! s'écria ma femme, ne t'es-tu pas déjà assez vengé? Faut-il encore que mon pauvre fils soit la victime de ta cruauté? Mais j'espère que le

généreux sir William nous protégera, car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître; jamais il ne fit de mal à personne ».

» Madame répliqua l'oncle, vos souhaits pour sa conservation ne sont pas plus vifs que les miens; mais je suis désespéré que sa faute soit si notoire, & si mon neveu persiste,... --» Mais notre attention fut distraite par le retour de Jenkinson & des deux domestiques du geolier, tirant après eux un homme fort grand, & fort bien mis, & dont tous les traits répondoient au signalement du misérable ravisseur de ma fille. « --Nous le tenons, cria Jenkinson, & s'il y a jamais eu un digne candidat de Tyburn, c'est cet honnête personnage ».

Au moment que M. Thornhill apperçut le prisonnier & Jenkinson, il fut glacé d'effroi, la pâleur du crime se répandit sur son visage, & il chercha à se retirer; mais Jenkinson, appercevant son dessein, l'arrêta. « Eh! quoi, noble écuyer, lui dit-il, est-ce que vous rougissez de vos deux vieilles connoissances,

Jenkinson & Baxter? Mais c'est l'usage des gens du bel air, d'oublier ainsi leurs amis. Pour nous, nous ne vous oublierons pas. Monsieur, continua-t-il, en se tournant vers sir William, notre prisonnier a déjà tout avoué. Il déclare que c'est M. Thornhill qui a eu la gloire de l'invention. C'est lui qui a donné les beaux habits qu'il porte maintenant, & qui a fourni la chaise de poste. Tel étoit leur plan. Baxter devoit conduire la jeune miss, dans un endroit sûr, & là l'effrayer à force de menaces; alors M. Thornhill devoit survenir, comme par hazard, voler à son secours, se battre même quelque temps avec le ravisseur, & enfin le mettre en fuite, ce qui lui auroit fourni une belle occasion de gagner l'attachement de la jeune personne, en se présentant sous le beau caractère de son libérateur».

Sir William se rappella d'avoir vu souvent le même habit porté par son neveu, & tout le reste, le prisonnier le confirma lui-même, par un récit plus circonstancié, concluant que M. Thorn-

hill lui avoit déclaré plus d'une fois qu'il aimoit les deux sœurs à la fois.

« Ciel ! s'écria sir William, quel serpent j'ai réchauffé dans mon sein ! » A ces mots, M. Thornhill, du ton le plus humble, supplia qu'on n'admît pas comme témoin contre lui de pareils misérables, & qu'on examinât plutôt ses gens. --« Vos gens ! répliqua sir William, ne les appelez plus de ce nom, ils ne sont plus à vous. Mais voyons ce qu'ils pourront dire pour votre justification ».

Le sommelier parut le premier, & vit aux regards de son premier maître, que son pouvoir étoit fini. Il déposa, qu'il avoit vu souvent Baxter avec M. Thornhill, & paré de ses habits, & que c'étoit ce misérable qui lui amenoit ordinairement ses maîtresses. Quant à ma fille aînée, c'étoit l'écuyer lui-même qui s'étoit chargé de l'enlever, & Jenkinson avoua, que pour lui, son emploi avoit été de faire venir un prêtre pour les marier, emploi dont il reconnoissoit à sa confusion s'être acquitté.

« Bonté du ciel ! s'écria le baronet, chaque découverte me fait frémir..... Monsieur le geolier, mettez à ma requête ce jeune officier en liberté. Je me charge des suites . . . » Il parloit encore, qu'il fut interrompu par une personne qui vint à entrer. Cette personne étoit miss Arabella Wilmot, qui devoit le surlendemain épouser M. Thornhill. Rien n'égala sa surprise de voir sir William & son neveu ; car sa visite étoit l'effet du hazard. En traversant la ville elle avoit apperçu un de mes enfans jouer dans la rue, avoit fait arrêter la voiture, & monter l'enfant pour le caresser. Elle avoit appris de lui une partie de nos infortunes sans en connoître encore l'auteur, & s'étoit fait conduire à la prison où elle venoit nous surprendre par une visite bien imprévue.

Nous gardâmes tous le silence, pendant quelque tems, lorsque ma charmante pupille jettant sur nous des regards où la compassion se mêloit à la surprise, & qui donnoient un nouvel éclat à sa beauté, dit à l'écuyer qu'elle croyoit venir à notre secours : « Je dois

vous en vouloir un peu, M. Thornhill, d'être venu ici sans moi, & de ne pas m'avoir informé de la situation d'une famille qui nous est si chere à tous deux. Mais vous ressemblez à votre oncle, vous aimez à cacher le bien que vous faites ».

« Cacher le bien qu'il fait ! répondit sir William; non ma chere, ses plaisirs sont aussi vils que lui. Vous voyez en lui un des lâches les plus mépriſables qui ayent déshonoré l'humanité, un monstre qui après avoir séduit la fille de cet honnête homme, & conspiré contre l'innocence de sa sœur, a jetté leur pere dans une prison, & leur frere aîné dans les fers, parce qu'il a eu le courage de défier le ravisseur. Permettez-moi, madame, de vous féliciter d'avoir échappé aux embrassements d'un pareil scélérat ».

« Bon dieu ! s'écria l'aimable personne, combien j'ai été trompée ! M. Thornhill m'avoit dit, comme une nouvelle sure, que le fils aîné du docteur, le capitaine Primrose étoit parti pour l'Amérique avec sa nouvelle épouse ».

« Très chère miſſ, dit ma femme, il

ne vous a dit que des fauſſetés. Mon fils George n'a jamais quitté le royaume, & n'a jamais été marié. Quoique obligé de renoncer à vous, il vous a toujours trop aimée pour penſer à d'autre... « Elle s'étendit alors ſur la ſincérité de la paſſion de ſon fils, mit ſon duel avec M. Thornhill dans ſon véritable jour, fit une digreſſion rapide ſur les débauches de l'écuyer, finit par une peinture très-piquante de ſa lâcheté, & donna lieu à l'aimable miſſ de ſe féliciter, plus d'une fois, d'avoir échappé au malheur d'une pareille union.

Cependant mon fils n'étoit plus dans les fers : Jenkinſon venoit de lui ſervir de valet-de-chambre, & de faire ſa toilette de ſon mieux. Il parut bientôt avec ſon uniforme, & ſans vanité, il avoit l'air d'un des plus beaux officiers que l'on pût voir. En entrant, il fit à miſſ Wilmot, une modeſte révérence, ignorant encore l'heureuſe révolution que venoit de produire l'éloquence de ſa mere. Mais nulle bienſéance ne put contenir l'impatience où étoit ſa maîtreſſe d'obtenir ſon pardon ; ſa rougeur,

ſes larmes, ſes regards, tout contribuoit à trahir ſes regrets d'avoir oublié ſes premieres promeſſes, & de s'être laiſſée abuſer par un impoſteur. Mon fils paroiſſoit étonné de ſa complaiſance & pouvoit à peine la croire réelle; mais les proteſtations de conſtance de ſon Arabella ne lui permirent plus d'en douter; elle lui jura de n'être jamais à d'autre, & ſir William ajouta qu'il l'eſpéroit bien, pour peu qu'il eût d'influence ſur ſon pere.

Ce mot ſuffit à mon fils Moyſe pour le faire courir à l'auberge où le vieillard attendoit ſa fille, & pour l'informer de tout ce qui venoit d'arriver. Alors l'écuyer voyant qu'il ne lui reſtoit plus aucune reſſource du côté de la flaterie ou de la diſſimulation, mit de côté toute honte, & ſe montra ouvertement ce qu'il étoit, cet audacieux miſérable mépriſoit, diſoit-il, la fortune qu'il attendoit de ſon oncle. Mais quant à celle de miſſ Wilmot, un bon contrat la lui aſſuroit, il n'en demandoit pas davantage, & maître de l'une, il abandonnoit l'autre à qui la voudroit.

Le

Le coup étoit accablant, sir William connoissoit la force de ces prétentions, car c'étoit lui qui avoit dressé les articles. Miss Wilmot voyant sa fortune perdue sans retour, se tourna vers mon fils, & lui demanda si la perte de son bien diminuoit son prix à ses yeux. Si sa fortune n'étoit plus en son pouvoir, du moins il lui restoit encore sa main à donner : c'étoit ce dont son véritable amour faisoit le plus de cas, & il alla même jusqu'à se réjouir d'un événement qui pouvoit la convaincre de sa sincérité !

M. Wilmot en entrant parut fort content de voir sa fille échappée au danger qu'elle venoit de courir, & consentit volontiers à la rupture. Mais lorsqu'il fut que sa fortune assurée à M. Thornhill ne pouvoit être retirée de ses mains, rien n'égala l'excès du chagrin qu'il en ressentit. Il s'assit, livré pendant quelques minutes aux plus tristes réflexions, jusqu'à ce que sir William s'efforçât de dissiper ses alarmes, en lui promettant tout son crédit pour l'avancement de son fils, & l'exhortant à laisser l'ambi-

tion qui l'avoit trompé, pour le bonheur qui se présentoit.

Le vieillard protesta qu'il n'avoit jamais voulu forcer l'inclination de sa fille ; il ajouta que grace au ciel, il lui restoit encore quelque fortune, & que si je voulois lui faire la promesse d'une dot de six mille livres dans le cas où je viendrois à recouvrer ma fortune, il étoit prêt ce soir même à les unir ensemble.

Le bonheur de ce jeune couple dépendoit de moi. Je fis de grand cœur ce que sir Wilmot me demandoit, & ce n'étoit pas une grande faveur, avec le peu d'espoir qui me restoit. Nous eumes alors la satisfaction de voir les deux amans voler dans les bras l'un de l'autre. « Après toutes mes infortunes, s'écrioit George, être ainsi récompensé ! mes souhaits les plus ardens ne pouvoient s'élever si haut ». — « Oui, mon ami, répondoit son aimable maîtresse, que le misérable garde ma fortune ; puisque vous êtes heureux sans elle, sa privation ne troublera pas mon bonheur, & je le trouverai dans le sein de l'indigence ».

—« Et moi, je vous assure, s'écria l'écuyer avec un rire forcé, que je serai très-heureux avec ce que vous méprisez ». Un moment, monsieur, dit Jenkinson, il y a deux mots à dire à ce marché là, & j'ai bien peur que vous ne touchiez jamais un sol de la fortune de cette jeune dame. Sir, continua-t-il, en s'adressant au baronet, voudriez-vous me faire la grace de me dire, si l'écuyer peut avoir le bien de madame, au cas qu'il se trouve marié avec une autre. —« Cela se demande-t-il, non sans doute? il ne le peut pas ». —« En ce cas, j'en suis fâché pour lui, car comme nous sommes de vieilles connoissances, j'ai conservé pour ce gentilhomme un grand fond d'amitié. Mais je déclare que son contrat ne vaut rien, puisqu'il est déjà marié. —Vous mentez comme un coquin, répondit l'écuyer, qui sembloit hors de lui à cette insulte; jamais je n'ai épousé légalement aucune femme. —« Je vous demande bien pardon, & j'espère que vous témoignerez quelque reconnoissance à votre ancien ami Jenkinson, qui va vous amener une épouse

que toute la compagnie verra dans l'instant, si elle veut bien attendre seulement quelques minutes ». A ces mots, il sortit avec sa rapidité ordinaire, & nous laissa tous incapables de former aucune conjecture probable sur son dessein.

« Je ne sais, dit le baronnet, quelle est l'intention de cet homme, quelque plaisanterie, je gage. —Peut-être, monsieur, répondis-je, a-t-il une intention plus sérieuse ; quand nous faisons réflexion à tous les stratagêmes que votre neveu a employés pour faire tomber l'innocence dans ses pièges, peut-être s'est-il trouvé quelque femme plus adroite que les autres, qui a fait tourner la perfidie contre lui. « —O surprise ! Est-ce bien ma fille que je revois ! Est-ce elle que je tiens dans mes bras ! Ma fille que j'ai pleurée ! C'est elle, c'est ma vie, mon bonheur. Je t'ai cru perdue, mon Olivia, & tu vis encore pour me rendre heureux !.... » Non, les plus ardents transports de l'amant le plus passionné n'ont jamais surpassé les miens, lorsque je vis entrer ma fille, & que

je la tins dans mes bras, incapable d'exprimer son ravissement autrement que par son silence. Restoit à nous prouver qu'elle étoit l'épouse légitime de l'écuyer. « Pour vous convaincre de la vérité de ce que j'ai dit, reprit Jenkinson, voilà la licence en vertu de laquelle vous êtes mariés ensemble ». En disant ces mots, il remit la licence entre les mains du baronet, qui la lut, la trouva en regle. « Vous paroissez tous surpris, continua Jenkinson ; mais peu de mots vont tout éclaircir. Ce cher écuyer que vous voyez m'a souvent employé à faire d'étranges choses pour lui. Entr'autres, il m'avoit chargé de lui procurer une fausse licence & un faux prêtre, pour tromper la jeune dame. Mais j'étois trop son ami pour le faire, & j'ai apporté une vraie licence, amené un vrai prêtre qui les a uni par un lien aussi indissoluble qu'il puisse l'être. Peut-être croirez-vous que la générosité étoit mon motif. Mais non, j'avoue à ma honte, que mon seul dessein étoit de garder la licence, & de faire connoître à l'écuyer, qu'il étoit en mon pouvoir de lui nuire, & par-là

tirer de lui de l'argent, à mesure que j'en aurois besoin ».

A ces mots, tout l'appartement retentit de cris de joie, l'explosion de notre plaisir s'étendoit jusqu'à la piece commune de la prison où les prisonniers la partagerent,

« Et secouerent leurs chaînes avec des transports sauvages,
» Et une barbare harmonie.

Le bonheur se peignit sur tous les visages, & les joues mêmes d'Olivia se colorerent un moment. Se voir rendue à la réputation, à ses amis, à la fortune, étoit une ivresse capable d'arrêter les progrès de sa langueur & de lui rendre le coloris & la vivacité de sa premiere santé. Mais de toute la compagnie il n'y avoit personne qui sentît une satisfaction plus pure que la mienne. Je tenois ma fille bien aimée entre mes bras & je demandois encore à mon cœur si mes transports n'étoient pas une illusion. M. Jenkinson me rendit compte alors des motifs qui l'avoient engagé à me tromper. C'étoit dans le dessein de nous délivrer tous par mon

désistement de l'opposition que je voulois mettre au mariage de l'écuyer, & c'étoit la premiere occasion qu'il eut trouvée de me tirer d'erreur.

Il n'y avoit plus dans toute l'assemblée que deux visages qui ne fussent pas rayonneux de joie. M. Thornhill avoit perdu toute son assurance; il voyoit le gouffre de l'infamie & du besoin s'ouvrir devant lui, & trembloit de s'y voir précipité. En conséquence il se prosterna aux genoux de son oncle, & d'une voix suppliante implora sa pitié. Sir William vouloit le chasser ignominieusement; mais à ma requête il le releva, & après un moment de silence, « tes vices, lui dit-il, tes crimes, ton ingratitude ne méritent pas de pitié, mais tu ne seras pas abandonné; il te restera un revenu modique pour subvenir aux besoins de la vie, & non pas à tes extravagances. Cette jeune dame, ton épouse, va être mise en possession du tiers de ta fortune, & c'est de sa tendresse seule que tu recevras des secours extraordinaires. » Il se disposoit à témoigner sa reconnoissance pour tant de bonté par un discours étudié; mais le

baronet le prévint en lui disant de ne pas enchérir encore sur les bassesses qu'il n'avoit que trop fait éclater. Il lui ordonna de se retirer avec le seul de ses anciens domestiques qu'il voudroit choisir, parce que désormais il n'en auroit pas davantage.

Après son départ, sir William salua très-poliment sa nouvelle niece avec un sourire tout-à-fait obligeant, & lui souhaita toute sorte de prospérité. Son exemple fut suivi demiss wilmot & de son pere; ma femme embrassa tendrement sa fille devenue, disoit-elle, une honnête femme; Sophie & Moyse vinrent à leur tour, & Jenkinson lui-même desira d'avoir le même honneur. Il sembloit impossible de rien ajouter à notre satisfaction. Sir William dont le plus grand plaisir étoit de faire du bien, se mit à promener ses regards autour de lui, radieux comme le soleil, & il vit la joie dans tous les yeux excepté dans ceux de ma fille Sophie, qui pour des raisons que nous ignorions, ne paroissoit pas absolument contente. « Je crois, dit-il en souriant, que toute la compagnie paroît fort heureuse, à la réserve d'une ou deux

perſonnes. Il ne me reſte qu'un acte de juſtice à faire. Vous ſavez, Monſieur, dit il en ſe tournant vers moi, toutes les obligations que nous avons tous les deux à M. Jenkinſon pour le zele qu'il a mis à dévoiler un miſérable. Il eſt juſte de le recompenſer. Miſſ Sophie fera ſon bonheur, & cinq cens livres que je lui donne pour ſa dot, leur aſſurera, je crois, une exiſtence fort honnête. Que dites-vous, Miſſ. Sophie, de ma propoſition? Voulez-vous prendre M. Jenkinſon? » Ma pauvre fille étoit prête à s'évanouir entre les bras de ſa mere. --Non, dit-elle d'une voix éteinte, non jamais. -- Quoi refuſer M. Jenkinſon! un homme jeune & bien fait avec cinq cent livres & des eſpérances. -- Je vous ſupplie, Monſieur, de ne pas inſiſter & de ne pas faire de moi la plus malheureuſe des femmes. -- Vit-on jamais pareille obſtination? Rejetter un homme à qui votre famille a de ſi grandes obligations, qui a ſauvé votre ſœur? -- Jamais, Monſieur, plutôt mourir mille fois! -- En ce cas, ſi vous ne voulez pas de lui, voudrez-vous bien de moi-même»! En diſant ces mots, il la ſerra contre ſon

sein avec transport. « Mon aimable, ma tendre Sophie, continua-t-il, comment avez-vous jamais pu penser que votre pauvre Burchell pût vous tromper, ou que sir William Thornhill cessât un moment d'admirer la maîtresse qui l'aima pour l'amour de lui-même? Il y a déjà quelques années que je cherche une femme, qui, étrangere à ma fortune, ne fît d'attention qu'à mon seul mérite. Après l'avoir cherché en vain, même parmi les laides, quel doit être l'excès de mon ravissement d'avoir fait la conquête de tant de raison & de beauté. » Alors se tournant vers Jenkinson, « Monsieur, dit-il, comme je ne puis me séparer de cette jeune dame, qui a pris une fantaisie pour moi, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner sa fortune, & demain vous pourrez vous adresser à mon intendant qui vous comptera les cinq cent livres. » Nous eûmes donc à recommencer tous nos complimens, & lady Thornhill reçut à son tour les mêmes félicitations que sa sœur venoit de recevoir. Dans le même tems, un des gens de sir William vint nous dire que les équipages étoient

prêts pour nous conduire à l'auberge, où tout étoit disposé pour nous recevoir. Nous quittâmes donc ces sombres retraites de deuil & de douleur. Le généreux baronet fit distribuer quarante livres parmi les prisonniers, & son exemple détermina M. Wilmot à donner la moitié de cette somme. Nous fumes salués à notre sortie par les acclamations des villageois, & j'apperçus deux ou trois de mes honnêtes paroissiens, à qui je serrai la main. Ils nous accompagnerent à notre auberge, où un repas somptueux étoit préparé, & des provisions plus solides furent distribuées abondamment à la populace.

Le souper fini, trouvant mes esprits presque épuisés par les alternatives de douleur & de plaisir que j'avois essuyées durant le jour, je demandai la permission de me retirer, & laissant la compagnie dans les transports de sa joie, aussitôt que je me vis seul, j'épanchai mon cœur reconnoissant devant le souverain distributeur de la joie & du chagrin, & ensuite je dormis d'un sommeil non interrompu jusqu'au lendemain matin.

A mon reveil je trouvai auprès de

mon lit mon fils aîné, qui venoit ajouter à ma joie par un autre retour de fortune. Après m'avoir libéré de la soumission que que j'avois faite la veille en sa faveur, il m'apprit que le marchand qui avoit fait banqueroute avoit été arrêté à Amsterdam, & avoit abandonné des effets dont le montant étoit plus que suffisant pour payer ses créanciers. La générosité de mon fils me fit autant de plaisir que ce bonheur inespéré. Mais je doutois si je pouvois accepter ses offres. Pendant que j'agitois cette question à part moi, sir William entra, & je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut, que mon fils étant déjà en possession d'une grande fortune par son mariage, je ne devois pas hésiter. L'objet de sa visite étoit de m'apprendre qu'ayant envoyé la nuit précédente chercher des licences, & les attendant à toute heure, il espéroit que je ne refuserois pas mon ministere pour assurer ce matin le bonheur de toute la compagnie. A ces mots un domestique vint nous annoncer que le messager étoit de retour. Je me rendis donc dans une salle où je trouvai toute la société dans la joie que la for-

tune & l'innocence peuvent inſpirer. Cependant je les priai d'obſerver que leur gaîté avant une céremonie ſi ſolemnelle n'étoit pas tout-à-fait décente. Je leur lus même deux ſermons ſur la maniere dont ils devoient ſe comporter en cette occaſion. Mais mes peines furent perdues; même en nous rendant à l'égliſe, comme je marchois à leur tête, je fus plus d'une fois tenté de me retourner, pour leur témoigner mon mécontentement ſur leur peu de gravité. Dans l'égliſe, il s'éleva une nouvelle difficulté dont la ſolution paroiſſoit embaraſſante. Il s'agiſſoit de ſavoir quel couple ſeroit marié le premier. Comme la conteſtation ſe ſoutenoit de part & d'autre avec autant de ſavoir vivre que d'obſtination, « je m'apperçois, leur dis-je, que perſonne de vous ne veut ſe marier aujourd'hui; ainſi nous n'avons qu'à nous en retourner. » En diſant ces mots, je me mis en devoir de fermer mon livre que je tenois ouvert depuis long-tems, en les attendant. Cette menace les mit à la raiſon. Le baronet & Sophie paſſerent les premiers, & après eux, mon fils & ſon aimable compagne.

J'avois envoyé le matin même ma voiture chercher mon honnête voisin Flamborough & sa famille, & à notre retour à l'auberge, nous eumes le plaisir de les trouver. En ce moment, nombre de mes paroissiens, qui avoient appris ce qui m'arrivoit d'heureux, vinrent pour me féliciter, & entr'autres ceux qui avoient voulu me défendre, & que j'avois reprimandé avec tant de sévérité. Je contai l'histoire à sir William qui leur reprocha leur audace encore plus severement que moi; mais les voyant abbatus par ses reproches, il leur donna une demie guinée pour boire à sa santé.

Bientôt après on nous servit un très-beau repas, préparé par le cuisinier de M. Thornhill. On ne sera peut-être pas fâché de savoir que ce gentilhomme réside actuellement dans la maison d'un de ses parens en qualité d'homme de compagnie : ma fille aînée ne peut l'oublier, & elle m'a dit en grand secret, que s'il se corrige elle pourra relâcher de sa sévérité. Nous allons nous mettre à table, du moins si les cérémonies du matin nous le permettent. Mais la difficulté est réso-

solue par mon fils George qui propose que la compagnie prenne place indistinctement, chacun à côté de la dame de ses affections. La proposition fut reçue de tout le monde avec grande approbation, excepté de ma femme, qui s'attendoit à avoir le plaisir de présider & de servir toute la compagnie. Malgré ce petit incident il est impossible de rendre notre gaîté. Je ne sais si nous avions plus d'esprit qu'à l'ordinaire ; mais du moins nous arrivoit-il de rire plus souvent, ce qui répond au même but. Pendant le dîner, je remarquai avec plaisir que mon fils Moyse paroissoit prendre un goût particulier pour miss Flamborough la cadette, & il peut compter sur mon consentement dès qu'il me le demandera. Après le repas, suivant mon ancien usage, je demandai qu'on déservît, pour avoir le plaisir de voir encore ma famille rassemblée autour d'un joyeux foyer, mes deux petits, Dick & Bill, assis chacun sur un de mes genoux, & chaque époux auprès de sa belle. Sur le bord de la tombe, je n'ai plus rien à desirer. Toutes mes inquiétudes sont dissipées, & mes plaisirs sont au-dessus de

toute expreſſion. Mon ſeul devoir maintenant c'eſt que ma reconnoiſſance dans le bonheur ſoit encore au-deſſus de ma réſignation dans l'adverſité.

HISTOIRE
DU CHEVALIER DES GRIEUX
ET DE MANON LESCAUT,

A Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 2 vol. in-12. 1753.

Les passions vives s'irritent par les obstacles, & c'est alors qu'elles ptoduisent les effets les plus funestes; c'est un torrent que ces digues imprudentes rendent plus furieux. Dans l'ordre de la nature elles auroient un cours paisible & ne s'exalteroient jamais assez pour faire le malheur des hommes; mais les institutions sociales, les préjugés, l'ordre civil & politique en les dirigeant au bien général, contre leur nature particuliere, en les réprimant avec force, quand elles s'y opposent, rendent les plus innocentes en elles-mêmes, le tourment de celui qu'elles possedent & font quelquefois de l'homme le plus doux, un homme atroce pour qui rien n'est sacré.——

Le chevalier des Grieux est un exemple frappant, des exeès dans lesquels on peut être entraîné quand on est dominé par une passion violente & contrariée. Né avec ces qualités

qui annoncent déjà le plus brillant mérite, il renonce aux avantages de la fortune & de la nature & leur préfere une vie obscure & vagabonde; il prévoit tous les malheurs que sa passion effrenée doit naturellement attirer sur sa tête, sans qu'il lui soit possible de concevoir seulement le desir de les éviter. Il sent qu'il en est accablé, on lui offre des remedes qui peuvent à tous momens les faire cesser & il n'a pas la force d'en faire usage; enfin sa vie est un mélange de vertus & de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments & d'actions mauvaises, & c'est sur-tout pour lui que semble fait ce vers d'Ovide: *Video meliora proleſque deteriora ſequor.*

L'histoire de cet infortuné chevalier est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur aux talents de M. l'abbé Prévot. Il y développe toutes les richesses d'une imagination vive & féconde, un sentiment tendre & profond, une touche mâle & vigoureuse, le talent de captiver, d'émouvoir & d'attendrir; la diversité des tableaux qu'il y présente, les contrastes qu'il y ménage, tout enfin rend la lecture de ce roman infiniment agréable & on ne peut pas plus attachante; malgré les désordres du chevalier des Grieux, on est forcé de le plaindre & de l'excuser; on se sent même après la lecture de son histoire plus d'indulgence pour tous ceux qui lui ressemblent, & véritablement s'il nous étoit possible de pénétrer au fond des cœurs, de suivre la chaîne des événements & des circonstances qui conduisent un criminel sur

l'échaffaud, il exciteroit peut-être notre pitié plutôt que notre indignation (1).

ENVIRON six mois avant son départ pour l'Espagne, le marquis de*** revenant de Rouen à Paris, par le chemin d'Evreux, vit tous les habitans de Passy en allarmes, se précipiter de leurs maisons & courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie devant laquelle étoient deux chariots couverts. La curiosité le fit descendre de cheval. Il entra & vit avec surprise douze filles enchaînées six à six par le milieu du corps, une surtout frappa ses regards & attira toute son attention; son air & sa figure étoient si décentes, si nobles, qu'on l'auroit prise en tout autre endroit pour une personne du premier rang. Sa tristesse lui donnoit un nouveau charme, & sous des habits assez sales, elle

(1) L'histoire du chevalier des Grieux est un épisode des *Mémoires d'un homme de qualité*. L'auteur crut devoir le donner séparément pour ne pas interrompre trop long tems le fil de sa narration.

inſpiroit encore autant de reſpect que de pitié. Elle tâchoit cependant de dérober ſon viſage aux yeux des ſpectateurs, mais d'un air ſi naturel, qu'il ne ſembloit être que l'effet de ſa modeſtie. Le chef des archers auquel il demanda ce qu'elle étoit, ne peut lui donner que des idées fort vagues; « nous l'avons tirée » de l'*Hôpital*, lui dit-il, par ordre de » M. le Lieutenant Général de Police. » Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût » été renfermée pour ſes bonnes actions. » Je l'ai interrogée pluſieurs fois ſur la » route, elle s'obſtine à ne me rien ré- » pondre; cependant je ne laiſſe pas d'avoir » quelques égards pour elle, parce qu'il me » ſemble qu'elle vaut un peu mieux que ſes » compagnes. Voilà un jeune homme, » ajouta-t-il, qui pourroit mieux vous » inſtruire que moi ſur la cauſe de ſa » diſgrace, il l'a ſuivie depuis Paris ſans » ceſſer preſque un moment de pleurer. » C'eſt ſans doute ſon frere ou ſon » amant... »

Ce jeune homme étoit aſſis au coin de la chambre & paroiſſoit enſeveli dans une rêverie profonde. C'étoit l'image

même de la douleur; il étoit mis fort simplement, mais son air seul annonçoit un homme de naissance. Il se leva en voyant approcher le marquis, & fit paroître dans ses yeux, dans sa figure & dans tous ses mouvemens quelque chose de si fin, de si noble, qu'il lui inspira un sentiment de bienveillance & le desir de lui être utile. « Que je ne vous trouble » point, lui dit-il, en s'asseyant auprès de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois? » Le jeune homme lui répondit honnêtement qu'il ne le pouvoit sans se faire connoître lui-même & qu'il avoit le plus grand intérêt de demeurer inconnu. « Je puis vous dire ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il, en montrant les archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde; mais ce qui est de la derniere inhumanité, ces lâches coquins

ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle, qu'ils ne soient payés de leur complaisance. Il n'y a qu'un instant qu'ayant osé m'en approcher, malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever le bout du fusil contre moi. Je suis obligé pour satisfaire à leur avarice, & me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parut faire assez tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. « Je ne vous presse pas, lui dit le marquis, de me découvrir le secret de vos affaires; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service ». Hélas, reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il, en regardant tristement sa maîtresse, quel-

ques soulagemens sur la route ». Le marquis fâché de ne pouvoir le servir autrement, lui fit accepter quatre louis. Il traita même avec le chef pour qu'il eût la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au *Havre*. La vive reconnoissance & la maniere polie avec laquelle ce jeune inconnu le remercia, acheverent de le persuader qu'il étoit né quelque chose & qu'il méritoit sa libéralité. Sa maîtresse à laquelle il dit deux mots avant de sortir, lui répondit aussi avec une modestie douce & charmante qui le remplirent d'étonnement.

Deux ans après cette aventure, le hasard fit naître au marquis de*** l'occasion d'en apprendre toutes les circonstances. Il arrivoit de Londres à Calais avec son éleve; il crut appercevoir ce même jeune homme dont il avoit fait rencontre à *Passy*. Il étoit en fort mauvais équipage & beaucoup plus pâle qu'il ne l'avoit vu la premiere fois; mais sa physionomie étoit trop belle pour n'être pas reconnu facilement. Sa joie fut plus vive qu'on ne peut l'exprimer, lorsqu'il l'eut reconnu à son tour. Ah, Monsieur,

s'écria-t-il, en lui baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Il lui apprit qu'il arrivoit par mer au *Havre-de-Grace*, où il avoit mouillé en revenant d'Amérique. Le marquis lui indiqua l'hôtellerie du *Lion d'or* ou il étoit logé, & le pria d'aller l'attendre. Il s'y rendit bientôt lui-même, impatient d'apprendre ses aventures. Il ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien & lui fit mille caresses; le jeune homme sensiblé à des procédés si nobles, n'attendit pas qu'il le pressât de lui raconter l'histoire de sa vie; c'est cette histoire intéressante dont nous allons donner un extrait.

Le Chevalier des Grieux avoit à peine dix sept ans, lorsqu'il fit la rencontre de l'objet qui devoit l'enchaîner à sa destinée & le précipiter dans un abîme de malheurs. C'étoit la veille qu'il devoit partir d'Amiens où il avoit achevé ses exercices publics de philosophie avec succès. Il y avoit mérité l'approbation générale & sur-tout celle de l'évêque qui, connoissant son humeur naturellement douce & son heureux penchant à la vertu,

vertu, lui conseilla d'entrer dans l'état ecclésiastique, plutôt que dans celui de Malthe dont il portoit déjà la croix.

Il se promenoit avec son ami Tiberge, jeune homme sage & vertueux dont le zèle & l'amitié généreuse surpassent les plus célebres exemples de l'antiquité; il lui témoignoit d'une maniere affectueuse & tendre les regrets qu'il avoit de le quitter, lorsqu'ils virent arriver le coche d'Arras. Ils le suivirent jusqu'à l'hôtellerie sans autre motif que la curiosité. Parmi plusieurs femmes qui en sortirent, il en étoit une fort jeune qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé qui paroissoit lui servir de conducteur, faisoit tirer ses hardes des paniers.

Le Chevalier sentit, en la voyant, une émotion douce, un attrait puissant qui l'entraînoit vers elle; l'amour l'éclairoit pour la premiere fois, sa flamme pénétroit dans son cœur, & lui donnoit une existence nouvelle; il s'approcha d'elle comme poussé par une force supérieure, il étoit tout étonné de lui-même. Lui qui n'avoit jamais pensé à la différence des

sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, lui dont on admiroit la sagesse & la retenue, transformé en un homme nouveau, trouvoit innocent & facile tout ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction de son cœur. Amour! amour! ce sont là de tes coups!

Il apprit d'abord que mademoiselle Manon Lescaut (c'est le nom de cet objet charmant) n'étoit venue à Amiens que pour ensevelir dans un cloître des beautés qui maîtrisoient déjà son ame. Je vais couler des jours bien tristes & plus affreux que la mort, lui disoit-elle; mais c'est apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne me donne aucun moyen d'éviter mon sort. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse ou plutôt l'ascendant de sa destinée ne lui permirent pas de balancer un moment sur sa réponse. Il l'assura qu'il perdroit la vie avec plaisir pour la délivrer de la tyrannie de ses parens & la rendre heureuse; il ajouta mille raisons pressantes que son amour naissant rendoit persuasives. Il étoit étonné enfin lui-même de sa hardiesse, & de la facilité de son éloquence.

La belle Manon, quoique moins âgée que le chevalier, avoit assez d'expérience pour savoir qu'on est naturellement sincere à son âge; elle lui avoua franchement qu'elle lui devroit plus que la vie, s'il pouvoit assurer sa liberté. Le chevalier lui repéta qu'il étoit prêt à tout entreprendre, & cependant son esprit alloit manquer de ressources à l'arrivée du vieil argus conducteur de la jeune personne, si celle-ci n'eût eu l'adresse de le tirer d'embarras : elle l'appella son cousin & lui proposa, sans se déconcerter, de remettre au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec lui. Des Grieux entra fort bien dans le sens de cette ruse, il la conduisit dans une hôtellerie dont le maître, jadis cocher de son pere, étoit entiérement dévoué à ses ordres. Le vieux domestique les suivoit en murmurant, & Tiberge qui s'étoit promené dans la cour durant leur entretien, marchoit avec eux, ne comprenoit rien à cette scene, & gardoit un profond silence.

La sagesse de cet ami fidele commençoit à embarasser des Grieux; il s'en défit

en lui donnant une commission, & se procura par ce moyen le plaisir d'entretenir sans contrainte la belle Manon le reste de la soirée ; leur conversation ne pouvoit qu'être intéressante. Le cœur du chevalier s'ouvrit à mille sentiments de plaisir, dont il n'avoit jamais eu l'idée, une douce chaleur se répandit dans ses veines, il étoit dans une espece de transport qui lui ôta pour quelque tems la liberté de la voix, mais le langage de ses yeux n'en fut que plus expressif.

Mademoiselle Lescaut, satisfaite de l'effet de ses charmes, n'étoit pas moins émue que le chevalier. Elle voulut savoir qui il étoit, & cette connoissance augmenta son affection; (on a beau dire, l'amour dans les femmes n'est le plus souvent qu'amour propre, leur vanité est pour elles un moyen de jouissance & comme un nouveau sens qui les rend souvent plus heureuses que l'organe du plaisir.) Ils se jurerent enfin de vivre l'un pour l'autre & de s'unir par des liens éternels.

Paris leur parut un lieu favorable à leur dessein, il ne s'agissoit plus que de tromper la vigilance du conducteur; il fut donc

arrêté que le chevalier feroit préparer une chaise de poste pendant la nuit, & qu'il viendroit prendre de grand matin Mademoiselle Lescaut, avant que son argus fût éveillé. La nuit fut employée de la part du chevalier à mettre ordre à ses affaires, & à la pointe du jour, il se rendit à l'hôtellerie de Mademoiselle Manon qui sortit sans bruit avec un paquet de linge fort léger dont le chevalier se chargea jusqu'à la chaise qui les attendoit. Ils partirent aussi-tôt & coururent avec la rapidité de l'éclair. Ils arriverent à St. Denis avant la fin du jour : là se croyant en sûreté, ils prirent le tems de se rafraîchir.

Pendant la route ils n'avoient gueres pû se donner des marques de tendresse ni même se parler qu'en changeant de chevaux, parce que des Grieux couroit à franc étrier ; mais ils se dédommagerent amplement à St. Denis ; peu réservés dans leurs caresses, ils n'avoient pas la patience d'attendre qu'ils fussent seuls pour se les prodiguer. Leurs postillons, leurs hôtes ne pouvoient s'empêcher d'admirer avec quelle ardeur des enfans de leur âge paroissoient s'aimer. Enfin leurs projets de se

marier furent oubliés, ils frauderent les droits de l'égliſe, & ſe trouverent époux ſans preſque s'en douter.

Arrivés à Paris, ils y prirent un appartement meublé dans la rue de V... & malheureuſement auprès de la maiſon de M. de B... célebre fermier général. Trois ſemaines de jouiſſance n'avoient point diminué l'amour du chevalier, mais ſa paſſion devenue plus paiſible, lui permit de ſonger à ſa famille & au chagrin que ſon pere avoit dû reſſentir de ſon abſence; il réſolut de ſe réconcilier, s'il étoit poſſible, avec lui, de lui faire connoître la ſageſſe & le mérite de ſa maîtreſſe, ſe flattant d'obtenir par ce moyen la liberté de l'épouſer. Une raiſon d'intérêt ſe joignoit à celle du devoir & de l'amour, leurs fonds étoient extrêmement altérés, & il croyoit trouver dans ce retour un moyen sûr de ſe procurer de l'argent.

Ce projet ne fut point agréable à Manon, mais comme les difficultés qu'elle y oppoſa n'étoient puiſées que dans ſa tendreſſe, des Grieux n'eut point le moindre ſoupçon du coup cruel qu'on ſe préparoit à lui porter; elle ajouta dans ſa

réponse qu'il leur restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des secours dans l'affection de quelques parents auxquels elle écriroit. Des Grieux applaudit à toutes ses résolutions, & lui fut bon gré de ses refus; cependant sa table se trouva peu de tems après mieux servie qu'à l'ordinaire; Mademoiselle Manon s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable, des Grieux qui lui avoit laissé la disposition de la bourse & qui savoit ne lui rester que 12 ou 15 pistoles, lui marqua son étonnement, mais elle le pria en riant d'être sans embarras; ne vous ai-je pas promis, ajouta-t-elle, que je trouverois des ressources?

Un jour qu'il devoit rentrer plus tard qu'à l'ordinaire, il fut bien étonné qu'on le fît attendre à la porte deux ou trois minutes. Une petite fille qui les servoit, troublée par les reproches du chevalier & déconcertée par ses questions, se mit à pleurer en l'assurant que ce n'étoit pas sa faute si elle ne lui avoit point ouvert tout de suite; que Madame le lui avoit défendu jusqu'à ce que M. de B...

fût sorti par l'escalier du cabinet. Ces mots furent pour des Grieux un coup de foudre, il n'eut pas la force d'entrer dans l'appartement ; il prit le prétexte d'une affaire pour descendre, ordonna à l'enfant de dire à sa maîtresse qu'il alloit revenir dans le moment, & sur-tout de ne pas lui faire connoître qu'elle lui avoit parlé de M. de B...

Ses yeux se mouilloient de larmes en descendant l'escalier sans qu'il pût trop distinguer le sentiment qui les faisoit couler ; il entra dans le premier café, s'assit près d'une table, là sa tête appuyée sur ses deux mains, il réflechit sur lui-même, & tâcha de développer ce qui se passoit dans son cœur.

Mille sentimens s'y succédoient avec une extrême rapidité; il lui paroissoit impossible que Manon l'eût trahi, mais la visite & la sortie de M. de B... lui causoient de l'embarras ; ses petites acquisitions qui surpassoient leurs richesses présentes, sentoient un peu les libéralités d'un nouvel amant. Cette confiance qu'elle lui avoit marquée pour des ressources qui lui étoient inconnues, venoit aussi

troubler les idées favorables qu'il s'efforçoit d'entretenir dans son cœur. Cependant quel moment auroit-elle saisi pour préparer une infidélité ? Il ne l'avoit presque pas perdue de vue, occupations, promenades, divertissements, par-tout ils avoient été l'un à côté de l'autre, un instant de séparation les auroit trop affligés, il falloit qu'ils se donnassent sans cesse des assurances de leur tendresse, ils seroient morts d'inquiétude sans cela. Il lui vint enfin une idée qui concilia toutes les autres. M. de B..., se dit-il à lui-même, est un homme qui a de grandes relations; les parents de Manon se seront servis de lui pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être reçu déjà : il est venu aujourd'hui lui en apporter encore, elle se fait sans doute un jeu de me le cacher pour me surprendre agréablement. Rempli de cette idée, il retourna au logis, embrassa Manon avec sa tendresse ordinaire & fut même tenté plusieurs fois de lui découvrir ses conjectures.

On servit à souper, il se mit à table d'un air fort gai, mais à la clarté de la lumiere, il crut appercevoir de la tristesse

sur le visage & dans les yeux de Manon. Ses regards s'attachoient sur lui d'une autre maniere qu'ils n'avoient accoutumé. Il ne pouvoit demêler si c'étoit de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il lui parut que c'étoit un sentiment doux & languissant. Enfin il vit tomber des larmes de ses beaux yeux : ah dieux ! s'écria-t-il, vous pleurez, chere Manon, vous êtes affligée jusqu'à pleurer & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne lui répondit que par quelques soupirs qui ne firent qu'augmenter son inquiétude; il se leva en tremblant, il la conjura avec tous les empressemens de l'amour de lui découvrir le sujet de ses pleurs; il en versoit lui-même en essuyant les siennes, il étoit plus mort que vif, un barbare auroit été attendri des témoignages de sa douleur & de sa crainte.

Il étoit enfin tout occupé d'elle, lorsqu'il entendit le bruit de plusieurs personnes qui montoient l'escalier. On frappa doucement à la porte. Manon lui donna aussi-tôt un baiser, & s'échappant de ses bras, elle fut rapidement s'enfermer dans le cabinet. Des Grieux se figura qu'elle

ne vouloit point être vue dans le désordre où elle étoit, il fut lui-même ouvrir la porte. A l'instant trois hommes qu'il reconnut pour les laquais de son pere, le saisissent, sans lui faire violence; on lui ôte un couteau, la seule arme qu'il eût sur lui, en lui demandant pardon de la nécessité où l'on étoit de lui manquer de respect. On le fait monter dans une voiture où étoit son frere aîné qui l'embrassa tendrement, & ils furent rapidement emportés jusqu'à St. Denis.

Pendant la route, des Grieux se livra à mille réflexions sur son infortune. Il étoit trahi cruellement. Mais par qui? Tiberge fut le premier qui lui vint à l'esprit. Il ignoroit le lieu de sa demeure, comment l'auroit-on pu apprendre de lui? Accuser Manon, c'est de quoi son cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire, dont il l'avoit vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle lui avoit donné en se retirant, lui paroissoient bien une énigme, mais il se sentoit porté à l'expliquer favorablement & à les regarder comme un pressentiment de leur malheur commun. Dans le tems qu'il

se désespéroit enfin de l'accident qui l'arrachoit à elle, il avoit la crédulité de s'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que lui.

Il aima mieux se persuader qu'il avoit été apperçu dans les rues de Paris par des connoissances de son pere qui lui en avoient donné avis. Cette pensée le consola. Il se résolut à souffrir avec patience quelques mauvais traitemens de l'autorité paternelle, afin de se procurer plus facilement l'occasion d'aller rendre la vie & la joie à sa chere Manon. Surpris de son silence, son frere crut que la crainte lui fermoit la bouche. Il le consola, l'assurant qu'il n'avoit rien à redouter de la sévérité de son pere, pourvu qu'il fût disposé à rentrer doucement dans le devoir & à mériter l'affection qu'il avoit pour lui. Ils passerent la nuit à St. Denis, les trois laquais se coucherent dans sa chambre; & ce qui lui causa une peine bien sensible fut de se voir dans la même hôtellerie où il s'étoit arrêté avec Manon en revenant d'Amiens à Paris.

L'hôte & les domestiques qui le reconnurent, se disoient : « ha ! c'est ce joli

Monſieur qui paſſoit, il y a ſix ſemaines, avec une petite Demoiſelle qu'il aimoit fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres enfants, comme ils ſe careſſoient ! pardi c'eſt dommage qu'on les ait ſéparés ». Lui feignant de ne rien entendre, ſe laiſſoit voir le moins qu'il étoit poſſible.

Inſtruit de ſa docilité à ſe laiſſer conduire, ſon pere le reçut moins durement qu'il ne s'y étoit attendu, & ſe contenta de lui faire quelques reproches généraux. Des Grieux triomphoit déjà au fond du cœur, & de la maniere dont les choſes paroiſſoient s'arranger, il ne doutoit pas qu'avant la fin de la nuit il n'eût la liberté de ſe dérober de la maiſon. On ſe mit à table pour ſouper ; il reçut de bonne grace toutes les railleries qu'on lui fit, il étoit même charmé qu'il lui fût permis de s'entretenir de ce qui occupoit continuellement ſon eſprit. Cependant quelques mots lâchés lui firent prêter l'oreille avec la derniere attention. Son pere parla de perfidie, de ſervices intéreſſés rendus par M. de B.... A ce nom, le chevalier demeura tout interdit ; il le pria humblement de s'expliquer davanta-

ge, le supplia avec tant d'instance qu'il en obtint des éclaircissemens capables de lui donner la mort.

Son pere lui fit en effet un calcul plaisant qu'il interrompoit quelquefois par des éclats de rire, & lui prouva que sa maîtresse ne l'avoit aimé que l'espace d'environ douze jours. « Tu sauras donc, ajouta-t-il, puisque tu l'ignores, que M. B... a gagné le cœur de la princesse; car il se moque de moi, de prétendre me persuader que c'est par un pur zele pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu, qu'il faut attendre des sentimens si nobles. Il a sû d'elle que tu étois mon fils, & pour se délivrer de tes importunités, il m'a facilité, de concert avec ta maîtresse, les moyens de te remettre en mon pouvoir. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe: tu sais vaincre assez rapidement, chevalier, mais tu ne sais pas conserver tes conquêtes ».

Ce récit fut un coup de poignard pour le cœur de des Grieux; il se leva de table, & n'eut pas la force de sortir de là.

salle, il tomba sur le parquet, sans sentiment, sans connoissance, & n'ouvrit les yeux que pour verser un torrent de larmes. Revenu de son évanouissement, il se jette aux genoux de son pere, le conjure en joignant les mains de le laisser retourner à Paris pour aller poignarder B..... Non, disoit-il, il n'a pas gagné le cœur de Manon, il lui a fait violence, il l'a séduite par un charme ou par un poison, il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime, ne le sais-je pas bien? Il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse! ô Dieux! Dieux! seroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer!

Ses transports, ses fureurs firent craindre qu'il n'échappât. Pour s'assurer de lui, son pere le conduisit dans une chambre haute & donna ordre à deux domestiques de le garder à vue. Des Grieux mesura d'abord la hauteur des fenêtres; ne voyant pas de possibilité de s'évader par là, il essaya de corrompre la fidélité de ses deux domestiques; promesses, caresses, menaces,

rien ne fut épargné ; cette tentative fut encore inutile. Le déſeſpoir alors s'emparant de ſon ame, il ſe jetta ſur un lit avec la réſolution de ne le quitter qu'avec la vie.

Son pere, effrayé, vint le voir, flatta ſes peines par les plus douces conſolations, & lui ordonna ſi abſolument de manger quelque choſe qu'il le fit par reſpect pour ſes ordres. Quelques jours ſe paſſerent pendant leſquels il ne prit rien qu'en ſa préſence & pour lui obéir ; enfin tant de conſtance pour une infidelle qu'il commençoit à mépriſer ſans pouvoir l'aimer moins, fit croire que cette paſſion aveugle étoit l'effet d'un penchant impérieux pour les femmes, & qu'il n'étoit queſtion pour le diſtraire que de lui en propoſer une qui fût de ſon goût : « Chevalier, lui dit le pere, j'ai eu deſſein juſqu'à préſent de te faire porter la croix de Malthe, mais je vois que tes inclinations ne ſont point tournées de ce côté-là, tu aimes les jolies femmes : je ſuis d'avis de t'en chercher une qui te plaiſe, explique-moi naturellement ce que tu penſes là-deſſus ». Des Grieux répondit qu'il ne mettoit plus

de distinction entre les femmes & qu'après le malheur qui venoit de lui arriver, il les détestoit toutes également. « Je t'en chercherai une, reprit le pere en souriant, qui ressemblera à Manon & qui sera plus fidelle. -- Ah! si vous avez quelque bonté pour moi, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon cher pere, qu'elle ne m'a point trahi : c'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle & moi. Si vous saviez combien elle est tendre & sincere, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit le pere; comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même qui vous a livré à votre frere, vous devriez oublier jusqu'à son nom & profiter si vous êtes sage de l'indulgence que j'ai pour vous »... Hélas! reprit le chevalier après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies... Oui, continua-t-il, en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit gueres à tromper. Mais je sais ce que j'ai à faire pour me

venger? --- Eh! quoi? --- J'irai à Paris, je mettrai le feu à la maiſon de B..., & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon ». Cet emportement fit rire ſon pere & ne ſervit qu'à le faire garder plus étroitement dans ſa priſon.

Il y paſſa ſix mois entiers; durant le premier ſes ſentiments ne furent qu'une alternative de haine & d'amour, d'eſpérance & de déſeſpoir, ſelon l'idée ſous laquelle Manon s'offroit à ſon eſprit. On lui donna des livres qui ſervirent à rendre un peu de tranquilité à ſon ame; il relut ſes auteurs, acquit de nouvelles connoiſſances & reprit un goût infini pour l'étude. Au flambeau de l'amour, Horace & Virgile, lui parurent de la derniere clarté. Il fit un commentaire amoureux ſur le quatrieme livre de l'éneide. *Hélas! diſoit-il, c'étoit un cœur tel que le mien qu'il falloit à la fidelle Didon.*

Tiberge vint le voir, l'embraſſa avec une effuſion de cœur extrême, plaignit l'égarement où il étoit tombé, le félicita de ſa guériſon qu'il croyoit avancée, & l'exhorta à profiter de cette erreur de jeuneſſe pour ouvrir les yeux ſur la va-

nité des plaisirs. Le chevalier fut très-surpris de l'entendre parler d'une maniere aussi sensée; depuis cinq à six mois qu'il ne l'avoit vu, il lui parut si formé que sa figure & ses discours lui inspirerent du respect. Tiberge lui avoua qu'il étoit né comme lui avec un violent penchant à la volupté, qu'il devoit aux secours du ciel & à ses réflexions le mépris qu'il avoit conçu pour le monde, & que la tendre amitié qu'il avoit pour lui étoit la seule chose qui l'y retenoit. Il lui raconta qu'après s'être assuré de sa fuite, il étoit monté à cheval pour le suivre; qu'il avoit passé six semaines à Paris dans l'espoir de le rencontrer; qu'un jour enfin il avoit reconnu sa maîtresse à la comédie, mais dans une parure si éclatante qu'il s'étoit bien imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant; que cependant il avoit suivi son caroſſe jusqu'à sa maison, où le domestique lui avoit appris qu'elle étoit entretenue par M B..., qu'il y étoit retourné le lendemain pour apprendre d'elle-même ce qu'il étoit devenu, & qu'elle l'avoit quitté brusquement au seul nom de des Grieux. « Je fus obligé,

ajouta-t-il, de revenir en Province, ſans aucun autre éclairciſſement. J'y appris votre aventure, & la conſternation extrême qu'elle vous a cauſé, mais je n'ai pas voulu vous voir ſans être aſſuré de vous trouver plus tranquille. « Vous avez donc vu Manon, lui répondit le chevalier, en ſoupirant; hélas! vous êtes plus heureux que moi qui ſuis condamné à ne la voir jamais! » Ce ſoupir lui attira de tendres reproches de la part de ſon ami; il le flatta ſi adroitement ſur la bonté de ſon caractere & ſur ſes inclinations, qu'il lui fit naître une forte envie de renoncer à tous les plaiſirs du ſiecle pour entrer comme lui dans l'état eccléſiaſtique.

Tout occupé de cette idée, des Grieux ſe rappella les conſeils de M. l'Evêque d'Amiens, & les préſages heureux qu'il avoit formés en ſa faveur. La piété ſe mêla même à ces conſidérations. « Je menerai une vie ſainte & chrétienne, diſoit-il; je m'occuperai de l'étude & de la religion. Elle éloignera de moi les penſées dangereuſes du plaiſir & de l'amour. » Il formoit déjà là-deſſus un ſyſtême de vie paiſible & ſolitaire; il y faiſoit entrer

l'objet des vœux d'un poëte philoſophe. Une maiſon écartée, avec un petit bois & un ruiſſeau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothéque compoſée de livres choiſis, un petit nombre d'amis vertueux & de bon ſens, une table propre mais frugale. Il y joignoit un commerce de lettres avec un ami qui feroit ſon ſéjour dans la Capitale & qui l'informeroit des nouvelles publiques, moins pour ſatisfaire, diſoit-il, ſa curioſité que pour l'amuſer des folles agitations des hommes. Ce projet flattoit extrêmement ſes inclinations, mais en conſultant ſon cœur, il ſentoit que pour n'avoir rien à deſirer dans la plus charmante ſolitude, il y falloit être avec Manon.

Les fréquentes viſites de ſon ami Tiberge le fortifierent dans ſa réſolution. Son pere à qui il déclara ſon projet, l'aſſura qu'il le laiſſeroit libre dans le choix d'un état, qu'il ne ſe réſervoit que le droit de l'aider de ſes conſeils; il lui en donna enſuite de fort ſages qui tendoient moins à le dégoûter qu'à lui faire embraſſer avec plus de connoiſſance, la plus ſainte des vocations.

Le renouvellement de l'année eccléſiaſtique approchoit. Ils convinrent avec Tiberge & du conſentement de ſon pere, de ſe mettre enſemble au Séminaire de Saint Sulpice; lui pour commencer ſes études de Théologie, & ſon ami pour les achever. Il fit tant de progrès dans cette ſcience & dans la piété, qu'on le félicitoit déjà ſur les dignités qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir; Tiberge regardoit ce changement comme ſon ouvrage & ne ſe le rappelloit que les larmes aux yeux. Mais que les réſolutions de l'homme ſont foibles! une paſſion les fait naître, une autre paſſion les détruit. Des Grieux ſe croyoit abſolument délivré des foibleſſes de l'amour. Il lui ſembloit qu'il auroit préféré la lecture d'une page de Saint-Auguſtin ou un quart-d'heure de méditation chrétienne à tous les plaiſirs des ſens, à tous ceux même que Manon lui auroit offerts. Cependant un inſtant malheureux le fit retomber dans le précipice dont on l'avoit retiré, & ce fut pour le précipiter dans des abîmes.

Un an s'étoit écoulé depuis ſon retour à Paris, ſans qu'il eût ſuccombé à

la tentation dangereuſe de s'informer des affaires de Manon, il ſe croyoit ſur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Mais malheureuſement ſon nom répandu dans tous les quartiers de Paris, à l'occaſion d'un exercice public de théologie, vint frapper les oreilles de ſon infidelle. Le titre d'abbé la laiſſoit dans une incertitude qui ajoutoit à ſa curioſité; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames, & fut préſente à ſon exercice; ſans doute qu'elle eut peu de peine à le reconnoître, elle eut tout le tems de l'obſerver derriere la jalouſie d'un cabinet, & fut témoin de ſon triomphe; tous les compliments qu'on lui faiſoit venoient retentir à ſon cœur, & la flattoient autant que ſi elle en eût été l'objet. Un moment après que des Grieux fut parti, elle fut le demander à Saint Sulpice. Il deſcend promptement au parloir. Dieux! quelle fut ſa ſurpriſe! quel objet enchanteur s'offroit à ſes regards! Manon plus aimable, plus brillante qu'il ne l'avoit jamais vue, étoit à peine dans ſa dix-huitieme année, ſes charmes ſurpaſ-

soient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant, l'air de l'amour même : il demeura interdit à sa vue & dans l'enchantement, puis baissant les yeux, il attendoit d'un air timide & tremblant qu'elle s'expliquât sur l'objet de sa visite.

L'embarras de Manon fut pendant quelque tems égal au sien, mais voyant que son silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes & lui dit d'un ton qui pénétroit jusqu'à l'ame, que son infidélité méritoit sa haine, mais que s'il étoit vrai qu'il eût jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avoit eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de s'informer de son sort, & qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en sa présence, sans lui dire une seule parole. Elle s'assit après ce discours.

Des Grieux demeura debout le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement ; il commença plusieurs fois une réponse que le désordre de son ame ne lui

lui permit pas d'achever ; enfin faisant un effort sur lui-même, il s'écria douloureusement ; *perfide Manon ! ah ! perfide ! perfide !* Manon lui repeta en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc, s'écria-t-il encore ? Je prétens mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidelle, reprit-il, en versant lui même des pleurs qu'il s'efforçoit en vain de retenir, demande ma vie, l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. Ces paroles transportèrent Manon de plaisir, elle se jetta à son col, elle lui donna tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Ils s'assirent enfin l'un près de l'autre, & Des Grieux lui prenant les mains & la regardant d'un œil triste .» Ah ! Manon, lui dit-» il, je ne m'étois pas attendu à la » noire trahison dont vous avez payé » mon amour. Il vous étoit bien facile » de tromper mon cœur qui mettoit

» toute sa félicité à vous plaire & à vous » obéir. Dites-moi maintenant si vous » en avez trouvé d'aussi tendres & d'aussi » soumis... Dites-moi du moins si vous » l'avez quelquefois regretté.... Je ne » vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais. Mais au nom de » toutes les peines que j'ai souffertes » pour vous, belle Manon, dites-moi si » vous serez plus fidelle ». Elle lui répondit des choses si touchantes sur son repentir, & lui fit des sermens de fidélité d'un ton si sincère, qu'elle l'attendrit à un dégré inexprimable. » Chere » Manon, lui dit-il, tu es trop adorable » pour une créature. Je vais perdre ma » fortune & ma réputation pour toi. Je le » prévois bien, je lis ma destinée dans tes » beaux yeux; mais de quelle perte ne » serai-je pas consolé par ton amour! » Fortune, gloire, plaisirs chimériques » que Manon ne donne pas, vous ne » sauriez tenir un moment dans mon » cœur contre un seul de ses regards!

En lui faisant l'aveu de ses fautes, Manon l'assura qu'elle n'avoit eu d'abord d'autre dessein que de tirer de B.... quel-

que ſomme conſidérable, qui pût ſervir à les faire vivre commodément; qu'il devoit juger de ſes remords, par la douleur que leur ſéparation lui avoit cauſée; que malgré l'opulence dont B... la faiſoit jouir, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, parce qu'il n'avoit ni la délicateſſe de ſes ſentiments, ni l'agrément de ſes manieres, & qu'elle portoit partout au fond du cœur le ſouvenir de ſon amour, & le remord de ſon infidélité. Elle lui parla de Tiberge, & de la confuſion extrême que ſa viſite lui avoit cauſée; un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le ſang. Je lui tournai le dos, ne pouvant ſoutenir un moment ſa préſence. Elle continua de lui raconter par quels moyens elle avoit été inſtruite de ſon ſéjour à Paris, du changement de ſa condition & de ſes exercices de Sorbonne; elle l'aſſura qu'elle avoit eu beaucoup de peine pendant la diſpute, non-ſeulement à retenir ſes larmes, ſes gémiſſements, mais même ſes cris qui avoient été plus d'une fois ſur le point d'éclater. Où trouver un barbare qu'un

repentir si vif & si tendre n'eût pas touché ! Dans ce moment Des Grieux lui auroit sacrifié tous les Evêchés du monde chrétien. Il consentit à toutes ses volontés, sortit du séminaire avec elle, reprit l'épée & les galons, & fut s'établir à Chaillot.

Soixante mille francs que Manon emportoit des libéralités de B... pouvoient suffire, selon leur calcul, à leur dépense pendant dix ans, après lesquels il étoit à présumer qu'il arriveroit du changement dans la famille du Chevalier. Son pere étoit déjà vieux, il pouvoit lui laisser à tout moment des biens assez considérables pour les mettre à l'abri de toutes craintes. Mais malheureusement, ils n'avoient point compris, dans leur calcul, les événements imprévus. Manon étoit passionnée pour le plaisir, il l'étoit pour Manon ; il leur naissoit à tout moment de nouvelles occasions de dépenses, & loin de regretter les sommes qu'elle employoit quelquefois avec profusion, il étoit le premier à lui procurer tout ce qu'il croyoit propre à lui plaire.

L'hiver approchoit, la campagne

devenoit déserte. Elle lui proposa de prendre une maison à Paris. Pour la satisfaire en partie, il y loua un appartement meublé, ils y passoient la nuit, lorsqu'il leur arrivoit de quitter trop tard l'assemblée où ils alloient plusieurs fois la semaine. Ce nouvel arrangement mit bientôt le dernier désordre dans leurs affaires, en faisant naître deux aventures qui causerent leur ruine.

Un garde du corps, frère de Manon, brutal par caractere, & sans principe d'honneur, se trouvant logé par hazard dans la même rue, apperçut à la fenêtre, sa sœur dont il connoissoit déjà une partie des aventures; il accourt promptement, entre dans sa chambre en jurant, & l'accable d'injures & de reproches. Des Grieux étoit sorti. A son retour Manon lui raconta la scene fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer & les menaces brutales de son frère. Il en fut si fort irrité, qu'il auroit couru sur-le-champ à la vengeance, si elle ne l'eût arrêté par ses larmes.

Pendant qu'ils s'entretenoient encore de cette aventure, le garde-du-corps entra

d'un air riant, ſans s'être fait annoncer. Des Grieux ne le connoiſſant pas, le reçut mieux qu'il n'auroit dû s'y attendre; il fit ſes excuſes à Manon de ſon emportement, ajoutant qu'il l'avoit cru dans le déſordre, & que cette opinion avoit allumé ſa colere : mais qu'il avoit appris, d'un de leurs domeſtiques, des choſes ſi avantageuſes du Chevalier, qu'elles lui faiſoient déſirer de bien vivre avec eux. Des Grieux reçut ſon compliment quoiqu'un peu choquant & bizarre, avec honnêteté. Il crut faire plaiſir à Manon, qui paroiſſoit charmée de le voir porté à ſe réconcilier. Ils le retinrent ce jour là à dîner, de ſorte qu'il ſe rendit en peu de momens ſi familier, qu'il voulut les accompagner à Chaillot, & s'accoutuma à les voir avec tant de plaiſir, qu'il fit de leur maiſon la ſienne, & ſe rendit en quelque ſorte, le maître de tout ce qui leur appartenoit. Il appelloit des Grieux ſon frere, & ſous prétexte de la liberté fraternelle, il ſe mit ſur le pied d'amener tous ſes amis dans leur maiſon de Chaillot, & de les y traiter à leurs

dépens. Il se fit habiller magnifiquement à leurs frais. Il les engagea même à payer toutes ses dettes. Des Grieux fermoit les yeux sur cette tyrannie pour ne point déplaire à Manon. Il feignoit même de ne pas s'appercevoir des sommes considérables qu'il tiroit d'elle de tems en tems. Mais enfin, leur fortune étoit trop médiocre, pour fournir à des dépenses si peu modérées; il étoit sur le point de s'expliquer fortement avec lui, lorsqu'un funeste accident les abîma sans ressource.

Un jour qu'ils avoient couché à Paris, sa servante vint lui annoncer que le feu avoit pris à la maison de Chaillot, & que la multitude d'étrangers venus au secours, avoit causé la plus grande confusion. Des Grieux trembla pour son argent qu'il avoit renfermé dans une petite caisse; il se rendit promptement à Chaillot. Diligence inutile, la caisse avoit disparu. Cette perte faillit à lui faire perdre la raison. Il vit tout d'un coup les nouveaux malheurs qui le menaçoient; quelque fidelle, quelque attachée que lui fut Manon, son cœur n'é-

toit pas à l'épreuve de la misere ; elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour les lui sacrifier ». *Malheureux Chevalier, s'écria-t-il, tu vas donc perdre encore une fois ce que tu aimes!* Cette pensée le jetta dans un trouble si affreux qu'il rouloit déjà dans sa tête des projets sinistres de mort. Une idée enfin arrêta son désespoir.

Il ne crut pas impossible de cacher à Manon cette perte, & de faire même qu'elle ne s'en apperçût point à la dépense. » J'ai compté, disoit-il, pour se consoler, que vingt mille écus nous serviroient pendant dix ans : Supposons que les dix ans soient écoulés, & que nul des changements que j'espérois ne soit arrivé dans ma famille, quel parti prendrois-je, je ne le sais pas trop bien, mais ce que je ferois alors qui m'empêche de le faire aujourd'hui? combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit ni mes qualités naturelles & qui doivent cependant leurs richesses à leurs talens ? la providence n'a-t-elle pas arrangé les choses pour le mieux ? Voyez la plûpart des riches

& des grands, qu'ils ſont ſots ! S'ils avoient autant d'eſprit que de richeſſes, ils ſeroient trop heureux & le reſte des hommes trop miſérable. Les qualités du corps & de l'ame ſont accordées à ceux-ci comme des moyens pour ſe retirer de la miſere & de la pauvreté. Les uns ont part aux richeſſes des grands en ſervant à leurs plaiſirs ; ils en ſont des dupes. D'autres ſervent à leur inſtruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il eſt rare à la vérité qu'ils y reuſſiſſent, mais ce n'eſt pas là le but de la divine ſageſſe. Ils tirent toujours un fruit de leurs ſoins, qui eſt de vivre aux dépens de ceux qu'ils inſtruiſent ; & de quelque façon qu'on le prenne, c'eſt un fonds excellent de revenu pour les petits, que la ſottiſe des riches & des grands.

Ces penſées lui remirent un peu le cœur & la tête. Il réſolut d'abord d'aller conſulter M. Leſcaut, frere de Manon : il n'avoit eu ſque trop d'occaſions de reconnoître que ce n'étoit ni de ſon bien ni de la paye du Roi, qu'il tiroit ſon plus clair revenu. En l'abordant, il

lui montra sa bourse qui contenoit 13 pistoles, & lui expliqua son malheur & ses craintes. Ensuite il lui demanda s'il y avoit pour lui un parti à choisir entre mourir de faim, où se bruler la cervelle de désespoir. Lescaut lui répondit, que se bruler la cervelle étoit la ressource des sots. Pour ce qui étoit de mourir de faim, il y a quantité de gens d'esprit, ajouta-t-il, qui s'y voyent réduits, quand ils ne veulent point faire usage de leurs talents. C'est à vous d'examiner si vous êtes capable de quelque chose, je vous promets de vous aider de mes conseils & de tout mon pouvoir dans toutes vos entreprises : cela est bien vague, lui répondit des Grieux, mes besoins demanderoient un remede plus présent, car que voulez-vous que je dise à Manon? A propos de Manon, reprit Lescaut, qu'est-ce qui vous embarrasse? n'avez-vous pas toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes, quand vous le voudrez? Une fille comme elle devroit nous entretenir, vous, elle & moi. Des Grieux alloit répondre à cette impertinence, lorsqu'il

ſe preſſa d'ajouter qu'avant le ſoir, il lui promettoit mille écus à partager entr'eux, s'il vouloit ſuivre ſon conſeil, qu'il étoit ſûr que cette ſomme ne coûteroit rien à un Seigneur de ſa connoiſſance, pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondit des Grieux en lui coupant la parole ; j'avois cru que les motifs que vous aviez pour m'accorder votre amitié, étoient un ſentiment bien oppoſé à celui où vous êtes maintenant. Leſcaut lui avoua avec impudence qu'il avoit toujours penſé de même, & que ſa Sœur ayant une fois violé les loix de ſon ſexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit reconcilié avec elle que dans l'eſpérance de tirer parti de ſa mauvaiſe conduite.

Des Grieux jugea facilement que juſqu'alors ils avoient été ſes dupes. Mais quelque émotion que ce diſcours lui eût cauſé, le beſoin qu'il avoit de lui, l'obligea de répondre en riant, que ſon conſeil étoit une derniere reſſource qu'il

falloit remettre à l'extrémité, & le pria de lui ouvrir une autre voie. Lescaut lui proposa de profiter de sa jeunesse & de sa figure avantageuse pour se lier à quelque dame vieille & libérale. Ce parti choquoit également la délicatesse du Chevalier & son amour. Le jeu lui parut un moyen plus facile & plus convenable à sa situation.

Lescaut avoua que le jeu étoit une ressource, mais il lui observa en même tems que de jouer simplement avec les espérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever sa perte; que de prétendre exercer seul, & sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troisiéme voie, celle de l'association, mais que sa jeunesse pouvoit le faire juger peu propre à entrer dans la ligue des confédérés. Il lui promit ses bons offices auprès d'eux, & ce qui l'étonna davantage il lui offrit sa bourse dans le cas où il se trouveroit pressé du besoin. L'unique grace que des Grieux lui demanda dans

les circonſtances où il ſe trouvoit, fut de cacher à Manon ſon infortune. Mais réfléchiſſant bientôt ſur le genre de confidence qu'il venoit de lui faire, il eut les plus grandes craintes que Leſcaut n'en abuſât pour le rendre le plus malheureux des hommes. Etoit il en effet bien capable de lui garder le ſecret auprès de Manon? Ne devoit-il pas être tenté de s'en ſervir pour la déterminer à faire un autre choix qui les mît à leur aiſe? Toutes ces réflexions ne firent que renouveller le déſeſpoir dans lequel il avoit été plongé toute la matinée. Il lui vint pluſieurs fois dans l'eſprit d'écrire à ſon pere, & de feindre une nouvelle converſion pour obtenir quelques ſecours d'argent. Mais ce moyen lui parut un des plus dangereux; il ſe rappelloit encore ſa priſon de ſix mois pour une premiere faute. Enfin, cette confuſion de penſées en produiſit une qui remit le calme dans ſon eſprit; ce fut de recourir à ſon ami Tiberge, certain qu'il retrouveroit en lui le même fonds de zele & d'amitié. Quel éloge pour la vertu que cette confiance avec laquelle on s'adreſſe

aux perſonnes dont on connoît la probité! On ſent qu'il n'y a point de riſque à courir. Le cœur qui ſe ferme avec tant de ſoin au reſte des hommes, s'ouvre naturellement devant eux comme une fleur s'épanouit à la lumiere du ſoleil dont elle n'attend qu'une douce influence.

Le ſouvenir de Tiberge dans la ſituation critique où il ſe trouvoit, fut donc regardé comme un effet de la protection du Ciel. Il retourna promptement au logis pour lui donner un rendez-vous, lui recommandant le ſilence & la diſcrétion comme un des plus importans ſervices dans l'état où étoient ſes affaires. L'eſpérance de revoir ſon ami, lui donna aſſez de joie, pour que Manon ne s'apperçût de rien; il lui parla du malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'alarmer; la néceſſité où cet évenement le mettoit de reſter à Paris juſqu'à ce qu'on eût réparé les effets de l'incendie, le lui firent regarder preſque comme un bonheur.

Enfin, Tiberge répondit une heure après, & promit de ſe trouver au jardin du Palais Royal à l'heure indiquée.

Des Grieux y courut avec impatience; son ami l'avoit devancé. Il vint l'embrasser aussi-tôt qu'il l'eut apperçu. Il le tint serré longtems entre ses bras, & ses larmes mouillerent son visage. » M'est-il permis encore, lui dit des Grieux, avec un sentiment vif de son ingratitude, de vous regarder comme mon ami? » Tiberge lui répondit du ton le plus tendre que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que ses malheurs même & s'il lui étoit permis de le dire, ses fautes & ses désordres avoient redoublé sa tendresse pour lui, mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chere, qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir. Ils s'assirent sur un banc. « Hélas! dit le chevalier avec un profond soupir, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si comme vous l'assurez, elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse. Mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en

être attendri. » Il lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa fuite de S. Sulpice, lui parla de sa passion comme d'un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable & dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de le prévoir. Il lui fit une vive peinture de ses agitations, de ses craintes, du désespoir où il étoit deux heures avant que de le voir & de celui dans lequel il alloit tomber, s'il étoit abandonné de ses amis aussi impitoyablement que de la fortune. Enfin il attendrit tellement le bon Tiberge qu'il le vit aussi affligé par la compassion qu'il l'étoit lui-même par le sentiment de ses peines. Cet ami tendre ne se lassoit pas de l'embrasser & de l'exhorter à prendre du courage. Mais comme il supposoit toujours qu'il falloit se séparer de Manon, des Grieux lui fit entendre nettement que l'excès de la misere & même la mort la plus cruelle, lui seroit moins insupportable que cette séparation. Quelle espece de secours, lui dit Tiberge, suis-je donc capable de vous donner, si vous vous

révoltez contre toutes mes propositions? Le chevalier n'osoit trop lui déclarer que c'étoit de sa bourse qu'il avoit besoin. Il le comprit à la fin, mais consultant son devoir autant que l'amitié, il fut quelque tems indécis.

A quelle alternative, lui dit-il, me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant! N'est-ce point en effet prendre part à vos désordres, que de vous fournir les moyens d'y persévérer? c'est peut-être, ajouta-t-il, après un moment de réflexion, l'état violent où l'indigence vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti. Il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent; permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en l'embrassant, d'y mettre seulement une condition; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence

de vos passions qui vous écarte. Des Grieux lui accorda sincerement tout ce qu'il souhaitoit. Ils furent aussi-tôt chez un banquier qui lui avança cent pistoles sur son billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. Le bénéfice qu'on lui avoit donné, valoit mille écus; mais comme c'étoit la premiere année qu'il le possédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu, & c'étoit sur les fruits futurs qu'il lui faisoit cette avance. Des Grieux sentit assez vivement le prix de sa générosité pour maudire la passion fatale qui lui faisoit violer tous les devoirs, mais la vue de Manon l'auroit fait précipiter du ciel; & il s'étonna même en la revoyant d'avoir pu traiter de honteuse une tendresse si juste pour un si charmant objet. Jamais créature n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais la crainte d'en manquer, étoit pour elle une tentation terrible; elle auroit préféré des Grieux à toute la terre avec une fortune médiocre; mais s'il n'avoit eu que de la fidélité & de la constance à lui offrir, un nouveau B... l'auroit sûrement emporté sur lui. Des Grieux résolut donc

de régler si bien sa dépense particuliere, qu'il fût toujours en état de fournir aux siennes, & de se priver du nécessaire pour lui accorder même le superflu. L'entretien d'un cocher & de chevaux l'effrayoit plus que tout le reste. Il découvrit sa peine à M. Lescaut qui lui proposa de tenter le hasard du jeu, l'assurant que s'il vouloit sacrifier de bonne grace une centaine de francs pour traiter ses associés, il tâcheroit de le faire admettre. Des Grieux entraîné par une cruelle nécessité y consentit malgré sa répugnance.

Le soir même il fut présenté par Lescaut comme un de ses parens qui avoit besoin des plus grandes faveurs de la fortune; & pour faire connoître que sa misere n'étoit point celle d'un homme de néant, des Grieux les traita avec magnificence. On s'entretint longtems à table de la gentillesse de sa figure & de ses heureuses dispositions. On prétendit même que sa physionomie douce & honnête ne serviroit pas peu à faire des dupes, & que personne n'oseroit soupçonner ses artifices. On remercia Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de son mé-

rite, & un des chevaliers fut chargé de lui donner pendant quelques jours les instructions nécessaires.

Il acquit en peu de tems beaucoup d'habileté, surtout à faire une volte face, à filer la carte, & à l'aide d'une longue paire de manchettes, il escamotoit assez légerement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Enfin, il ramassa en peu de semaines des sommes considérables, outre celles qu'il partageoit de bonne foi avec ses associés. Alors il ne craignit plus de découvrir à Manon la perte de Chaillot, & loua une maison garnie où ils s'établirent avec l'air de l'opulence & de la sécurité.

Tiberge qui lui avoit rendu de fréquentes visites & fait essuyer de très-longues morales, voyant que ses richesses augmentoient, & que non-seulement il lui avoit rendu ses cent pistoles, mais qu'il avoit doublé sa dépense, comprit qu'il alloit se replonger plus que jamais dans les plaisirs. Il se plaignit de son endurcissement, le menaça des châtimens du Ciel, & lui prédit une partie des

malheurs qui ne tarderent pas à lui arriver. « Puisse votre fortune, lui dit-il, & votre argent périr sans ressource ; & vous, rester seul & nud pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! c'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans sa chambre aux yeux de Manon, qu'il lui fit cette harangue apostolique, après laquelle il se leva pour se retirer ; des Grieux voulut le retenir, mais Manon l'en empêcha en lui disant que c'étoit un fou qu'il falloit laisser aller.

Son discours fit cependant beaucoup d'impression à des Grieux, mais les caresses de Manon dissiperent en un moment le chagrin que cette scene lui avoit causé. Ils continuerent de mener une vie entiérement filée par les plaisirs & les amours, Vénus & la fortune n'avoient point d'esclaves plus heureux & plus tendres » Dieux ! s'écrioient-ils, pourquoi nommer le monde un lieu de misere, puisqu'on y peut goûter de si

charmantes délices ! quelle autre félicité voudroit-on se proposer si elles pouvoient durer toujours » ? Elles eurent le sort commun, c'est-à-dire, qu'elles durerent peu, & furent suivies par des regrets amers.

Un jour qu'ils avoient été souper chez Lescaut, en entrant au logis vers minuit, des Grieux appella son valet & Manon sa femme de sa chambre : ni l'un ni l'autre ne parurent ; on leur dit qu'ils étoient sortis depuis huit heures, après avoir fait transporter quelques caisses par les ordres qu'ils disoient avoir reçus de leur maître. Ce discours leur donna des soupçons qui furent confirmés par tout ce qu'ils apperçurent en entrant dans leurs chambres, les serrures avoient été forcées & leur argent enlevé avec tous leurs habits. Il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui empêcha des Grieux de se livrer aux cris & aux pleurs; la crainte de communiquer son désespoir à Manon lui fit prendre un visage tranquille ; il lui dit en badinant qu'il se vengeroit sur quelque dupe à l'hôtel de Transylvanie. Cependant elle lui

ſembla ſi ſenſible à leur malheur, que ſa triſteſſe eut bien plus de force pour l'affliger lui-même que ſa joie feinte n'en avoit eu pour empêcher Manon d'être trop abbatue. *Nous ſommes perdus*, lui diſoit-elle, les larmes aux yeux ; il s'efforçoit en vain de la conſoler par ſes careſſes ; ſes propres pleurs trahiſſoient ſon déſeſpoir & ſa conſternation. Ils étoient en effet ruinés ſi abſolument qu'il ne leur reſtoit pas une chemiſe.

Leſcaut lui conſeilla d'avertir le lieutenant de Police, & le grand Prévôt de Paris ; il fut les trouver, en effet, mais pour ſon grand malheur ; car outre que cette démarche ne produiſit rien, elle donna le tems à Leſcaut d'inſpirer à ſa ſœur une horrible réſolution. Profitant du trouble où elle étoit, cet infâme lui perſuada de ſe mettre à la ſolde de M. de G.... M... vieux voluptueux infiniment prodigue pour ſes plaiſirs ; cet honorable marché fut conclu avant le retour du Chevalier, & ſon exécution remiſe au lendemain.

En entrant au logis, des Grieux apprit que Manon s'étoit couchée ; elle

avoit donné ordre à ſon laquais de lui dire qu'ayant beſoin d'un peu de repos elle le prioit de la laiſſer ſeule pendant cette nuit. Leſcaut qui l'avoit attendu, lui offrit avant de ſe retirer, quelques piſtoles qu'il accepta. Il étoit près de quatre heures lorſque des Grieux ſe mit au lit, & s'étant occupé longtemps des moyens de rétablir ſa fortune, il s'endormit ſi tard, qu'il ne put ſe réveiller que vers onze heures ou midi. Il ſe leva promptement, & fut s'informer de la ſanté de Manon; on lui dit qu'elle étoit ſortie une heure auparavant avec ſon frere qui l'étoit venu prendre dans un carroſſe de louage. Une telle partie faite avec Leſcaut, lui donna malgré lui des ſoupçons; il laiſſa couler quelques heures qu'il paſſa à lire; enfin n'étant plus maître de ſon inquiétude & ſe promenant à grands pas dans les appartements, une lettre frappa ſes regards, elle étoit à ſon adreſſe, & de l'écriture de Manon; il l'ouvre avec un friſſon mortel. Voici ce qu'elle contenoit:

» Je te jure, mon cher chevalier, que

que tu es l'idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au monde, que je puisse aimer de la façon dont je t'aime. Mais ne vois-tu pas, ma pauvre chere ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre quand on manque de pain? La faim me causeroit quelque mépriſe fatale; je rendrois quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus; mais laisse-moi pour quelque temps le soin de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets. Je travaille pour rendre mon Chevalier riche & heureux. Mon frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter ».

Cette lecture jetta des Grieux dans une situation qu'il seroit impossible de décrire, parce qu'étant unique dans son espèce, elle ne ressemble à rien de ce qu'on peut avoir éprouvé soi même. Enfin revenu de son étonnement stupide, « Elle m'aime, s'écria t il: Je le veux croire, mais ne faudroit-il pas qu'elle

fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eût-on jamais sur un cœur que je n'aie sur le sien?... Elle a appréhendé la faim ! Dieu d'amour ! quelle grossiéreté de sentiments, & que c'est répondre mal à ma délicatesse ! je ne l'ai pas apprehendée moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison paternelle, moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites humeurs & ses caprices. Elle m'adore, dit-elle ; si tu m'adorois, ingrate, je sais bien de qui tu aurois pris des conseils: tu ne m'aurois pas quitté, du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore ; il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement ».

Ses plaintes furent interrompues par une visite à laquelle il ne s'attendoit pas, ce fut celle de Lescaut. « *Bourreau* ! lui dit-il, en mettant l'épée à la main, *où est Manon? qu'en as-tu fait?* ce mouvement l'effraya ; il lui répondit que puisqu'il le recevoit si mal après le service

qu'il venoit de lui rendre, il alloit se retirer pour ne jamais plus remettre les pieds chez lui. Des Grieux courut à la porte de la chambre qu'il ferma soigneusement. « Ne t'imagine pas, lui dit-il, en se retournant vers lui que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe & me tromper par des fables; il faut défendre ta vie ou me faire retrouver Manon ». -- Là! que vous êtes vif, repartit-il; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas & pour lequel vous reconoîtrez peut être que vous m'avez quelque obligation. » Là dessus, il lui raconta que Manon ne pouvant supporter l'idée de la réforme de son équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de M. de G. M. qui passoit pour un homme généreux; il se garda bien de lui dire que le conseil venoit de lui, & qu'il avoit préparé les voies. Il ajouta qu'il l'avoit conduite en conséquence chez cet honnête homme & que son mérite l'avoit tellement charmé qu'il l'avoit engagée à aller à sa campagne passer quelques jours. J'ai pénétré tout d'un coup, continua-t-il, de quel

avantage cela pouvoit être pour vous, & lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit eſſuyé des pertes conſidérables; j'ai tellement piqué ſa généroſité, qu'il a commencé par lui faire un préſent de deux cens piſtoles. Je lui ai dit que c'étoit honnête, mais que l'avenir ameneroit à ma ſœur de grands beſoins, qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du ſoin d'un jeune frere qui nous étoit reſté ſur les bras après la mort de nos pere & mere & que s'il la croyoit digne de ſon eſtime, il ne la laiſſeroit pas ſouffrir dans ce pauvre enfant qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit, ajouta Leſcaut, n'a pas manqué de l'attendrir; il s'eſt engagé à louer une maiſon commode pour vous & pour Manon, car c'eſt vous même qui êtes ce pauvre petit frere orphelin; il a promis de vous meubler proprement & de vous fournir tous les mois quatre cent bonnes livres qui en feront, ſi je compte bien, quatre mille huit cent à la fin de chaque année. Il a laiſſé ordre à ſon intendant, avant de partir pour ſa campagne, de tenir une maiſon prête pour ſon retour. Vous rever-

rez alors Manon qui m'a chargé de vous embraſſer mille fois pour elle & de vous aſſurer qu'elle vous aime plus que jamais. Des Grieux s'aſſit pour rêver à la bizarrerie de ſon ſort, il n'entendoit plus Leſcaut qui lui faiſoit mille queſtions à la fois. L'honneur & la vertu remuoient encore ſon ame & lui faiſoient ſentir les pointes du remord; il ſe rappela, en ſoupirant, ſa patrie, la maiſon de ſon pere, St. Sulpice, tous les lieux où il avoit vécu dans l'innocence. Par quelle fatalité, diſoit-il, ſuis-je devenu ſi criminel! l'amour eſt une paſſion innocente, comment s'eſt-il donc changé pour moi en une ſource de miſere & de déſordres ?.... quel infâme perſonnage vient-on me propoſer? quoi! j'irai partager.... mais y a-t-il à balancer, ſi c'eſt Manon qui le veut & ſi je la perds ſans cette complaiſance? « M. Leſcaut, s'écria-t-il, en fermant les yeux comme pour écarter de ſi chagrinantes réflexions, ſi vous avez eu deſſein de me ſervir, je vous rends grace. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête. Mais c'eſt une choſe finie, ne penſons donc plus qu'à profiter de vos ſoins ». Leſcaut que la

colere de des Grieux, suivie d'un fort long silence, avoit extrémement embarassé, fut ravi de le voir prendre ce parti, car il n'étoit rien moins que brave. » Oui, oui, se hâta-t-il de lui répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez ». Ils concerterent donc ensemble tout ce qu'il falloit faire pour prévenir les défiances que M. de G. M. pouvoit concevoir. Il fut résolu que des Grieux prendroit devant lui un air simple & provincial & qu'on lui feroit croire qu'il étoit dans le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique, qu'il alloit pour cela tous les jours au College.

Peu de tems après, M. de G. M. revint de la campagne, & conduisit lui-même Manon dans la maison que son intendant avoit eu soin de préparer. Des Grieux fut l'y voir avec Lescaut, le vieux amant en étoit sorti. En la revoyant, l'infortuné des Grieux ne put reprimer le murmure de son cœur. Il parut triste & languissant. La joie de la retrouver étoit comme ombragée du chagrin que lui causoit son

infidélité. Elle au contraire paroiſſoit tranſportée du plaiſir de le revoir, elle lui fit des reproches ſur ſa froideur; les mots de *perfide*, *d'infidelle* s'échapperent de la bouche du chevalier avec des ſoupirs tendres, mais douloureux. Elle le railla d'abord de ſa ſimplicité, mais voyant ſes regards s'attacher toujours triſtement ſur elle, & la peine que ſon changement lui faiſoit; elle paſſa ſeule dans ſon cabinet, des Grieux l'y ſuivit un moment après, il la trouva tout en pleurs, & il lui en demanda la cauſe. » Il eſt bien aiſé de le voir, lui dit-elle, comment veux-tu que je vive ſi ma vue n'eſt plus propre qu'à te cauſer un air ſombre & chagrin? tu ne m'as pas fait une ſeule careſſe depuis une heure que je ſuis ici, & tu as reçu les miennes comme auroit fait le grand Turc dans ſon ſérail. » -- « Ecoutez, Manon, lui répondit des Grieux en l'embraſſant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé, je ne parle pas de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner ſans un mot de conſolation, après avoir paſſé la nuit dans un autre lit que le mien. Mais puis-je penſer, ſans

gémir, à la triſte & malheureuſe vie que vous voulez que je mène dans cette maiſon? Laiſſons ma naiſſance & mon honneur à part, ce ſont des raiſons trop foibles pour entrer en concurrence avec mon amour. Mais mon cœur qui vous aime avec tant de paſſion ne peut-il donc ſe plaindre, quand il eſt traité ſi cruellement par une ingrate & dure maîtreſſe »? Elle l'interrompit : « tenez, dit-elle, mon cher chevalier, il eſt inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous, je vois ce qui vous bleſſe. J'avois eſpéré que vous conſentiriez à mon projet de fortune. J'avois commencé de l'exécuter ſans votre participation pour ménager votre délicateſſe, mais j'y renonce, puiſque vous ne l'approuvez pas. Elle ne lui demanda qu'un peu de complaiſance pour le reſte du jour. « Laiſſez-moi ſeulement le tems, lui dit-elle, de recevoir ſes préſents; je vous jure qu'il ne pourra ſe vanter des avantages que je lui ai donnés ſur moi, car je l'ai remis juſqu'à cette heure; il eſt vrai qu'il m'a baiſé plus d'un million de fois les mains, il eſt juſte qu'il paye ce plaiſir, & cinq à ſix mille francs ne ſeront

pas trop, eu égard à ſes richeſſes & à ſon âge. »

Cette réſolution fut plus agréable à des Grieux que les cinq mille livres. Il ſe vit avec plaiſir échapper à l'infamie. Leſcaut en murmura d'abord, mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer dans leurs vues. L'heure du ſouper étant venue, M. de G. M. ne ſe fit pas attendre long-temps. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à ſa belle un collier, des bracelets & des pendans de perles qui valoient au moins mille écus ; il lui compta enſuite en beaux louis d'or la ſomme de deux mille quatre cent livres, qui faiſoient la moitié de la penſion, il aſſaiſonna ſon préſent de quantité de douceurs, dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuſer quelques baiſers ; c'étoient autant de droits qu'elle acquéroit ſur l'argent qu'elle en avoit reçu.

Lorſqu'elle eut ſerré l'argent & les bijoux, Leſcaut vint prendre des Grieux par la main, & le conduiſant vers M. de G... M..., il lui ordonna de lui faire

la révérence ; des Grieux en fit deux ou trois des plus profondes, d'un air assez niais, comme ils en étoient convenus. Excusez, Monsieur, dit alors Lescaut, c'est un enfant fort neuf, il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent Monsieur, ajouta - t - il en se tournant vers des Grieux, faites bien votre profit d'un si bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaisir à le voir ; il lui donna deux ou trois petits coups sur la joue, en lui disant, qu'il étoit un joli garçon, mais qu'il falloit être sur ses gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller si facilement à la débauche. Lescaut l'assura qu'il étoit naturellement si sage, qu'il ne parloit que de se faire prêtre, & que tout son plaisir étoit de faire de petites chapelles. « Je lui trouve l'air de Manon, reprit le vieillard, en lui haussant le menton avec la main. Des Grieux répondit d'un air niais : *Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche, aussi*

j'aime ma sœur Manon, comme un autre moi même. L'entendez-vous, dit-il à Lescaut, il a de l'esprit, c'est dommage que cet enfant là n'ait pas un peu plus de monde. « *Hô! Monsieur, reprit-il, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises, & je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi.* Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de province. Toute leur conversation du souper fut sur le même ton; des Grieux trouva l'occasion de lui faire l'histoire de ce qui alloit arriver. Il le peignit lui-même au naturel; mais son amour-propre l'empêcha de s'y reconnoître, & il fut le premier à rire de son aventure.

Enfin l'heure du sommeil étant arrivée, de G. M. parla d'amour & d'impatience. Des Grieux & Lescaut se retirerent, on le conduisit à sa chambre, & Manon prit prétexte d'un besoin pour les aller rejoindre. Le carosse qui les attendoit trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour les recevoir & ils s'éloignerent en un instant. M. de G... M... piqué d'avoir été leur dupe, ne tarda pas à

être informé de leur demeure ; il apprit ce qu'étoit des Grieux, la vie qu'il avoit menée à Paris, la tromperie que Manon avoit faite à B... Il fut enfin si bien servi, qu'il sut jusqu'aux moindres particularités de leur histoire scandaleuse. Il prit là-dessus la résolution de les faire arrêter & de les traiter moins comme des criminels, que comme des fiéfés libertins. On fut les surprendre au lit. Manon fut mise dans une voiture, des Grieux dans une autre. On ne leur donna pas le tems de se faire des adieux, & on conduisit des Grieux à Saint-Lazare, où il fut enfermé.

La honte de se voir dans cette maison & sur-tout d'y être connu, ne fut pas le moindre châtiment de ses fautes, il étoit trop bien né, pour supporter patiemment le ridicule & le mépris. Sa tristesse devint si excessive que le supérieur en appréhenda les suites, & crut devoir le traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il le visitoit deux ou trois fois le jour; le prenoit souvent avec lui pour faire un tour de jardin, & son zèle s'épuisoit en exhortations. &

en avis salutaires. Des Grieux lui en témoignoit de la reconnoissance, & cette docilité étoit pour le bon père le présage flatteur d'une conversion prochaine. « Vous êtes d'un naturel si doux & si aimable, lui disoit-il, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse; deux choses m'étonnent: l'une, comment, avec de si bonnes qualités, vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage, & l'autre que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils & mes instructions, après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre; si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du ciel; si c'est bonté naturelle, il faut espérer que nous n'aurons pas besoin de vous retenir ici longtems pour vous ramener à une vie honnête & réglée».

Ravi de la bonne opinion qu'il témoignoit avoir de lui, des Grieux résolut de l'augmenter par sa conduite, afin d'obtenir plutôt son élargissement; il lui demanda des livres sérieux, il feignit de s'appliquer à l'étude, tandis qu'il passoit

son tems à gémir sur sa destinée, à maudire sa prison & la tyrannie qui l'y retenoit; l'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de ses tristes méditations. Il passoit ainsi des jours & des nuits dont la longueur lui paroissoit éternelle. Il observoit quelquefois avec beaucoup d'attention le visage & les discours du supérieur, pour s'assurer de ce qu'il pensoit de lui, & il se faisoit une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de sa destinée.

S'étant hasardé un jour à lui demander si son élargissement dépendoit de lui; le bon pere lui répondit qu'il n'en étoit pas absolument le maître, mais que, sur son témoignage, il espéroit que M. de G. M. à la sollicitation duquel M. le Lieutenant Général de Police l'avoit fait renfermer, consentiroit à lui rendre la liberté. Des Grieux le pria instamment de lui en parler. Deux jours après, le supérieur lui apprit que G. M. avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de lui, que non-seulement il étoit dans le dessein de le faire élargir, mais qu'il avoit témoigné beaucoup d'envie de le connoître

plus particulierement, & qu'il se proposoit de lui rendre une visite dans sa prison.

M. de G. M. vint en effet à Saint-Lazare & lui parla de la maniere la plus sensée sur sa mauvaise conduite. Il lui fit même quelques railleries sur la fraternité avec Lescaut & Manon, & sur les petites chapelles dont il supposoit qu'il avoit dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puisqu'il trouvoit tant de plaisir à cette pieuse occupation. Des Grieux l'écouta avec un air également soumis & patient qui parut le satisfaire ; mais il échappa malheureusement à M. de G. M. que Manon en auroit fait aussi sans doute de fort jolies à l'Hôpital.

Le mot d'*Hôpital* fit frissonner des Grieux ; il eut cependant la force de le prier avec douceur de s'expliquer.

Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital général, & je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint-Lazare.

Ce discours mit aussi-tôt le malheureux chevalier en fureur, il se jetta sur lui avec tant de rage qu'il en perdit la

moitié de ſes forces ; il l'étrangloit ſur le plancher, lorſque le bruit de ſa chute & quelques cris aigus qu'il lui laiſſoit à peine la liberté de pouſſer, attirerent le ſupérieur & les religieux dans ſa chambre ; on délivra G. M. de ſes mains, il avoit perdu lui-même la force & la reſpiration. *O Dieu ! s'écrioit-il en pouſſant mille ſoupirs. Juſtice du Ciel ! faut-il que je vive un moment après une telle infamie ;* il voulut ſe jetter encore ſur lui ; on l'arrêta. Son déſeſpoir, ſes cris, ſes larmes remplirent de frayeur & de ſurpriſe tous ceux qui en étoient témoins & qui en ignoroient la cauſe.

Cependant M. de G. M. rajuſtoit ſa perruque & ſa cravatte, & dans le dépit d'avoir été ſi maltraité, ordonnoit au ſupérieur de le reſſerrer plus étroitement que jamais, & de le punir par tous les châtimens qu'on ſait être propres à Saint-Lazare. « Non, Monſieur, lui dit le ſupérieur, ce n'eſt point avec une perſonne de la naiſſance de M. le Chevalier, que nous en uſons de cette maniere ; il eſt ſi doux d'ailleurs & ſi honnête, que j'ai

peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons ». Cette réponse acheva de le déconcerter, il sortit en disant qu'il sauroit faire plier le supérieur & tous ceux qui oseroient lui résister.

Des Grieux raconta au supérieur, lorsqu'ils furent seuls, tout ce qui s'étoit passé; il présenta son aventure sous un jour favorable, & le persuada que c'étoit moins dans les vues du bien que par un esprit de vengeance que M. de G. M. l'avoit fait enfermer. Le supérieur l'assura que ce qu'il venoit de lui apprendre, mettroit beaucoup de changement dans ses affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidele qu'il avoit dessein d'en faire à M. le Lieutenant Général de Police, ne pût contribuer à sa liberté. Il ajouta qu'il alloit le trouver pour prévenir quelque chose de pis de la part de G. M.... Notre prisonnier attendit son retour avec les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. L'idée de Manon à l'Hôpital étoit pour lui un supplice inexprimable; il repassa dans son esprit tous les moyens

possibles de s'échapper de Saint-Lazare, au cas que le Lieutenant de Police ne lui fût pas favorable ; il étoit tellement résolu d'aller la secourir qu'il auroit mis le feu à la maison, s'il n'avoit eu d'autres moyens de s'échapper.

Les nouvelles que lui apporta le supérieur, ne furent pas heureuses. M. de G. M. avoit déjà prévenu le Lieutenant de Police; il parut cependant se radoucir beaucoup, lorsque le supérieur lui eut raconté les motifs qui faisoient agir M. de G. M. Il rit même un peu de son incontinence, & conclut qu'il falloit laisser des Grieux encore six mois à Saint-Lazare, pour satisfaire son rival; que d'ailleurs ce séjour ne lui seroit pas inutile. Le chevalier peu content de cette explication, craignit en témoignant trop d'empressement pour gagner sa liberté de gâter ses affaires; il assura le supérieur que dans la nécessité de demeurer, c'étoit pour lui une douce consolation d'avoir quelque part à son estime. Il obtint de lui, que Tiberge vînt le voir quelquefois, & résolut de se servir de cet ami, sans qu'il s'en doutât lui-même, pour faciliter son évasion.

Tiberge averti par le supérieur, accourut aussi-tôt à sa chambre; leur entretien fut plein d'amitié. Il voulut connoître ses dispositions. Des Grieux lui ouvrit son cœur sans réserve & ne lui cacha que le dessein de sa fuite. Vous me revoyez, lui dit-il, tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre & toujours malheureux par cette fatale tendresse dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur. Tiberge lui répondit que son aveu le rendoit inexcusable, & que de continuer à se jettet dans l'infortune & dans le crime, après avoir reconnu que l'objet de son attachement n'étoit propre qu'à le rendre coupable & malheureux, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite qui ne faisoit point honneur à sa raison. « Qu'il vous est aisé, mon ami, reprit le chevalier, de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appellez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses & d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous aux croix, à la prison, aux supplices

& aux tortures des tyrans? Prétendrez-vous, comme font les Myſtiques, que ce qui tourmente le corps, eſt un bonheur pour l'ame? Vous n'oſeriez le dire, c'eſt un paradoxe inſoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant, eſt donc mêlé de mille peines, ou pour mieux dire, ce n'eſt qu'un tiſſu de malheurs, au travers deſquels on tend à la félicité; or ſi la force de l'imagination fait trouver du plaiſir dans ces maux même, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on eſpere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'inſenſée dans ma conduite une diſpoſition toute ſemblable? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche, eſt malheureuſe; mais l'eſpérance d'arriver à mon terme y répand de la douceur, & je me croirai trop bien payé par un moment paſſé avec elle de tous les chagrins que j'eſſuye pour l'obtenir. Toutes choſes me paroiſſent donc égales de votre côté & du mien, ou s'il y a quelque différence, elle eſt encore à mon avantage, car le bonheur

que j'espere est prochain & l'autre est éloigné, le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps; & l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certain que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement; il recula deux pas en lui disant de l'air le plus sérieux, que non-seulement ce qu'il venoit de dire, blessoit le bon sens, mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impiété & d'irréligion; car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines & des plus monstrueuses.

J'avoue, reprit des Grieux, qu'elle n'est pas juste; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement; j'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance d'un amour malheureux, & je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement, que j'ai traité les choses d'égales, & je soutiens encore qu'elles le sont. L'unique chose que je veux conclure

ici, c'eſt qu'il n'y a point de plus mauvaiſe méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. Prédicateurs qui voulez me ramener à elle, dites-moi qu'elle eſt indiſpenſablement néceſſaire, mais ne me déguiſez pas qu'elle eſt ſévere & pénible. Etabliſſez bien que les délices de l'amour ſont paſſageres, qu'elles ſont défendues, qu'elles ſeront ſuivies par d'éternelles peines, & ce qui fera peut-être encore plus d'impreſſion ſur moi, que plus elles ſont douces & charmantes, plus le Ciel ſera magnifique à récompenſer un ſi grand ſacrifice; mais confeſſez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles ſont ici bas nos plus parfaites félicités. Tiberge convint qu'il y avoit quelque choſe de raiſonnable dans ſes penſées; mais pourquoi, ajouta-t-il, n'entrez-vous pas du moins dans vos propres principes en ſacrifiant votre amour à l'eſpérance de cette rémunération dont vous vous faites une ſi grande idée? O cher ami! lui répondit des Grieux, c'eſt ici que je reconnois ma miſere &

ma foiblesse. Hélas! oui c'est mon devoir d'agir comme je raisonne, mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sais ce que je suis, répliqua des Grieux, & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être, mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Tiberge comprit par cette longue conversation, qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans ses désordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à lui donner des secours sans lesquels il auroit péri infailliblement de misere. Des Grieux le pria de se charger d'une lettre adressée à un honnête homme de sa connoissance, & ne manqua pas de prétextes pour colorer la nécessité où il étoit de lui écrire. Cette lettre en contenoit une autre pour Lescaut dont il se garda bien de lui parler.

Lescaut la reçut avant la fin du jour, il vint le voir le lendemain, & passa heureusement sous le nom de son frere.

Arrivé dans sa chambre, des Grieux la ferma avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dit-il; donnez-moi d'abord des nouvelles de Manon, & ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Lescaut l'assura qu'il n'avoit point vu sa sœur depuis la veille de son emprisonnement; que s'étant présenté à l'Hôpital, on lui avoit refusé la permission de lui parler. Qu'à l'égard de sa délivrance de Saint-Lazare, c'étoit une entreprise moins facile qu'il ne pensoit. Qu'il avoit passé avec deux de ses amis la soirée à observer toutes les parties extérieures de la maison, qu'ils n'avoient vu aucune ressource de ce côté-là, & qu'il falloit nécessairement imaginer quelqu'artifice dans l'intérieur.

Des Grieux avoit tout examiné, surtout depuis que sa clôture étoit un peu moins rigoureuse; il répondit qu'il ne voyoit point comment il pourroit se sauver par la seule adresse..... *Attendez*, reprit-il, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui lui parut excellente. « *Pourriez-vous m'apporter un pistolet?* » *aisément*, lui dit Lescaut. *Mais voulez-*

vous

vous tuer quelqu'un? -- J'ai si peu dessein de tuer, qu'il n'est pas même nécessaire que le pistolet soit chargé; apportez-le moi demain, & ne manquez pas de vous trouver le soir à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis; j'espere que je pourrai vous y rejoindre ».

Son projet étoit bisarre & hardi, mais de quoi n'étoit-il point capable avec les motifs qui l'animoient? Il avoit remarqué depuis qu'il lui étoit permis de se promener dans les galeries, que le portier apportoit chaque jour au supérieur, les clefs de toutes les portes; sa résolution étoit de les prendre lorsque tout le monde seroit endormi, & de s'en servir pour gagner la rue.

Muni de son pistolet & d'une chandelle allumée, il va frapper doucement vers le milieu de la nuit, à la porte du supérieur. Le bon pere s'imaginant sans doute que c'étoit quelque religieux qui se trouvoit mal & qui avoit besoin de secours, se leve pour ouvrir; demande au travers de la porte qui c'est, ce qu'on veut? Des Grieux, obligé de se nom-

mer, affecte un ton plaintif pour lui faire comprendre qu'il ne se trouve pas bien. *Ah! c'est vous, mon cher fils*, lui dit le supérieur en ouvrant la porte; *qu'est-ce donc qui vous amene si tard*? Des Grieux entre alors dans la chambre, & le tirant à l'autre bout, lui déclare qu'il lui est impossible de demeurer plus long-tems à Saint-Lazare, que la nuit est un tems commode pour sortir sans être apperçu, & qu'il attend de son amitié qu'il voudra bien lui ouvrir les portes ou lui prêter ses clefs pour les ouvrir lui-même, l'assurant qu'il étoit résolu de se procurer la liberté cette nuit même & à quelque prix que ce fût; & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du secours, il lui fit voir une honnête raison de silence qu'il tenoit sous son juste-au-corps. « *Un pistolet!* lui dit le pere, quoi! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnoître les bontés que j'ai eues pour vous? -- *A Dieu ne plaise*, lui répondit des Grieux, *vous avez trop d'esprit & de raison pour me mettre dans cette necessité, mais je veux être libre; & j'y suis si résolu, que si mon projet manque*

par votre faute, c'eſt fait de vous abſolument. -- Mais mon cher fils! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait? quelle raiſon avez-vous de vouloir ma mort? Eh non, repliqua-t-il avec impatience. Je n'ai pas deſſein de vous tuer; ſi vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte & je ſuis le meilleur de vos amis. En même tems il prit les clefs qui étoient ſur une table, & le pria de le ſuivre en faiſant le moins de bruit qu'il pourroit; à meſure qu'ils avançoient & qu'il ouvroit une porte, le bon pere lui répétoit avec un ſoupir : « ah! mon fils! ah! qui l'auroit jamais cru! -- Point de bruit mon pere, lui répondoit-il à tout moment. » Enfin il arriverent à une eſpece de barriere qui eſt avant la grande porte de la rue. Des Grieux ſe croyoit déjà libre, il ſe tenoit derriere le pere, la chandelle dans une main & ſon piſtolet dans l'autre, lorſque le bruit de quelques verroux ayant réveillé un domeſtique, le bon pere qui l'apperçut, lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à ſon ſecours; auſſi tôt celui-ci s'élance ſur des Grieux qui l'étend à ſes pieds d'un

coup de pistolet. Voilà de quoi vous êtes cause, dit-il ensuite fierement à son guide; mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajouta-t-il en le poussant vers la dernière porte; le bon pere n'osa refuser de l'ouvrir, & des Grieux fut trouver ainsi Lescaut, qui l'attendoit à deux pas avec deux amis, comme ils en étoient convenus.

Ils s'éloignerent promptement & furent passer la nuit chez un traiteur où le malheureux des Grieux se remit un peu de la mauvaise chere qu'il avoit faite depuis près de trois mois. L'idée de Manon le tourmentoit trop cruellement pour qu'il pût se livrer à tout le plaisir qu'il auroit pu goûter. Il faut la délivrer, disoit-il à ses trois amis; je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse; pour moi j'y employerai jusqu'à ma vie.

Lescaut qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, lui représenta que son évasion de Saint-Lazare, & le malheur qui lui étoit arrivé en sortant, causeroit infailliblement du bruit; que s'il ne vou-

loit pas être exposé à quelque chose de pis, il étoit à propos de se cacher, & de laisser au feu de ses ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage, mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec la passion du chevalier. Tout ce qu'il put lui promettre, fut de passer le jour suivant à dormir. Lescaut l'enferma dans sa chambre où il demeura jusqu'au soir.

La nuit vint lui rendre la liberté; il fut avec Lescaut jusqu'à l'Hôpital, pour prendre des informations sur l'arrangement intérieur de cette maison. Ils lierent conversation avec le portier qui leur parut un homme de bon sens & auquel des Grieux se présenta comme un étranger qui avoit entendu parler avec admiration de l'Hôpital général & de l'ordre qui s'y observoit; il l'interrogea sur les plus minces détails; mais aucun ne lui offroit des ressources; enfin il lui demanda le nom & les qualités des administrateurs, & ses réponses lui firent naître une bonne idée, il voulut savoir si ces messieurs avoient des enfans; le portier lui

répondit qu'il ne pouvoit pas lui en rendre un compte certain, mais qu'il étoit assuré que M. de T.... un des principaux, avoit un fils en âge d'être marié. Cette heureuse découverte lui suffit, il rompit aussi-tôt l'entretien & fit part à Lescaut en retournant au logis du dessein qu'il avoit conçu. « Je m'imagine, lui dit-il, que M. de T... le fils, qui est riche & de bonne famille, est dans un certain goût de plaisir, comme la plupart des jeunes gens de son âge; il ne sauroit être ennemi des femmes. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité; s'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fut-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs ». Lescaut convint qu'il y avoit de la vraisemblance dans ses idées, & qu'on pouvoit espérer quelque chose par cette voie. Ce projet consola des Grieux, & il passa la nuit moins tristement.

Le lendemain, s'étant habillé le plus

proprement possible dans l'état d'indigence où il étoit, il se fit conduire dans un fiacre à la maison de M. de T..... Sa visite l'étonna d'abord, mais il ne tarda pas à s'intéresser vivement à lui. Il avoit entendu parler de Manon & du tour qu'il avoit joué au vieux G. M. Des Grieux ne douta point qu'il fût informé de la part qu'il avoit eue à cette aventure; — pour se le gagner de plus en plus, il lui raconta en détail tout ce qui lui étoit arrivé, & sut se faire par là un mérite de sa confiance. Il finit enfin par lui dire que l'intérêt de sa vie & celui de son cœur, qui ne lui étoit pas moins cher, étoit entre ses mains, & que connoissant sa générosité, il n'avoit pas craint de se montrer à lui sans réserve.

La réponse de M. de T. fut celle d'un homme qui a du monde & des sentimens, ce que le monde ne donne pas toujours & qu'il fait souvent perdre. Il ne promit pas de lui rendre Manon, parce qu'il n'avoit, disoit-il, qu'un crédit médiocre & mal assuré; mais il s'offrit de lui procurer le plaisir de la voir, & de faire tout ce qui seroit en sa puis-

sance pour la remettre entre ses bras. La seule promesse de lui faire voir Manon auroit fait tout entreprendre à des Grieux pour obliger son bienfaiteur; il lui marqua sa reconnoissance d'une maniere à le persuader qu'il n'étoit pas d'un mauvais naturel. M. de T. l'embrassa avec tendresse, de sorte qu'ils devinrent amis sans autre raison que la bonté de leurs cœurs & cette disposition naturelle qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble.

M. de T. poussa les marques de son estime bien plus loin; il comprit d'après toutes ses aventures, qu'il ne devoit pas être à son aise, & le pressa d'accepter sa bourse. Des Grieux la refusa constamment; c'est trop, mon cher Monsieur, lui disoit-il; si avec tant de bonté & d'amitié, vous me faites revoir ma chere Manon, je vous suis attaché pour ma vie; si vous me rendez tout-à-fait cette chere créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

L'après-midi du même jour, des Grieux

attendit M. de T. dans un café où il vint le rejoindre sur les quatre heures comme ils en étoient convenus, & ils prirent ensemble le chemin de l'Hôpital. En traversant les cours, les genoux du chevalier étoient tremblans : puissance d'amour ! disoit-il, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs & d'inquiétudes ! conserve-moi, ô Ciel ! assez de vie pour aller jusqu'à elle, & dispose après cela de mes jours, je n'ai pas d'autre grace à te demander.

Le concierge les conduisit à la chambre avec une clef d'une grandeur effroyable qui servit à ouvrir sa porte. Des Grieux pendant le chemin, s'informa du valet qui étoit chargé de la servir, de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il lui répondit que c'étoit une douceur angelique, qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté, qu'elle avoit versé continuellement des larmes pendant les six premieres semaines, mais que depuis quelque tems, elle paroissoit prendre son malheur avec plus de patience & qu'elle étoit occupée à coudre du matin au soir, à la réserve de quelques

heures qu'elle donnoit à la lecture.

En approchant de sa porte, des Grieux éprouvoit des palpitations de cœur violentes. Il pria M. de T. d'entrer pour la prévenir sur sa visite, afin qu'elle ne ne fût pas trop saisie tout d'un coup. Cependant, il demeura dans la galerie assez près pour entendre leurs discours. « Je viens, lui dit M. de T.... vous apporter un peu de consolation. Je suis l'ami du chevalier des Grieux, & je m'intéresse vivement à votre bonheur & au sien. Manon lui demanda avec empressement si elle apprendroit de lui ce qu'il étoit devenu; M. de T. lui promit de l'amener à ses pieds aussi tendre, aussi fidele qu'elle pouvoit le desirer. — Quand, lui dit-elle? Aujourd'hui, même, il va paroître à l'instant si vous le souhaitez ». Elle accouroit à la porte avec précipitation, lorsque des Grieux entra; ils s'embrasserent avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Leurs soupirs, leurs exclamations, mille noms d'amour répétés languissamment de part & d'autre, formerent

pendant un quart d'heure une scène qui attendrit vivement M. de T.... « Je vous porte envie, lui dit-il, en les faisant asseoir l'un & l'autre, il n'y a point de sort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle & si passionnée. — Aussi mépriserois-je tous les empires du monde, lui répondit des Grieux, pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle. » Ils se raconterent mutuellement ce qui leur étoit arrivé depuis leur cruelle séparation. M. de T. les consola par de nouvelles promesses, & leur conseilla de ne pas rendre cette entrevue trop longue pour qu'il eût moins de difficulté à leur en procurer une seconde. Il eut beaucoup de peine à leur faire goûter ce conseil; Manon surtout ne pouvoit se résoudre à le laisser partir, elle le fit remettre cent fois sur sa chaise, elle le retenoit par les habits & par les mains; hélas! dans quel lieu me laissez-vous, disoit-elle? qui peut m'assurer que je vous reverrai encore? M. de T. lui promit de le lui amener souvent; pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeler l'Hôpital, c'est Versailles, depuis qu'une

personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Le valet qui avoit été témoin d'une scène aussi touchante & à qui des Grieux avoit donné un louis pour l'engager à servir Manon avec zèle, le prit à l'écart en descendant dans les cours : Monsieur, lui dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon. Cette proposition fit ouvrir les oreilles à des Grieux, & quoiqu'il fût dépourvu de tout, il lui fit des promesses bien au-dessus de ses désirs. M. de T. lui fit entrevoir bien des difficultés dans leur projet ; mais les raisonnements ne purent rien sur l'esprit de des Grieux, que l'espoir prochain de mettre Manon en liberté, transportoit de joie & de plaisir. Ils convinrent donc avec le valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant, & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en leur pouvoir, ils résolurent d'apporter des habits d'homme pour Manon.

Ils retournerent le lendemain à l'hôpital; malheureuſement une piece eſſentielle du nouvel ajuſtement de Manon leur manquoit, elle leur eût ſans doute apprêté à rire, ſi l'embarras où ils ſe trouvoient eût été moins ſérieux. Le Chevalier prit auſſi-tôt le parti de ſortir ſans culotte, & de donner la ſienne à Manon. Il arrangea ſon ſurtout avec des épingles, de maniere à pouvoir paſſer décemment à la porte. Le reſte du jour fut pour eux d'une longueur inſupportable.

Enfin la nuit étant venue, il ſe rendit avec M. de T. un peu au-deſſous de la porte de l'hôpital, dans un caroſſe, ils n'y furent pas longtemps ſans voir Manon paroître avec ſon conducteur. La portiere étoit prête à les recevoir, des Grieux prit ſa maîtreſſe entre ſes bras, elle étoit toute tremblante. Le cocher lui demanda où il falloit toucher. Touche au bout du monde, lui dit-il avec vivacité, & mene-moi quelque part où je ne puiſſe jamais être ſéparé de Manon. Son tranſport, ſon langage, firent faire des réflexions au

cocher, il témoigna ſes craintes : Je vois bien, lui dit il, que ce jeune homme que vous appellez Manon, eſt une fille que vous enlevez ; ma foi, Monſieur, je ne ſuis point d'humeur à me perdre pour l'amour de vous. Tais toi, lui dit des Grieux, je te promets un louis. Après une telle promeſſe ce coquin lui auroit aidé à brûler l'Hôpital même. Comme il étoit tard, M. de T. les quitta en chemin avec promeſſe d'aller les voir le lendemain.

Arrivés chez Leſcaut, l'embarras fut de payer le fiacre, des Grieux n'avoit point de quoi le ſatisfaire, il en parla à Leſcaut, qui peu accoutumé à ménager des gens de cette eſpèce, lui répondit qu'il ſe moquoit. Un louis, ajouta-t-il ! vingt coups de canne à ce coquin-là. Et auſſi-tôt il lui arracha ſa canne, avec l'air de vouloir maltraiter le cocher ; celui-ci qui avoit eu ſans doute affaires quelquefois à des gardes-du-corps, s'enfuit de peur avec ſon caroſſe, en criant qu'il auroit de ſes nouvelles. Sa fuite cauſa une extrême inquiétude à des Grieux, il ne douta

point qu'il ne fût avertir le commissaire. Vous me perdez, dit-il à Lescaut, je ne serois pas en sureté chez vous. Il faut nous éloigner dans le moment. Il donna en même tems le bras à Manon, & ils sortirent promptement de cette dangereuse rue. Lescaut les accompagnoit. A peine avoient-ils marché cinq ou six minutes, qu'ils entendirent derriere eux: C'est lui-même, c'est Lescaut, il ira souper ce soir avec les anges; un coup de pistolet suivit de près ces paroles, & Lescaut tomba sans le moindre mouvement.

Des Grieux pressa Manon de fuir, leurs secours étoient inutiles à un cadavre, & il craignoit d'être arrêté par le guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. Ils enfilérent la premiere rue qui croisoit, & ils monterent dans un fiacre. Incertains où ils iroient, sans argent, sans amis de confiance à qui des Grieux osât avoir recours, sans retraite assurée, sa maîtresse à demi morte près de lui, son imagination remplie encore du meurtre de Lescaut, ajoutez

à cela la crainte d'être surpris par le guet. Quel parti devoit-il prendre?

Il se souvint heureusement de l'auberge de Chaillot, où il avoit passé quelques jours avec Manon avant de s'établir dans le village. Mene-nous à Chaillot, dit-il au cocher; celui-ci refusa d'y aller si tard à moins d'une pistole; autre sujet d'embarras; enfin ils convinrent de six francs, c'étoit toute la somme qui restoit dans la bourse de des Grieux. Chemin faisant, il s'efforçoit de consoler Manon; mais il avoit lui-même le désespoir dans le cœur; il se seroit donné mille fois la mort, s'il n'avoit eu entre ses bras, le seul bien qui l'attachoit à la vie: Je la tiens, disoit-il; elle m'aime, elle est à moi; Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un phantôme de bonheur; je verrois périr tout l'univers sans y prendre intérêt. Pourquoi? Parce que je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai, & cependant tandis qu'il faisoit si peu de cas des biens du monde, il sentoit qu'il auroit eu besoin d'en avoir du moins

une petite partie, pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leurs secours, & rien n'est plus désespérant pour un amant délicat, que de se voir ramené par-là, malgré lui, à la grossiereté des ames les plus basses.

Arrivés à l'auberge de Chaillot, ils y furent reçus comme des personnes de connoissance. Manon parut à des Grieux un peu pâle & maigrie; il lui demanda si ce n'étoit point encore quelque effet de la frayeur qu'elle avoit eue en voyant assassiner son frere. Elle l'assura que quelque fâchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir essuyé trois mois son absence. « Tu m'aimes donc extrêmement! Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. — Tu ne me quitteras donc jamais. — Non jamais, jamais, & cette assurance fut confirmée par tant de caresses & de serments, qu'il sembloit impossible en effet qu'elle pût jamais l'oublier.

Elle étoit sans doute sincere, mais

ſon caractère volage l'emportoit ſur toutes ſes réſolutions ; & la pauvreté & le beſoin étoient inſupportables à ſon cœur, ſurtout quand elle voyoit devant ſes yeux d'autres femmes vivre dans l'abondance. Des Grieux qui la connoiſſoit de cette humeur, partit le lendemain pour Paris, ſous le prétexte d'aller lui chercher des habits & du linge, & s'informer de l'affaire de Leſcaut ; il dit à ſon hôte & à Manon, afin de mieux déguiſer l'état de ſes affaires, qu'il prendroit un carroſſe de louage ; cependant il fut juſqu'au Cours-la-Reine à pied & fort vite, là il s'aſſit ſur l'herbe pour réfléchir à ce qu'il alloit faire.

Pourvoir au préſent & à l'avenir, prendre des meſures pour leur ſureté commune, c'en étoit trop à la fois, il ſe borna à l'article du préſent & aviſa aux moyens de remplir ſa bourſe. M. de T... lui avoit ouvert la ſienne, mais comment le remettre ſur cette matiere? quel perſonnage, que d'aller expoſer ſa miſere à un étranger, & de le prier de nous faire part de ſon bien ! il n'y a qu'une ame lâche qui en ſoit capable,

par une baſſeſſe qui l'empêche d'en ſentir l'indignité ; ou un chrétien humble par un excès de généroſité qui le rend ſupérieur à cette honte. Le vertueux Tiberge pouvoit auſſi le tirer d'embarras, mais il redoutoit ſes reproches, il craignoit qu'il ne l'aſſaſſinât de ſa morale, de ſes exhortations, de ſes menaces. Cependant quelque répugnance qu'il eût à faire cette démarche, l'idée de tirer Manon de la miſere extrême où elle étoit, l'emporta dans ſon ame, & il réſolut d'aller d'abord chez Tiberge, enſuite chez M. de T...

Tiberge à qui il expoſa ſa ſituation ſans détour, lui demanda ſi les cent piſtoles qu'il lui avoit rendues, lui ſuffiroient, & ſans lui faire la moindre difficulté, il les alla chercher avec cet air ouvert & ce plaiſir qui n'eſt connu que de l'amour & de la vraie amitié : il ignoroit l'évaſion de ſa maîtreſſe, mais non pas la maniere dont il s'étoit échappé lui-même de Saint-Lazare ; il l'aſſura cependant qu'il n'avoit rien à appréhender de ce côté là, parce que le ſupérieur avoit eu la généroſité d'en

cacher au Lieutenant de Police, les tragiques circonstances, & qu'il avoit empêché que la mort du portier ne fût connue au dehors. Il le conjura de profiter de l'heureux tour que le ciel donnoit à ses affaires pour revenir de ses égarements, & lui persuada d'écrire à son pere : ce que fit des Grieux d'une maniere si tendre & si soumise, qu'il se flatta d'en obtenir quelque chose non pas pour continuer ses études ecclésiastiques, ce qu'il auroit eu de la peine à persuader, mais pour faire ses exercices d'académie.

M. de T... le rassura sur les suites de l'enlevement de Manon qu'on avoit attribué au valet ; il lui dit qu'ayant été pour les voir chez Lescaut, on lui avoit appris que celui-ci avoit été tué par un de ses camarades auquel il avoit gagné cent écus en moins d'une heure, & contre qui il n'avoit pas voulu mettre l'épée à la main, après une dispute fort vive. Il ajouta qu'il avoit été fort inquiet sur leur compte, lui renouvella ses offres de services, & le pria de trouver bon qu'il allât souper avec eux.

Des Grieux à qui il ne restoit plus rien à faire, qu'à prendre du linge & des robes pour Manon, répondit qu'il partiroit tout de suite, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment avec lui chez quelques marchands. M. de T... le conduisit, sans qu'il s'en doutât, chez les marchands qui fournissoient sa maison, lui fit choisir des étoffes d'un prix plus considérable qu'il ne se l'étoit proposé, & lorsque des Grieux se disposa à les payer, il défendit absolument aux marchands de recevoir un sou de lui. Cette galanterie se fit de si bonne grace, qu'il crut pouvoir en profiter sans honte, & ils prirent ensuite le chemin de Chaillot où des Grieux arriva avec moins d'inquiétude qu'il n'en étoit parti.

La présence & les politesses de M. de T... dissiperent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Des Grieux étoit rempli des plus doux sentiments; l'amour & l'amitié se réunissoient pour son bonheur. » Oublions nos terreurs passées, ma chere ame, dit-il à sa maîtresse, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout l'amour

eſt un bon maître, la fortune ne ſauroit nous causer autant de peine qu'il nous fait gouter de plaiſir. Leur ſouper fut une vraie ſcène de joie. Des Grieux étoit plus fier & plus content avec Manon & les cent piſtoles qu'il avoit ramaſſées, que le plus riche partiſan de Paris, avec ſes tréſors entaſſés. Il ne faut compter ſes richeſſes que par les moyens qu'on a de ſatisfaire ſes déſirs. Des Grieux n'en avoit pas un ſeul à remplir, l'avenir même lui cauſoit peu d'embarras, preſque aſſuré que ſon pere ne feroit pas difficulté de lui donner de quoi vivre honorablement à Paris, ayant déjà atteint ſa vingtième année & étant par conſéquent en droit d'exiger la part qui lui revenoit du bien de ſa mere. Il ne cacha point à Manon le fonds de ſes richeſſes préſentes, croyant en avoir aſſez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, aidé ſur-tout des reſſources du jeu.

Les premieres ſemaines ne furent donc employées qu'à jouir de ſon heureuſe ſituation. Il alloit passer à la ville une partie de l'après-midi, dans quelques

assemblées moins décriées que celles de l'hôtel de Transylvanie, où la faveur du fort lui épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie, & revenoit souper à Chaillot, accompagné fort souvent de M. de T... dont l'amitié pour ces deux amans, s'accroissoit de jour en jour. Manon trouva des ressources contre l'ennui en se liant avec quelques jeunes personnes que le printems avoit ramenées dans le voisinage. La promenade faisoit une partie de leurs amusemens. Elles alloient prendre l'air au Bois de Boulogne, & le soir à son retour, des Grieux retrouvoit Manon plus belle, plus contente & plus passionnée que jamais.

Ces promenades fréquentes donnerent cependant lieu à des soupçons jaloux que Manon dissipa d'une maniere assez comique & assez gaie. Le seul valet qui composoit leur domestique, prit un jour des Grieux à l'écart, pour lui dire avec beaucoup d'embarras qu'un seigneur étranger sembloit avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiselle Manon. Le trouble de son sang se fit aussi-tôt sentir dans toutes ses veines. Revenu un peu à lui-

même, il tâcha de se contenir, pour savoir du valet tout ce qui s'étoit passé en son absence ; celui-ci lui apprit que cet étranger venoit assiduement au Bois de Boulogne, qu'il s'engageoit seul dans les contre-allées, & paroissoit chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle. Que ses gens à qui il s'étoit lié pour apprendre le nom de leur maître, le traitoient de prince italien, & qu'ils le soupçonnoient eux-mêmes de quelque aventure galante ; que le prince étant sorti du bois, s'étoit approché familierement de lui, & lui avoit demandé son nom, & comme s'il eût deviné qu'il étoit à leur service, l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde ; il finit enfin son récit par des excuses timides auxquelles les agitations imprudentes de des Grieux donnoient sans doute lieu ; celui-ci le pressa en vain de continuer sans déguisement, le valet protesta qu'il ne savoit rien de plus ; des Grieux le rassura non-seulement par des éloges, mais par une honnête récompense ; & sans lui marquer la moindre défiance de Manon, il lui recommanda

commanda d'un ton plus tranquille de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Deux jours se passèrent sans aucun incident capable d'exciter la jalousie du chevalier; le troisieme fut plus orageux, il apprit en arrivant de la ville assez tard, que Manon pendant sa promenade, s'étoit écartée un moment de ses compagnes & qu'elle avoit remis une lettre à l'étranger qui l'avoit reçue avec des transports de joie & n'avoit pu les lui exprimer qu'en baisant amoureusement les caracteres, parce qu'elle s'étoit aussi-tôt dérobée, mais qu'elle avoit paru d'une gaité extraordinaire pendant le reste du jour, & que cette bonne humeur ne l'avoit pas abandonnée depuis qu'elle étoit rentrée au logis. Chaque mot de ce cruel récit fit frissonner des Grieux. « Es-tu bien sûr, dit-il tristement à son valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé? » Manon vint l'interrompre avec un air d'impatience, & en se plaignant de sa lenteur; elle n'attendit point sa réponse pour l'accabler de caresses & lorsqu'elle se vit seule avec lui, elle lui fit des reproches fort

vifs de l'habitude qu'il prenoit de revenir ſi tard; que depuis trois ſemaines il n'avoit point paſſé une journée entiere avec elle; qu'elle ne pouvoit ſoutenir de ſi longues abſences, qu'elle lui demandoit du moins un jour par intervalle & vouloit le voir auprès d'elle tout le lendemain. J'y ſerai, n'en doutez pas, lui répondit-il, d'un ton aſſez bruſque, mais elle marqua peu d'attention pour ſon chagrin, & dans le mouvement de ſa joie, elle lui fit mille peintures plaiſantes de la maniere dont elle avoit paſſé le jour.

Que devoit attendre des Grieux de ce prélude? L'aventure de leur premiere ſéparation lui revint à l'eſprit; cependant il crut voir dans le fond de la joie & des careſſes de Manon un air de vérité qui s'accordoit avec les apparences. Sa préſence éloignoit toutes ſortes de crainte pour le lendemain, & il étoit réſolu de tranſporter le jour d'après ſon établiſſement à la ville dans un quartier où il n'eût rien à déméler avec les princes; cet arrangement lui fit paſſer une nuit plus tranquille.

A son réveil, Manon lui déclara que pour passer le jour dans leur appartement, elle ne prétendoit pas qu'il en eût l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que ses cheveux qu'il avoit fort beaux fussent accomodés de ses propres mains. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois; mais elle y apporta cette fois-là plus de soin. Il fut donc obligé, pour la satisfaire, de s'asseoir devant sa toilette, & d'essuyer les petites recherches qu'elle imagina pour sa parure.

Dans le cours de son travail, elle appuyoit ses deux mains sur les épaules du chevalier, le regardoit avec une curiosité avide, & exprimoit ensuite sa satisfaction par un ou deux baisers. Ce badinage les amusa jusqu'à l'heure du dîner, après lequel étant rentrés dans le cabinet de Manon, on vint avertir que le prince de *** demandoit à la voir. Ce nom échauffa des Grieux jusqu'au transport. « Quoi donc, s'écria-t-il, en la repoussant, qui? quel prince? » Manon ne répondit point. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet en se tournant vers lui. « Cher amant, toi que j'adore,

reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance. Un moment, un seul moment, je t'en aimerai mille fois plus, je t'en saurai gré toute ma vie ».

L'indignation & la surprise avoient lié la langue de des Grieux; Manon répétoit ses instances, & il cherchoit des expressions pour les rejetter avec mépris; mais Manon entendant ouvrir la porte de la chambre, empoigna d'une main les cheveux du chevalier, qui étoient flottans sur ses épaules, prit de l'autre son miroir de toilette & employa toute sa force pour le traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet qu'elle ouvrit du genou. Ce spectacle ne dut pas causer peu d'étonnement à l'étranger, que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre. Dans l'embarras où le jettoit cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche, elle lui présenta son miroir : voyez, Monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour, voici l'homme que j'ai juré

d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même, si vous croyez pouvoir lui disputer mon cœur, apprenez-moi sur quel fondement; car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Manon quitta, après cette folle harangue, les cheveux de son amant, se jetta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Elle raconta ensuite à des Grieux, à qui cette plaisanterie paroissoit excessive; que son rival, l'ayant obsédée pendant plusieurs jours, au bois de Boulogne, & lui ayant fait deviner ses sentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en apprendre toute l'ardeur dans une lettre où étoient son nom & tous ses titres, qu'il lui promettoit au-delà des monts une brillante fortune & des adorations éternelles, & qu'elle avoit été bien aise d'en tirer parti pour son amusement.

Des Grieux étoit trop touché d'un sacrifice qu'il ne pouvoit attribuer qu'à l'amour, pour blâmer la conduite de

Manon. Il goutoit tranquillement le plaisir de se voir aimé de l'objet pour lequel il auroit sacrifié mille vies, lorsqu'un jour qu'ils avoient M. de T... à souper, ils entendirent le bruit d'un carosse qui s'arrêta à la porte de l'hôtellerie; c'étoit de G. M., fils du vieux débauché qui avoit mis le chevalier à Saint-Lazare & Manon à l'Hôpital. Son nom fit monter la rougeur au visage de des Grieux; c'est le ciel qui me l'envoye, dit-il à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son pere. M. de T... qui le connoissoit & qui étoit même de ses meilleurs amis, tâcha de ramener des Grieux à des sentimens plus modérés, en lui faisant l'éloge de ses bonnes qualités & en l'assurant qu'il étoit incapable d'avoir eu part à l'action de son pere; il voulut même le leur présenter. Qu'il étoit loin de prévoir que G. M. troubleroit la félicité dont jouissoit des Grieux! En effet, il n'eut pas plutôt vu Manon qu'il en devint éperduement amoureux & qu'il résolut de lui sacrifier une partie de sa fortune; c'étoit prendre Manon par son foible. M. de T... à qui il avoit fait part de la violence de son

amour & de ſes projets, ſe trouva d'autant plus embarraſſé, qu'il étoit l'ami de l'un & de l'autre; cependant il prit le parti d'en avertir des Grieux: celui-ci réſolut de prévenir Manon ſur le deſſein de ce nouveau rival; perſuadé que le ſachant inſtruit des propoſitions qu'il devoit lui faire, & les recevant à ſes yeux, elle auroit aſſez de force pour les rejetter & lui demeurer fidelle.

Enchantée de la bonne opinon que ſon amant avoit d'elle, elle lui promit en effet de recevoir les offres de M. de G... M... de maniere à lui ôter l'envie de les renouveller. Il me vient une idée, lui dit-elle. G. M. eſt le fils de notre plus cruel ennemi, il faut nous venger du pere, non ſur le fils, mais ſur ſa bourſe, je veux l'écouter, accepter ſes préſens & me moquer de lui. Des Grieux lui repréſenta le danger de cette entrepriſe. Le projet eſt joli, lui dit-il, mais tu ne ſonges pas, mon pauvre enfant, que c'eſt le même qui nous a conduits droit à l'Hôpital. Elle répondit à toutes ſes objections, & la réſolution fut priſe de faire une dupe de G... M... Mais la

bisarrerie du sort voulut que ce fut des Grieux qui fut la sienne.

Peu de jours après, G.... M... vint leur demander à dîner; Manon se reçut de maniere à lui inspirer de la confiance & à l'engager à lui ouvrir son cœur. Ils se mirent à table avec un air d'amitié & de sincérité, quoique dans le vrai, chacun d'eux portât la trahison dans le cœur. Des Grieux s'absenta quelques minutes pour laisser à G... M... la liberté de déclarer ses sentimens. Il eut lieu de s'appercevoir à son retour qu'on n'avoit point désespéré son rival par un excès de rigueur, car il étoit de la meilleure humeur du monde. Des Grieux affectoit de le paroître aussi, de sorte qu'ils rioient intérieurement de leur simplicité réciproque.

A peine G... M... fut-il parti avec M. de T...., que Manon se jetta dans les bras de son amant en éclatant de rire. Elle lui répéta ses discours & ses propositions sans y changer un mot. Il l'adoroit, il vouloit partager avec elle 40,000 liv. de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son

pere. Il étoit près de lui donner un carosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais & une cuisiniere. Voilà, dit des Grieux, un fils bien autrement généreux que son pere; cela ne vous tente-t-il pas? moi, répondit-elle, en ajustant à sa pensée, ces deux vers de Racine :

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie!
Moi! je pourrois souffrir un visage odieux,
Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux!

Non, reprit des Grieux, en continuant la parodie :

J'aurois peine à penser, que l'Hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais, ajouta-t-il, ç'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, un carosse & trois laquais, & l'amour en a peu d'aussi forts. Elle lui protesta que son cœur étoit à lui pour toujours, & qu'il ne recevroit d'autres traits que les siens. Les promesses qu'il m'a faites, sont un aiguillon de vengeance plutôt qu'un trait d'amour. Ils résolurent cependant d'attendre l'entiere explication du projet de G.... M.... dans

une lettre qu'il avoit promis d'écrire à Manon, elle la reçut en effet le lendemain. Après les lieux communs de tendresse, il s'engageoit à lui compter 10,000 l. en prenant possession de l'Hôtel, & à réparer tellement la diminution de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant; il ne lui demandoit que deux jours pour disposer les choses & se mettre en état de la recevoir, lui marquoit le nom de la rue & de l'hôtel où il promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober des mains de des Grieux. Le malheureux amant craignant les dangers de cette entreprise, fit de nouveaux efforts pour l'ôter de la tête de sa maîtresse, mais elle s'obstina & rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit sur le champ une courte réponse à G... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour indiqué, qu'il pouvoit l'attendre en toute assurance. Il fut convenu ensuite que des Grieux iroit sur le champ prendre un nouveau logement dans quelque village de l'autre côté de

Paris, & qu'il y transporteroit leur petit équipage; qu'elle se rendroit le lendemain après midi au lieu que G.... M.... lui avoit indiqué; qu'après avoir reçu ses présens, elle le prieroit de la conduire à la comédie, qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'il lui seroit possible d'emporter, & chargeroit Marcel, le valet de des Grieux, qu'elle vouloit mener avec elle, du reste de la somme. (C'étoit le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui leur étoit toujours fort attaché.)

Des Grieux devoit se trouver avec un fiacre à l'entrée de la rue S. André-des-Arcs, & s'avancer vers les 7 heures jusqu'à la porte de la Comédie, où Manon devoit le rejoindre. L'exécution du reste étoit facile.

Ce dessein tout extravagant qu'il étoit, leur parut assez bien arrangé. Manon partit avec Marcel. Des Grieux, en l'embrassant, ne put se défendre d'un serrement de cœur extrême; il partit après elle, fut se morfondre le reste de l'après midi dans le caffé de Féré au pont Saint-Michel, d'où il ne sortit qu'à la nuit; il prit un fiacre qu'il posta, selon

leur projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs, de là il gagna à pied la porte de la comédie, où il fut tout surpris de ne pas trouver Marcel ; il attendit cependant non sans impatience, une heure entiere, confondu avec une foule de laquais, & l'œil ouvert sur tous les passants. Enfin 7 heures étant sonnées, sans avoir rien apperçu qui eût rapport à leur dessein, il prit un billet de parterre pour voir s'il ne découvriroit pas Manon & G... M... dans les loges. Ils n'y étoient ni l'un ni l'autre. Il retourna enfin à la porte, d'où après un quart d'heure d'inquiétude & de l'impatience la plus grande, il fut rejoindre son fiacre, sans pouvoir s'arrêter à la moindre résolution. Le cocher l'ayant apperçu, vint quelques pas au devant de lui pour lui dire d'un air mistérieux, qu'une jolie demoiselle l'attendoit depuis une heure dans le carrosse ; il accourt, croyant y trouver Manon, mais, quelle fut sa surprise ! c'étoit une étrangere d'une jolie petite figure, qui lui demanda en arrivant si elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le chevalier

des Grieux, qu'elle avoit une lettre à lui remettre qui l'inſtruiroit du ſujet qui l'amenoit. Des Grieux la prit & entra dans un cabaret voiſin, où la jeune perſonne voulut abſolument le ſuivre.

En reconnoiſſant l'écriture de Manon, des Grieux ne put ſe défendre d'une certaine émotion. Voici le contenu de cette lettre : Elle lui marquoit que G... M... l'avoit reçue avec une politeſſe & une magnificence au de-là de toutes ſes idées, qu'il l'avoit comblée de préſens & lui faiſoit enviſager un ſort de reine : Elle l'aſſuroit cependant qu'elle ne l'oublioit pas dans cette nouvelle ſplendeur, mais que n'ayant pu faire conſentir G... M... à la mener à la comédie, elle remettoit à un autre jour le plaiſir de le voir, & que pour le conſoler un peu de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit lui cauſer, elle avoit trouvé le moyen de lui procurer une des plus jolies filles de Paris, qui devoit être la porteuſe de ſon billet. *Signé*, Votre fidele amante MANON LESCAUT.

Cette lettre avoit quelque chose de si cruel & de si insultant pour des Grieux, que demeurant quelque tems suspendu entre la colere & la douleur, il entreprit de faire un effort pour oublier éternellement son ingrate & parjure maîtresse. Il jetta les yeux sur la fille qu'on lui envoyoit; elle étoit extrêmement jolie, il auroit bien voulu qu'elle l'eût été assez pour le rendre parjure & infidele à son tour; mais il ne lui trouvoit ni ces yeux fins & languissans, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, ni enfin ce fond inépuisable de charmes que la nature avoit prodigués à sa perfide maîtresse. Non, non, lui dit-il, en cessant de la regarder, l'ingrate qui vous envoie, savoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile; retournez & dites-lui de ma part, qu'elle jouisse de son crime & qu'elle en jouisse, s'il se peut, sans remords. Je l'abandonne sans retour, & je renonce en même tems à toutes les femmes qui ne sauroient être aussi aimables qu'elle, & qui sont sans doute aussi lâches & d'aussi mauvaise foi.

La jalousie mortelle qui le déchiroit se déguisant un instant après en une morne & sombre tranquillité, il se crut d'autant plus proche de sa guérison qu'il ne sentoit plus de ces mouvements violents dont il avoit été agité dans les mêmes occasions. «Approche, mon enfant, dit-il à la jeune fille, approche; puisque c'est toi qu'on a envoyé pour me consoler : dis-moi si tu sais des consolations contre le désespoir : Oui approche, continua-t-il, en voyant qu'elle faisoit vers lui quelques pas timides & incertains, viens essuyer mes larmes, viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidelle». Cette pauvre enfant qui n'avoit pas 16 ou 17 ans, & qui paroissoit avoir plus de pudeur que ses pareilles, s'avança pour lui faire quelques caresses; mais un mouvement de fureur s'emparant de son ame, il la repoussa vivement ». Que veux-tu de moi, lui dit-il ? Ah ! tu es d'un sexe que je déteste & que je ne puis plus souffrir : vas-t'en, la douceur de ton visage me me-

nace encore de quelque trahiſon, vas-t'en & laiſſe-moi ſeul ici. Elle lui fit une révérence & ſe tourna pour ſortir: mais la réflexion ayant ſuccédé à l'agitation de ſon ame, des Grieux lui cria de s'arrêter & penſa aux moyens d'arracher Manon des mains de G.... M.... La violence étoit un moyen déſeſpéré qui ne pouvoit que le perdre. Il lui ſembloit que s'il pouvoit ſe procurer un entretien avec elle, il gagneroit quelque choſe ſur ſon cœur. Il en connoiſſoit ſi bien tous les endroits ſenſibles; il étoit ſi sûr d'en être aimé, qu'il réſolut d'employer toute ſon induſtrie pour la voir.

Parmi une foule d'idées qui lui vint dans l'eſprit, il s'arrêta à celle-ci; c'étoit d'aller trouver M. de T...., de l'engager à faire appeller M. de G.... M...., ſous prétexte d'une affaire importante. Son deſſein étoit de ſe faire introduire dans la chambre de Manon, ce qui étoit très-facile, en l'abſence de G.... M....

Cette réſolution l'ayant rendu plus tranquille, il paya généreuſement la jeune fille, & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui l'avoient envoyée,

il prit ſon adreſſe, lui faiſant eſpérer qu'il iroit paſſer la nuit avec elle.

M. de T.... qu'il trouva heureuſement chez lui & à qui il raconta ce qui venoit de lui arriver avec des expreſſions que ſa douleur rendoit pathétiques, lui propoſa de raſſembler ſes amis pour la délivrance de ſa maîtreſſe. Des Grieux refuſa ce moyen, dont l'éclat auroit pu le perdre; il vouloit ſe ſervir d'une voie plus douce; il dit donc à M. de T... d'écrire un petit billet à G... M.., dans lequel il le prieroit de venir le trouver pour une affaire importante qui ne pouvoit ſouffrir le moindre retard. M. de T.... ſe prêta à tout ce qu'il voulut.

G.... M.... ne fut pas plutôt ſorti pour ſe rendre auprès de M. de T... que des Grieux frappa à la porte, ce fut heureuſement Marcel qui vint lui ouvrir; il lui dit de ſe taire, de le mener à la chambre de Manon ſans qu'il fût apperçu, & de faire en ſorte, quand il y ſeroit, qu'il n'y montât perſonne.

Manon étoit alors occupée à lire; ce fut-là que ce malheureux amant eut lieu d'admirer le caractere de cette étrange

fille. Loin d'être effrayée & de paroître timide en l'appercevant, elle ne donna que des marques légeres de surprise dont on n'est pas le maître, à la vue d'une personne que l'on croit éloignée. « Ah! c'est vous, lui dit-elle, en se jettant à son col, avec sa tendresse ordinaire, bon dieu! que vous êtes hardi! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu? Loin de répondre à ses caresses, des Grieux se dégagea de ses bras, la repoussa avec dédain & recula deux ou trois pas en arriere pour s'éloigner d'elle.

Malgré le plaisir qu'il avoit à la voir, son cœur saignoit du cruel outrage qu'elle lui avoit fait, il le rappella vivement à sa mémoire pour exciter son dépit & tâcha de faire briller dans ses yeux un autre feu que celui de l'amour. Son silence, l'agitation où il étoit, firent trembler Manon, elle changea de visage, ses yeux se mouillerent de larmes. Des Grieux ne pouvant soutenir ce spectacle, ah! Manon, lui dit-il d'un air tendre, infidelle & parjure Manon, par où commencerai-je à me plaindre? Je vous vois pâle & tremblante, & je suis encore si

sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. » Mais Manon, je vous le dis, ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on n'a point résolu sa mort, voici la troisieme fois.... je les ai bien comptées.... il est impossible que cela s'oublie. Voyez vous-même à l'instant, quel parti vous voulez prendre, car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un traitement si cruel, je sens qu'il succombe & qu'il est prêt à se fendre de douleur, je n'en puis plus, ajouta-t-il en s'asseyant sur une chaise, j'ai à peine la force de parler & de me soutenir.

Elle ne lui répondit point, mais se laissant tomber à genoux devant lui, & sa tête sur les siens, elle cacha son visage dans les mains de des Grieux, qui les sentit aussi-tôt mouillées de ses larmes. Dieu! de quels mouvemens ne fut-il point agité? Ah! Manon, Manon, reprit-il avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort, vous affectez une tristesse que vous ne sauriez éprouver. Le plus

grand de vos maux est sans doute ma présence qui a toujours été importune à vos plaisirs; ouvrez les yeux, voyez qui je suis, on ne verse pas des pleurs pour un malheureux qu'on a trahi & qu'on abandonne cruellement. Elle baisoit ses mains sans changer de posture. Inconstante Manon, reprit-il encore, fille ingrate & sans foi, où sont vos promesses & vos sermens? amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Juste ciel! est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si saintement? c'est donc le parjure qui est récompensé; le désespoir & l'abandon sont pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amere qu'il laissa échapper malgré lui, quelques larmes. Manon s'en apperçut au son de sa voix, elle rompit enfin le silence. « Il faut bien que je sois coupable, lui dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur & d'émotion; mais que le ciel me punisse si j'ai cru l'être ou si j'ai eu la pensée de le devenir! »

Ce discours parut à des Grieux, si dépourvu de sens & de bonne foi qu'il ne put se défendre d'un mouvement de colere. « Horrible dissimulation, s'écria-t-il! je vois mieux que jamais, que tu n'es qu'une coquine & une perfide. C'est à présent que je connois ton misérable caractere. Adieu, lâche créature, continua-t-il, en se levant, j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me punisse moi-même si je t'honore jamais du moindre regard! Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens, je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux, près de la chaise d'où il s'étoit levé, elle le regardoit en tremblant & sans oser respirer; il fit encore quelques pas en tournant la tête & tenant les yeux fixés sur elle, mais il auroit fallu qu'il eût perdu tout sentiment d'humanité pour s'endurcir contre tant de charmes. Il étoit si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, il re-

tourna vers elle où plutôt il s'y précipita sans réflexion, la prit entre ses bras, lui donna mille tendres baisers, lui demanda pardon de son emportement, confessa qu'il étoit un brutal, qu'il ne méritoit pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle, la fit asseoir & s'étant mis à genoux à son tour, il la conjura de l'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis & passionné peut imaginer de plus respectueux & de plus tendre, il le renferma en peu de mots dans ses excuses; lui demanda en grace de prononcer son pardon. Elle laissa tomber ses bras sur son col, en disant que c'étoit elle-même qui avoit besoin de sa bonté pour lui faire oublier les chagrins qu'elle lui causoit & qu'elle commençoit à craindre avec raison qu'il n'écoutât point ce qu'elle avoit à lui dire pour se justifier. « Moi! interrompit-il aussi-tôt, je ne vous demande pas de justification; mais, continua-t-il en réflechissant sur l'état de son sort, toute puissante Manon, vous qui faites à votre gré, mes joies & mes douleurs, après vous avoir satisfait par mes humiliations & les marques de mon

repentir, ne me sera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines? apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque tems à méditer sa réponse. Mon chevalier, lui dit-elle, en reprenant un air tranquille, si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, & à moi une scène bien affligeante; j'aurois guéri votre jalousie en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde, mais je me suis figuré que la lettre écrite sous les yeux de G..... M...., & la fille que nous vous avons envoyée, causoit votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G.... M....; c'est cette pensée qui m'a jettée tout d'un coup dans la consternation; cependant, continua-t-elle, je veux que

vous soyez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle lui raconta ce qui s'étoit passé avec G.... M.... depuis qu'elle l'avoit quitté, il l'avoit reçue comme une princesse. Sa magnificence avoit enivré son cœur. Elle avoit pensé que sa fortune étoit faite pour l'un & l'autre, & qu'ils pourroient désormais vivre agréablement aux dépens de G.... M....; elle ajouta qu'elle l'avoit sondé sur ce sujet, pour pressentir quelles seroient les facilités qu'ils auroient de se voir, & qu'elle l'avoit trouvé d'un caractere fort traitable : si je croyois, lui avoit-il dit, que votre frere fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serois le premier à lui offrir nos services; elle lui apprit en même tems que c'étoit G... M... qui avoit eu l'idée de lui envoyer la maîtresse qu'il venoit d'abandonner, & qu'elle avoit été obligée d'applaudir à son idée pour prévenir plus parfaitement ses soupçons, & d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit trouver en elle l'occasion de lui écrire son projet, afin qu'il ne fût pas trop allarmé en la voyant manquer au rendez-vous; mais que malheureusement

heureusement elle avoit été obligée d'écrire en la présence de G... M...., & qu'elle n'avoit pu s'expliquer comme elle l'auroit désiré. Elle lui confessa naïvement qu'ayant trouvé la jeune fille assez jolie & ne doutant pas que son absence ne lui causât de la peine, elle avoit souhaité qu'elle pût servir à le désennuyer quelques momens ; car la fidélité que je désire de vous, ajouta-t-elle, est celle du cœur : elle conclut enfin en lui apprenant l'embarras de G... M... en recevant le billet de M. de T.... Il a balancé, lui dit-elle ; s'il devoit me quitter, & m'a assuré que son retour ne tarderoit point ; c'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, & que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

Des Grieux écouta ce discours avec beaucoup de patience ; il fut touché de l'ingénuité de son récit & de cette manière bonne & ouverte avec laquelle elle lui racontoit même jusqu'aux circonstances qui devoient le plus l'offenser ; l'amour reprenant peu à peu ses droits, il oublia ses fautes pour ne penser qu'au plaisir de l'enlever le soir même à son rival. Comme ils se dispo-

soient à partir, Marcel vint lui apporter un billet qu'il avoit reçu pour lui à la porte, il étoit de M. de T....; il lui mandoit que G.... M... étant allé lui chercher de l'argent, il profitoit de son absence pour lui communiquer une pensée fort plaisante; c'étoit de se venger de son rival en mangeant son souper avec sa maîtresse & passant cette nuit même dans le lit qu'il espéroit occuper; que cela lui paroissoit facile s'il pouvoit trouver trois ou quatre hommes assez résolus pour l'arrêter dans la rue & assez fideles pour le garder à vue jusqu'au lendemain; que pour lui, il promettoit de l'amuser encore une heure au moins par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour.

Ce billet les amusa beaucoup; ils rirent pendant quelques momens, de l'invention de M. de T.... Des Grieux ne la regardoit que comme une plaisanterie; Manon au contraire étoit ravie de cette idée & répondoit à tous les obstacles que des Grieux lui faisoit entrevoir, qu'il n'avoit aucune complaisance pour elle, qu'elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, lui répétoit-

elle; vous coucherez dans ſes draps, & demain de grand matin, vous enleverez ſa maîtreſſe & ſon argent; c'eſt le vrai moyen de vous venger du pere & du fils.

Des Grieux céda enfin à ſes inſtances, malgré les ſecrets mouvemens de ſon cœur qui ſembloient lui préſager une cataſtrophe malheureuſe; il ſortit dans le deſſein de prier deux ou trois gardes du corps, avec leſquels Leſcaut l'avoit mis en liaiſon, de ſe charger du ſoin d'arrêter G... M... Il n'en trouva qu'un ſeul, mais c'étoit un homme entreprenant qui n'eût pas plûtôt ſu de quoi il étoit queſtion qu'il l'aſſura du ſuccès; il lui demanda dix piſtoles pour récompenſer trois ſoldats aux gardes, à la tête deſquels il réſolut de ſe mettre. Ils furent aſſemblés en moins d'un quart d'heure. Des Grieux les conduiſit lui-même au coin d'une rue par laquelle G... M... devoit néceſſairement rentrer chez Manon, & il leur recommanda de ne pas le maltraiter, mais de le garder ſi étroitement juſqu'à 7 heures du matin, qu'il pût être tranquille.

L'expédition réuſſit comme on pou-

voit le désirer. Des Grieux eut le plaisir de voir amener G.... M... sans qu'il fît la moindre résistance. Il retourna aussitôt chez Manon, & pour ôter tout soupçon au domestique, il lui dit de ne pas attendre M. de G.. M... pour souper, qu'il lui étoit survenu des affaires & qu'il l'avoit prié de venir lui en faire des excuses & souper avec elle, ce qu'il regardoit comme une grande faveur auprès d'une si belle dame. Manon seconda fort adroitement son dessein. Ils se mirent à table; ils y prirent un air grave pendant que les laquais étoient à les servir. Enfin, après les avoir congédiés, ils passerent une des plus charmantes soirées de leur vie.

Cependant, leur mauvais génie travailloit à les perdre, ils étoient dans le délire du plaisir, & le glaive étoit suspendu sur leur tête, le fil qui le soutenoit, alloit se rompre. Voici quelle fut la cause de leur ruine.

Le laquais de G.... M...., effrayé de l'aventure de son maître, retourna sur ses pas en fuyant, & la premiere démarche qu'il fit pour le secourir, fut d'aller avertir le vieux G.... M...; il n'avoit

que ce fils, & sa vivacité étoit extrême pour son âge. Il voulut savoir d'abord du laquais, tout ce que son fils avoit fait l'après-midi; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maison suspecte. Celui-ci qui croyoit son maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer des secours, découvrit tout ce qu'il savoit de son amour pour Manon, de la dépense qu'il avoit faite pour elle & de la maniere dont il avoit passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures; enfin sa sortie & le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard que la querelle de son fils étoit une querelle d'amour.

Quoiqu'il fut au moins dix heures & demie du soir, il ne balança point à se rendre aussi-tôt chez le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les escouades du guet, lui en demanda une pour se faire accompagner, courut vers la rue où son fils avoit été arrêté, visita tous les endroits

de la ville où il eſpéroit le pouvoir trouver, & n'ayant pu découvrir ſes traces, il ſe fit conduire enfin à la maiſon de ſa maîtreſſe, où il ſe figura qu'il pouvoit être retourné.

Des Grieux alloit ſe mettre au lit; la porte de la chambre étant bien fermée, il n'entendit point frapper à celle de la rue. G.... M..., ſuivi de deux archers, étoit cependant entré dans la maiſon, & s'étoit informé inutilement aux domeſtiques, de ce qu'étoit devenu ſon fils; il lui prit envie de voir ſa maîtreſſe, pour tirer d'elle quelques lumieres; il monte à l'appartement, toujours accompagné de ſes archers, ouvre la porte & leur glace le ſang par ſon aſpect. O Dieux! c'eſt le vieux G... M..., dit des Grieux à Manon, & il ſaute en même tems ſur ſon épée. Les archers qui virent ſon mouvement, s'approcherent auſſi-tôt pour la lui ſaiſir. Un homme en chemiſe eſt ſans réſiſtance; on lui ôta d'ailleurs tous les moyens de ſe défendre.

Quoique troublé par ce ſpectacle, G.... M.... ne tarda pas à les reconnoître. Eſt-ce une illuſion, leur dit-il gravement,

ne vois-je point le chevalier des Grieux & Manon Lescaut? Ah! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils. Vieux scélérat, lui répondit des Grieux avec fierté, si j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit G... M... aux archers; il faut qu'il me donne des nouvelles de mon fils. Je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout-à-l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre, reprit des Grieux; infâme, ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprends que je suis d'un sang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajouta-t-il, je sais ce qui est arrivé à ton fils, & si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, & je te promets le même sort après lui.

A ces mots que l'excès de la colere lui fit imprudemment prononcer, G ... M... appella cinq ou six autres archers qui l'attendoient à la porte, & leur ordonna de s'assurer de tous les domestiques de la maison. Ah! Monsieur le Chevalier, reprit-il d'un ton railleur; vous savez où est mon fils, & vous le

ferez étrangler, dites-vous? comptez que nous y mettrons bon ordre. Il s'approcha enſuite de Manon qui pleuroit aſſiſe ſur le lit, & lui dit quelques galanteries ironiques ſur l'empire qu'elle avoit ſur le pere & ſur le fils, & ſur le bon uſage qu'elle en faiſoit. Il voulut même prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, s'écria des Grieux, il n'y auroit rien de ſacré qui pût te ſauver de mes mains.

G... M... ſortit en laiſſant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de leur faire prendre promptement leurs habits. Il fut en attendant interroger le domeſtique de Manon que les archers avoient arrêté; il apprit de Marcel une partie de leur deſſein, ſur lequel ils n'avoient pas fait difficulté de s'entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque choſe, & que leur projet étoit de duper ſon fils, enfin que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu 10,000 liv.

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta bruſquement dans la

chambre où étoit le couple malheureux, passa sans parler dans le cabinet où il n'eut pas de peine à trouver la somme & les bijoux, revint à eux avec un visage enflâmé, & leur montrant ce qu'il nommoit leur larcin, il les accabla de reproches outrageants. Les pauvres enfants, ajouta-t-il, ils sont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais ils sont un peu fripons. Des Grieux crevoit de rage. Finissez, Monsieur, ces insolentes railleries, lui dit-il, avec une modération qui n'étoit qu'un raffinement de fureur. De quoi est-il question? Voyons, que prétendez vous faire de nous? il est question, M. le Chevalier, lui répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet; il fera jour demain, & nous verrons plus clair dans nos affaires.

Au nom du Châtelet, des Grieux sentit en frémissant quelles en pouvoient être les conséquences. Il vit qu'il falloit se résoudre, malgré toute sa fierté, à plier sous le poids de sa fortune, & à flatter son plus cruel ennemi, pour en obtenir quelque chose. Il le pria d'un ton fort honnête de l'écouter un

moment : je me rends justice, Monsieur, lui dit-il, j'avoue que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes assez blessé pour vous plaindre. Mais si vous connoissez la force de l'amour, si vous pouvez juger de ce que souffre un malheureux jeune homme à qui l'on enleve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison ni de supplice, pour me forcer de vous découvrir où est Monsieur votre fils ; il est en sureté, mon dessein n'a pas été de lui nuire ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Loin d'être touché de sa priere, G... M... lui tourna le dos en riant. Conduisez-les au petit Châtelet, dit il aux archers, & prenez garde que le Chevalier ne vous échappe. C'est un rusé qui s'est sauvé déjà de St. Lazare. Il sortit en même temps, &

les laiſſa tous deux dans une ſituation qu'il eſt difficile d'exprimer. O ciel ! s'écrioit des Grieux, je recevrai avec ſoumiſſion tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'eſt ce qui me réduit au dernier déſeſpoir.

Il fallut ſe ſoumettre à la rigueur de leur ſort. On les fit monter tous deux dans le même carroſſe qui attendoit à la porte de l'hôtel, & les archers les conduiſirent au Châtelet. Manon ſe mit dans les bras de des Grieux, elle n'avoit pas encore prononcé un ſeul mot depuis l'arrivée de G... M... Mais ſe trouvant alors ſeule avec ſon amant, elle lui dit mille tendreſſes, & ſe reprocha d'être la cauſe de ſon malheur. Des Grieux ne trembloit que pour elle, & il n'oſoit l'avertir de tout le danger qu'ils couroient l'un & l'autre : il l'embraſſoit en ſoupirant pour l'aſſurer de ſon amour, le ſeul ſentiment qu'il oſa exprimer : Manon, lui diſoit-il, parlez ſincérement, m'aimez-vous toujours? —Je ſuis bien malheureuſe que vous puiſſiez en douter.

—Eh bien ! je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Châtelet; & tout mon sang ne sera utile à rien, si je ne vous en tire pas aussi-tôt que je serai libre.

Arrivés à la prison, on les mit chacun dans un lieu séparé. Des Grieux recommanda Manon au concierge, lui faisant connoître qu'il étoit homme de qualité, & lui promettant une récompense considérable. Il conjura ensuite sa maîtresse en l'embrassant de ne pas s'affliger excessivement & de ne rien craindre tant qu'il seroit au monde, lui donna une partie de l'argent qu'il avoit & paya au concierge, avec ce qui lui restoit, un mois d'avance d'une forte pension, pour elle & pour lui.

Le Lieutenant Général de Police vint le voir dans sa prison où, pour expliquer les choses par leur nom, des Grieux subit l'interrogatoire. Il lui fit quelques reproches, mais ils ne furent ni durs, ni désobligeants. Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, des Grieux s'expliqua avec lui d'une maniere

si respectueuse & si modérée qu'il parut extrêmement satisfait de ses réponses. Il se hazarda même à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de sa douceur & de son bon naturel. Je ne l'ai point encore vue, lui répondit le magistrat en riant; mais on la représente comme une dangereuse personne. Ce mot remua toute la tendresse de des Grieux; il dit tant de choses passionnées pour la défense de sa maîtresse, que ce grave personnage, sensible & presque attendri, ordonna qu'on le reconduisît à sa chambre, en s'écriant: Amour! amour! ne te reconcilieras-tu jamais avec la sagesse? Il étoit à réflechir tristement sur la conversation qu'il avoit eue avec le Lieutenant Général de Police, lorsqu'il entendit ouvrir la porte de sa chambre. C'étoit son pere. Son aspect le jetta d'abord dans une grande confusion: il demeura tout interdit, ne s'attendant pas à le voir sitôt. Asseyez-vous, Monsieur, lui dit-il gravement, asseyez-vous. Graces au scandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure,

c'eſt l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous prenez un chemin qui vous menera bientôt à la Grêve. Un pere eſt bien malheureux, lorſqu'après n'avoir rien épargné pour faire un honnête homme de ſon fils, il ne trouve en lui qu'un fripon qui le deshonore. Il continua long-tems ſur le même ton, ſans que des Grieux eût le courage de proférer un ſeul mot. Enfin ne pouvant plus ſoutenir d'être traité comme le plus infâme des hommes: Oui, Monſieur, lui dit-il, je me connois digne de vos reproches, mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté. C'eſt l'amour, vous le ſavez, qui a cauſé toutes mes fautes; ſe peut-il que votre ſang qui eſt la ſource du mien, n'ait jamais reſſenti les mêmes ardeurs? Trop de complaiſance pour les déſirs d'une maîtreſſe charmante, fait commettre beaucoup de fautes, mais ne penſez pas que j'aie pour cela renoncé à l'honneur & au devoir: ayez pitié d'un fils qui eſt mille fois plus à plaindre que vous ne ſauriez l'imaginer, & qui a toujours été plein

de respect & d'affection pour vous. En finissant ces paroles, les larmes couloient de ses yeux. Un cœur de pere est le chef-d'œuvre de la nature. Ses larmes, son repentir & le tour que des Grieux venoit de donner à ses excuses, disposèrent celui-ci à tout pardonner; il l'embrassa avec tendresse, & voulut savoir par lui-même le détail de ses affaires. Des Grieux lui raconta tout sans déguisement, lui exposa sa vie en joignant à l'aveu de.... chaque faute, des exemples célebres pour en diminuer la honte. Je vis avec une maîtresse, lui disoit il, M. le duc de... en entretient deux aux yeux de tout Paris. M. de ..... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme; les deux tiers des honnêtes gens de France se font un honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu. M. le Marquis de.... le Comte de.... n'ont point d'autres revenus. M. le Prince de.... & M. le duc de.... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardoit ses desseins sur la bourse des deux G... M..., il auroit pu prouver

auſſi facilement qu'il n'étoit pas ſans modele : mais il lui reſtoit trop d'honneur pour ne pas ſe condamner lui-même avec tous ceux dont il auroit pu ſe propoſer l'exemple, de ſorte qu'il pria ſon pere de pardonner cette foibleſſe, aux deux violentes paſſions qui l'avoient agité, la vengeance & l'amour.

Ils ſe conſulterent enſemble ſur les moyens d'obtenir promptement ſa liberté, & il fut réſolu que le pere de des Grieux iroit faire une viſite à M. de G... M... Il ſortit en effet & le trouva avec ſon fils à qui le Garde du corps avoit honnêtement rendu la liberté. Les deux peres furent ſur le champ chez M. le Lieutenant-Général de Police, auquel ils demanderent deux graces, l'une de faire ſortir le chevalier des Grieux du Châtelet, l'autre d'enfermer Manon pour le reſte de ſes jours, ou de l'envoyer en Amérique. Celui-ci promit de la faire embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour le Miſſiſſipi. Ils revinrent enſuite au Châtelet annoncer à des Grieux ſa liberté, & l'enmenerent ſans qu'il eût

dit un seul mot de sa maîtresse : il n'osa pas même parler d'elle au guichetier en leur présence. Hélas ! ses tristes recommandations eussent été bien inutiles, l'ordre cruel étoit venu en même temps que celui de sa délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'hôpital pour y être associée à quelques malheureuses qui étoient condamnées à subir le même sort.

Il suivit donc son pere à la maison où il avoit établi sa demeure, & vers les six heures du soir, ayant trouvé le moment de se dérober à ses yeux, il retourna au Châtelet. Son dessein étoit de faire tenir quelques rafraichissemens à Manon, & de la recommander au concierge : car il ne se promettoit pas alors qu'il lui fût accordé de la voir. Il n'avoit point encore eu le tems non plus de réflechir aux moyens de la délivrer. Il demanda à parler au concierge, mais quel fut son étonnement, lorsque cet homme lui eût appris le sort de Manon ! il perdit connoissance, & ne revint à lui qu'en jurant de la délivrer, de la secourir & de la venger. Préparez-moi,

dit-il au geolier, le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En effet, ſes premieres réſolutions n'alloient à rien moins, qu'à ſe défaire des deux G.. M..., du Lieutenant-Général de Police, & à fondre enſuite à main armée ſur l'Hôpital, avec tous ceux qu'il auroit pu engager dans ſa querelle. Son pere lui-même eût à peine été reſpecté dans une vengeance qui lui paroiſſoit ſi juſte; car le concierge ne lui avoit pas caché que lui & G... M... étoient les auteurs de ſa perte; mais lorſqu'il eut fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraichi ſon ſang & ſes humeurs, ſa fureur fit place peu à peu à des ſentiments plus raiſonnables.

Il lui étoit difficile de parvenir à délivrer Manon, ſans le ſecours de l'argent. Tiberge qui ignoroit ſon aventure & qui ſavoit que ſon pere étoit arrivé, lui ouvrit ſa bourſe pour le mettre en état de faire face à quelques dettes qu'il diſoit avoir contractées; il trouva également des reſſources dans l'amitié de M. de T..., qui l'aida auſſi de ſes conſeils. Vous n'avez d'autre parti à prendre,

lui dit-il, que de choisir quelques braves qui aient le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorsqu'ils seront sortis de Paris, à moins que vous n'ayez assez de crédit sur l'esprit de votre pere, pour l'engager à prier le Lieutenant-Général de Police de révoquer sa sentence. Il lui offrit de faire lui-même tous ses efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avoit conçus contre lui, à l'occasion de leurs affaires.

Ce n'étoit pas une entreprise facile pour des Grieux, que de fléchir l'esprit de son pere. Il appréhendoit d'ailleurs, avec raison, qu'il ne l'arrêtât, & qu'il ne le reconduisît malgré lui en province. Il se souvenoit encore que son frere aîné en avoit usé ainsi autrefois. Cependant il trouva un moyen d'éviter ce danger; ce fut de faire appeller son pere dans un endroit public, & de s'annoncer à lui sous un autre nom. Il se rendit donc au Luxembourg, sur le déclin du jour, d'où il lui envoya dire qu'un gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Son pere

parut en effet peu de tems après, suivi de son laquais. Des Grieux le pria de prendre une allée ou ils pussent être seuls. Ils firent cent pas au moins en gardant le plus profond silence. Le pere qui s'imaginoit, sans doute, que cette conduite mystérieuse annonçoit un dessein d'importance, attendoit que son fils s'expliquât. Enfin, il ouvrit la bouche & lui dit, en tremblant: « Vous êtes un bon pere, vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes; aussi le ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre & le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur..... hé! bien, ma rigueur, interrompit son pere, qui trouvoit sans doute qu'il parloit trop lentement pour son impatience. Ah! Monsieur, reprit des Grieux, il me semble que votre rigueur est extrême, dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M...; sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Cependant, c'est la plus douce & la plus aimable

créature qui fut jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inſpirer de la voir un moment! vous auriez pris parti pour elle, vous auriez déteſté les noirs artifices de G.... M....; vous auriez eu compaſſion d'elle & de moi. Hélas! j'en ſuis sûr. Votre cœur n'eſt pas inſenſible; vous vous ſeriez laiſſé attendrir. Son pere l'interrompit encore; il voulut ſavoir à quoi il avoit deſſein d'en venir, par un diſcours ſi paſſionné; à vous demander la vie, répondit des Grieux, que je ne puis conſerver un moment, ſi Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, lui répondit le pere avec ſévérité, j'aime mieux te voir ſans vie que ſans ſageſſe & ſans honneur. N'allons donc pas plus loin, s'écria des Grieux, en l'arrêtant par le bras; ôtez-la moi cette vie odieuſe & inſupportable; car dans le déſeſpoir où vous me jettez, la mort ſera une faveur pour moi; c'eſt un préſent digne de la main d'un pere. Je ne te donnerois que ce que tu mérites. Je connois bien des peres qui n'auroient pas attendu ſi longtems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'eſt ma bonté exceſſive qui t'a perdu. Ah! s'il vous en reſte encore, lui dit des Grieux en ſe

jettant à ſes genoux, & les embraſſant, ne vous endurciſſez donc pas contre mes pleurs, ſongez que je ſuis votre fils.... Hélas! ſouvenez-vous de ma mere; vous l'aimiez ſi tendrement; auriez-vous ſouffert qu'on l'eût arrachée de vos bras? vous l'auriez défendue juſqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'eſt que la tendreſſe & la douleur?

Ne me parle pas davantage de ta mere, reprit le pere d'une voix irritée. Ce ſouvenir échauffe mon indignation; tes déſordres la feroient mourir de douleur, ſi elle eût aſſez vécu pour les voir. Finiſſons; cet entretien, ajouta-t-il, m'importune & ne me fera point changer de réſolution. Je retourne au logis, je t'ordonne de me ſuivre. Au ton ſec & dur avec lequel ſon pere lui intima cet ordre, des Grieux comprit qu'il étoit inflexible, & il s'éloigna de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de l'arrêter de ſes propres mains. N'augmentez pas mon déſeſpoir, lui dit-il, en me forçant de vous déſobéir. Il eſt impoſſible que je vous ſuive. Il

ne l'eſt pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez, ainſi je vous dis un éternel adieu. Ma mort que vous apprendrez bientôt, ajouta-t-il triſtement, vous fera peut-être reprendre pour moi des ſentimens de pere. En diſant ces mots, il ſe retourna pour le quitter. Tu refuſes donc de me ſuivre, s'écria alors le pere avec une colere extrême. Va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat & rébelle. Adieu, lui répondit des Grieux dans ſon tranſport; adieu, pere barbare & dénaturé.

Il ſortit auſſi-tôt du Luxembourg & courut dans les rues comme un furieux juſqu'à la maiſon de M. de T...., levant, en marchant, les yeux & les mains, pour invoquer toutes les puiſſances céleſtes. O Ciel! diſoit-il, ſerez-vous auſſi impitoyable que les hommes? Je n'ai plus de ſecours à attendre que de vous. M. de T... revint quelques momens après que des Grieux fut arrivé chez lui. Sa négociation n'avoit pas mieux réuſſi que la ſienne; il le lui annonça avec un viſage abattu; il ne reſtoit donc au malheureux amant que la voie de la violence. C'étoit à cela ſeul que ſe ré-

duiſoient toutes ſes eſpérances ; elles ſont incertaines, diſoit-il à M. de T... mais la plus ſolide & la plus conſolante pour moi, eſt celle de périr du moins dans l'entrepriſe. Il le pria, en le quittant, de le ſecourir par ſes vœux & ne penſa plus qu'à s'aſſocier des camarades à qui il pût communiquer une étincelle de ſon courage & de ſa réſolution.

Le premier qui s'offrit à ſon eſprit, fut le même garde du corps qu'il avoit employé pour arrêter G... M... Il eut de la joie de le voir ſorti du Châtelet, & lui offrit affectueuſement ſes ſervices. Des Grieux lui expliqua ſon deſſein, & ils employerent une partie de la nuit à le concerter & à chercher tous les moyens convenables pour le faire réuſſir. Cinq hommes hardis & réſolus, leur parurent ſuffire pour donner l'épouvante à de miſérables archers, incapables de ſe défendre honorablement lorſqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Le lendemain, ils acheterent des chevaux, des piſtolets, des mouſquetons, des habits communs pour les trois ſoldats aux gardes, qui devoient les ſervir dans cette expédition

&

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

JANVIER 1789, *IIme Vol.*

Le Relieur aura l'attention d'ôter ce titre en reliant les deux vol. de Janvier.

A PARIS,
Au BUREAU, rue des Poitevins, N°. 20.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

& qui avoient déjà donné des preuves de leur bravoure, en arrêtant M. de G... M... Le chevalier des Grieux les anima par de grandes promesses, & leur fit présent à chacun de dix pistoles, afin de leur ôter toute défiance.

Le jour de l'exécution étant venu, il envoya s'informer du chemin que devoit prendre la déplorable troupe où gémissoit l'infortunée Manon. Il fut que c'étoit du Havre du Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique, & qu'on devoit s'y rendre par la route de Normandie.

Ils se rendirent aussi-tôt à la porte Saint-Honoré par des rues différentes. Ils ne tarderent pas à découvrir les six gardes & les deux misérables voitures qu'ils accompagnoient. Ce spectacle faillit ôter la force & la connoissance à des Grieux; ô fortune, s'écria-t-il, fortune cruelle, accorde-moi ici du moins la mort ou la victoire!

Ils étoient près d'attaquer, lorsque les trois soldats aux gardes voyant les archers mettre la bayonnette au bout de leur fusil, & se préparer à la défense d'un air assez résolu, perdirent courage, se rallierent, &

après s'être dit quelques mots, retournerent du côté de Paris à bride abattue. Cette déſertion mit des Grieux au déſeſpoir, il ne ſçavoit dans ſa rage, s'il devoit courir ſur ces lâches ou s'il devoit donner tête baiſſée ſur les archers. Le garde du corps jugeant de ſon incertitude par le mouvement égaré de ſes yeux, le pria d'écouter ſon conſeil. Il y auroit de la folie à nous deux, lui dit-il, d'attaquer ſix hommes auſſi bien armés & qui paroiſſent nous attendre de pied ferme. Retournons à Paris & tâchons de faire un meilleur choix de nos braves. Les archers ne ſauroient faire de grandes journées avec de peſantes voitures; nous les rejoindrons demain ſans peine.

Des Grieux ayant réfléchi un moment ſur ce parti, & ne voyant de tous côtés que des ſujets de déſeſpoir, prit une réſolution véritablement déſeſpérée. Tout le monde me perſécute ou me trahit, dit-il au garde du corps. Je n'ai plus de fonds à faire ſur perſonne; je n'attends plus rien ni de la fortune ni du ſecours des hommes; mes malheurs ſont au comble, il ne me reſte plus que de m'y ſoumettre; ainſi

je ferme les yeux à toute espérance; puisse le ciel récompenser votre générosité! Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Son camarade fit inutilement ses efforts pour l'engager à retourner à Paris; mais il le pria de lui laisser suivre ses résolutions & de le quitter sur le champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que leur dessein étoit de les attaquer.

Il fut aussi-tôt vers eux d'un pas lent & le visage si consterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans son approche. Ils se tenoient cependant en défense; rassurez-vous, Messieurs, leur dit-il, en les abordant; je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces; il les pria en même tems de continuer leur chemin sans défiance, & leur apprit en marchant ce qu'il attendoit d'eux.

Les archers consulterent ensemble de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Leur chef prit ensuite la parole & répondit à des Grieux, qu'ils avoient reçu les ordres les plus rigoureux de veiller

attentivement sur leurs captives, mais qu'ils se relâcheroient un peu de leur devoir en sa faveur s'il vouloit être reconnoissant. Il ne vous en coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Ils s'imaginoient que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme, qui lui faisoit chercher un peu de passe-tems avec ces créatures; mais lorsqu'ils se furent apperçu qu'il étoit amoureux, ils augmenterent tellement le tribut que la bourse du malheureux amant se trouva épuisée en partant de Mantes pour aller à Passy.

Ce malheureux amant considéra longtems les larmes aux yeux son infortunée maîtresse avant de lui parler. Il la suivoit à cheval & à côté du charriot où elle étoit enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de voiture, le visage pâle & mouillé d'un ruisseau de larmes qui s'étoit fait un passage au travers de ses paupieres; elle n'avoit pas même ouvert les yeux, lorsqu'elle avoit entendu le

bruit de ces gardes qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit sale & dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air; enfin, tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroissoit dans un désordre & un abattement inexprimable. Les soupirs & les acclamations fréquentes de des Grieux, attirerent vers lui quelques-uns de ses regards. Elle le reconnut & tenta dans le premier mouvement, de se précipiter hors de la voiture pour aller à lui; mais retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa premiere attitude. Des Grieux pria les archers d'arrêter un moment par compassion; ils y consentirent par avarice; il descendit de son cheval, s'assit auprès d'elle. Elle étoit si languissante & si affoiblie, qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue, ni remuer ses mains. Pendant ce tems-là, des Grieux les mouilloit de ses pleurs, & ne pouvoit proférer une seule parole; ils étoient l'un & l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Leurs expressions ne le furent pas moins,

lorſqu'ils eurent la liberté de parler. Manon parla peu, il ſembloit que la honte & la douleur euſſent altéré les organes de ſa voix. Le ſon en étoit foible & tremblant; elle le remercia de ne l'avoir pas oubliée & de la ſatisfaction qu'il lui accordoit, diſoit-elle en ſoupirant, de le voir du moins encore une fois & de lui dire le dernier adieu. Mais lorſque des Grieux l'eut aſſurée qu'il étoit diſpoſé à la ſuivre juſqu'à l'extrémité du monde, pour prendre ſoin d'elle, la ſervir, l'aimer & attacher inſéparablement ſa miſérable deſtinée à la ſienne; cette pauvre fille ſe livra à des ſentimens ſi tendres & ſi douloureux, qu'une émotion ſi violente fit craindre pour ſa vie. Tous les mouvemens de ſon ame ſembloient ſe réunir dans ſes yeux, qu'elle tenoit fixés ſur ſon amant; quelquefois elle ouvroit la bouche ſans avoir la force d'achever les mots qu'elle commençoit; il lui en échappoit cependant quelques-uns; c'étoit des marques d'admiration ſur l'amour de des Grieux; de tendres plaintes de ſon excès; des doutes qu'elle pût être aſſez heureuſe pour lui avoir

inſpiré une paſſion auſſi parfaite; des inſtances pour le faire renoncer au deſſein de la ſuivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de lui.

En dépit du plus cruel de tous les ſorts, des Grieux trouvoit ſa félicité dans les regards & la certitude qu'il avoit de l'affection de ſa maîtreſſe; j'ai perdu à la vérité, diſoit-il, tout ce que le reſte des hommes eſtime, mais je ſuis maître du cœur de Manon. Vivre en Europe, vive en Amérique, que m'importe en quel lieu je vive, ſi je ſuis sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtreſſe. Tout l'univers n'eſt-il pas la patrie de deux amans fideles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, pere, mere, parens, amis, richeſſes & félicité?

Si quelque choſe lui cauſoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon expoſée aux beſoins de l'indigence. Il avoit éprouvé trop ſouvent qu'il y a des néceſſités inſupportables, ſurtout pour une fille délicate, & accoutumée à une vie commode & abondante. Cette conſidération lui fit naître la penſée de s'adreſſer à Tiberge qu'il avoit toujours

trouvé si prompt à lui offrir les secours de l'amitié. Il lui écrivit de la premiere ville par où ils passerent : faites-moi tenir par le maître de poste cent pistoles au Havre, où je vais conduire ma malheureuse maîtresse. Vous voyez bien que c'est la derniere fois que j'importune votre affection, & que je ne puis la laisser partir, puisqu'elle m'est enlevée pour toujours, sans quelques soulagements qui adouciſſent son sort & mes mortels regrets.

Arrivés au Havre, il courut d'abord à la poste : mais Tiberge n'avoit point encore eu le tems de lui répondre. Sa lettre ne pouvoit arriver que deux jours après, & par une étrange disposition de son mauvais sort, il se trouva que le vaisseau de transport devoit partir le matin de celui auquel il attendoit l'ordinaire. Quel fut alors son désespoir, quoi! s'écria-t-il, faudra-t-il toujours que même dans le malheur je sois distingué par des excès? Hélas! répondoit Manon, une vie si malheureuse mérite elle le soin que nous en prenons? Mourons au Havre, mon cher Chevalier; que la

mort finiſſe tout d'un coup nos miſeres. Irons-nous les traîner dans un pays inconnu, où nous devons nous attendre à d'horribles extrémités, puiſqu'on a voulu m'en faire un ſupplice? Mourons, lui répéta-t-elle, ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre ſort dans les bras d'une amante plus heureuſe. Non, non, lui dit des Grieux, c'eſt pour moi un ſort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Les diſcours de Manon le faiſoient trembler: il jugea qu'elle étoit accablée de ſes maux, & s'efforça de prendre un air plus tranquille pour éloigner de ſon eſprit ces funeſtes penſées de mort & de déſeſpoir. Il prit même la réſolution de tenir à l'avenir la même conduite, & eut lieu d'éprouver par la ſuite, que rien n'eſt plus capable d'inſpirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Perdant enfin toute eſpérance de recevoir du ſecours de Tiberge, il vendit ſon cheval, & l'argent qu'il en tira, joint à ce qui lui reſtoit encore des libéralités du Marquis de***, que ſon ſort avoit intereſſé lors de leur rencontre à Paſſy, il

en compoſa une petite ſomme de dix-ſept piſtoles, dont ſept furent employées à quelques ſoulagements néceſſaires à Manon, & les dix autres furent ſerrées avec ſoin, comme devant être le fondement de leur fortune & de leurs eſpérances en Amérique.

Des Grieux n'eut pas de peine à ſe faire recevoir dans le vaiſſeau. On cherchoit alors des jeunes gens qui fuſſent diſpoſés à ſe joindre volontairement à la colonie. Le paſſage & la nourriture lui furent accordés gratis. Il obtint du capitaine qui voulut bien les regarder d'un autre œil que le commun de leurs miſérables aſſociés, un lieu à part pour Manon & pour lui. Il avoit ſu l'intéreſſer, dès le premier jour, en lui découvrant une partie de ſes infortunes, & en lui faiſant accroire qu'il étoit marié à Manon. Les égards qu'il eut pour eux, ſervirent à les faire reſpecter des compagnons de leur miſere. Des Grieux avoit une attention continuelle à ne pas laiſſer ſouffrir la moindre incommodité à ſa maîtreſſe; elle s'en appercevoit, & cette vue jointe au vif ſentiment de l'étrange extrémité

où il s'étoit réduit pour elle, la rendoit si tendre, si passionnée & si attentive à ses plus légers besoins, que c'étoit entr'elle & lui une perpétuelle émulation de services & d'amour. Plus ils avançoient vers l'Amérique, plus des Grieux sentoit son cœur s'élargir, & devenir tranquille, & s'il eût pu s'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, il auroit remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à ses malheurs.

Après une navigation de deux mois, ils aborderent enfin au rivage désiré. Le Capitaine présenta la troupe au Gouverneur du nouvel Orléans, & s'entretint longtems en secret avec lui. Elle étoit composée de 30 filles, une autre bande s'étoit jointe à la premiere au Havre. Le Gouverneur les ayant long-tems examinées, fit appeller divers jeunes gens de la ville qui languissoient dans l'attente d'une épouse, donna les plus jolies aux principaux, & le reste fut tiré au sort. Ensuite, ayant ordonné aux autres de se retirer, il fit demeurer des Grieux & Manon. J'apprends du capitaine, leur dit-il, que vous êtes mariés, & qu'il vous

a reconnu sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur; mais s'il est vrai que vous ayez autant de savoir vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelqu'agrément dans ce lieu sauvage & désert. Il donna ensuite quelques ordres pour leur faire préparer un logement dans la ville, & les retint à souper. La conversation fut générale durant le repas, & malgré la tristesse de nos amants, ils s'efforcèrent l'un & l'autre à la rendre agréable.

Le soir, on les conduisit au logement qu'on leur avoit préparé; c'étoit une misérable cabane, composée de planches & de boue, qui consistoit en deux ou trois chambres de plein-pied, avec un grenier au-dessus. Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. Elle s'assit lorsqu'ils furent seuls & se mit à pleurer amerement. Des Grieux entreprit d'abord de la consoler; & voyant qu'elle ne considéroit dans leur

malheur commun que ce qu'il avoit lui-même à souffrir, il affecta de montrer assez de courage, & même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui disoit-il? je possede tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé? Laissons au ciel le soin de notre fortune. Le gouverneur nous a marqué de la considération; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane & la grossiereté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous: & puistu es une chymiste admirable, ajouta-t-il en l'embrassant, tu transformes tout en or.

Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, lui répondit Manon, car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle, je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour

moi, j'ai été légère & volage, & même en vous aimant éperdûment, comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrate; mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes que vous avez vu couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eû une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussi-tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse & de compassion pour vous. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances & de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en étoit pas digne, & qui ne paiera pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle, avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

Ses pleurs, son discours & le ton dont elle le prononça firent sur des Grieux une impression si étonnante, qu'il crut sentir une espèce de division dans son ame. Prends garde, lui dit-il, prends garde, ma chère Manon, je n'ai point assez de forces pour supporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point

accoutumé à ces excès de joie : ô dieux ! s'écria-t-il, je ne vous demande plus rien, je suis assuré du cœur de Manon ; il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux : je ne puis plus cesser de l'être à présent : voilà ma félicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, & je sais bien où je puis compter aussi de trouver la mienne.

Ils se coucherent avec ces charmantes idées qui changerent leur cabane en un palais digne du premier roi du monde. C'est au nouvel Orléans qu'il faut venir, disoit souvent des Grieux à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or, ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Le gouverneur dont ils cultiverent soigneusement l'amitié, donna à des Grieux, quelques semaines après leur arrivée, un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fut pas bien distingué, il les mettoit cependant

en état de vivre sans être à charge à personne. Leur petite fortune s'arrangea peu à peu. Ils étoient réglés dans leur conduite, & la disposition où ils étoient toujours de rendre service, la douceur de leurs manieres les firent en peu de tems si considérer de toute la colonie, qu'on les regardoit comme les premieres personnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de leurs occupations & la tranquillité dont ils jouissoient, servirent à leur faire rappeller insensiblement des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie. Des Grieux n'étoit pas non plus de ces libertins outrés qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour & la jeunesse avoient causé tout leur désordre. L'expérience fit sur eux le méme effet que les années. Leurs conversations toujours réfléchies, les mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Des Grieux fut le premier qui proposa ce changement à Manon. Il connoissoit les principes de son cœur; elle étoit droite & naturelle dans tous ses

ſentiments, qualité qui diſpoſe toujours à la vertu. Il lui fit comprendre qu'il manquoit une choſe à leur bonheur, c'eſt, lui dit-il, de le faire approuver du ciel, & d'annoblir notre amour par les ſerments que la religion autoriſe. Ce diſcours pénétra Manon de la joie la plus vive : croiriez-vous, lui répondit-elle, que j'y ai penſé mille fois depuis que nous ſommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce déſir dans mon cœur. Je n'ai point la préſomption d'aſpirer à la qualité de votre épouſe. Ah! Manon, repliqua des Grieux, tu ſerois bientôt celle d'un Roi, ſi le ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus, nous n'avons aucun obſtacle à redouter : j'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur.

Quel eſt l'honnête homme qui n'eût approuvé ſes vues dans les circonſtances où il étoit, c'eſt-à-dire, aſſervi fatalement à une paſſion qu'il ne pouvoit vaincre & combattu par des remords qu'il ne devoit point étouffer? Cependant le ciel rejetta un deſſein qu'il n'avoit formé

que pour lui plaire, & sembla même le punir comme un crime.

Le gouverneur avoit un neveu nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher ; c'étoit un homme de 30 ans, brave, mais emporté & violent ; il n'étoit point marié, & se consumoit en secret pour Manon, dont la beauté lui avoit inspiré la passion la plus vive. Persuadé qu'elle étoit mariée à des Grieux, il s'étoit rendu maître de son amour au point de n'en laisser rien éclater & avoit même saisi avec zele plusieurs occasions de rendre service au malheureux chevalier. Lorsque des Grieux arriva au fort pour prier le gouverneur de consentir à la cérémonie de leur mariage, Synnelet étoit chez son oncle ; des Grieux ne fit point difficulté de s'expliquer en sa présence. Le gouverneur l'écouta avec sa bonté ordinaire ; il eut même la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête, & des Grieux se retira fort content.

Une heure après, l'aumônier du gouverneur entre chez lui, & lui déclare en deux mots, après l'avoir salué froidement,

que M. le gouverneur lui défendoit de penſer à ſon mariage, & qu'il avoit d'autres vues ſur Manon. D'autres vues ſur Manon ? lui dit des Grieux avec un mortel ſaiſiſſement de cœur, & quelles vues donc, M. l'Aumônier ? Il lui répondit qu'il n'ignoroit pas que M. le gouverneur étoit le maître ; que Manon ayant été envoyée de France, pour la colonie, c'étoit à lui à diſpoſer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait juſqu'alors, la croyant mariée, mais qu'inſtruit par lui-même qu'elle ne l'étoit pas, il jugeoit à propos de la donner à Synnelet, qui en étoit amoureux.

La vivacité de des Grieux l'emporta ſur ſa prudence. Il ordonna fierement à l'aumônier de ſortir de ſa maiſon, en jurant que le gouverneur, Synnelet & toute la ville enſemble n'oſeroient porter la main ſur ſa femme ou ſur ſa maîtreſſe, comme ils voudroient l'appeller.

Il fit part auſſi-tôt à Manon, du funeſte meſſage qu'il venoit de recevoir ; comment réſiſter à la force ? Ils ſe trouvoient dans la nouvelle Orléans, comme au milieu de la mer, c'eſt-à-dire, ſépa-

rés du monde par des espaces immenses. Où fuir dans un pays inconnu, désert ou habité par des bêtes féroces & par des sauvages aussi barbares qu'elles? Comment espérer d'émouvoir assez le peuple en leur faveur, quoiqu'ils en fussent très-estimés, pour en attendre un secours proportionné au mal? il eût fallu de l'argent & ils étoient pauvres. D'ailleurs, le succès d'une émotion populaire étoit incertain, & si la fortune leur eût manqué, leur malheur seroit devenu sans remede. Toutes ces pensées se présentoient à des Grieux, il en communiquoit une partie à Manon, en formoit de nouvelles sans écouter sa réponse, prenoit un parti, le rejettoit pour en prendre un autre, parloit seul, répondoit tout haut à ses pensées; enfin il étoit dans une agitation qu'on ne sauroit comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur lui, & jugeoit par son trouble de la grandeur du péril; elle n'osoit pas même ouvrir la bouche pour exprimer ses craintes. Enfin, après une infinité de réflexions, des Grieux prit la résolution

d'aller trouver le gouverneur pour s'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur & le souvenir de son respect & de son affection; vous allez à la mort, lui disoit Manon les larmes aux yeux, ils vont vous tuer, je ne vous verrai plus; je veux mourir avant vous.

Il fallut beaucoup d'efforts à des Grieux pour se dégager de ses bras, & la persuader de la nécessité où il étoit de sortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis; il lui promit qu'elle le reverroit dans un instant; hélas! ils ignoroient tous deux que c'étoit sur elle seule que devoit tomber toute la colere du ciel & la rage de leurs ennemis!

Il se rendit au fort; le gouverneur étoit avec son aumônier. Des Grieux s'abaissa pour le toucher à des soumissions qui l'auroient fait mourir de honte si c'eut été pour toute autre cause. Il le prit par tous les motifs capables de faire impression sur un cœur autre que celui d'un tigre féroce & cruel. Ce barbare ne fit à ses plaintes que deux réponses qu'il répéta cent fois; Manon,

lui dit-il, dépend de moi, & j'ai donné parole à mon neveu.

Réſolu de ſe modérer juſqu'à l'extrémité, des Grieux ſe contenta de lui dire qu'il le croyoit trop de ſes amis pour vouloir ſa mort, à laquelle il conſentiroit plutôt qu'à la perte de ſa maîtreſſe.

Il ſe retira trop perſuadé qu'il n'avoit rien à eſpérer de cet opiniâtre vieillard, mais avec la réſolution de donner à l'Amérique, ſi l'on en venoit aux excès d'injuſtice, une des plus ſanglantes & des plus horribles ſcènes que l'amour ait jamais produites. Il retournoit chez lui en méditant ſur ce projet, lorſque le ſort qui vouloit hâter ſa ruine, lui fit rencontrer Synnelet. Celui-ci lut dans ſes yeux une partie de ſes penſées, il vint à lui; ne me cherchez-vous pas, lui dit-il? je connois que mes deſſeins vous offenſent, & j'ai bien prévu qu'il faudroit ſe couper la gorge avec vous. Allons voir qui ſera le plus heureux.

Ils s'écarterent d'une centaine de pas, hors de la ville. Leurs épées ſe croiſerent,

ſerent. Des Grieux bleſſa & déſarma ſon adverſaire preſque en même tems. Celui-ci fut ſi enragé de ſon malheur, qu'il refuſa de lui demander la vie & de renoncer à Manon; des Grieux lui jetta ſon épée; recommençons, lui dit-il, & ſongez que c'eſt ſans quartier. Alors, Synnelet l'attaquant avec une furie inexprimable, lui perça le bras d'outre en outre. Mais des Grieux le prenant ſur le tems, lui fournit un coup ſi vigoureux, qu'il tomba à ſes pieds ſans mouvement.

Les conſéquences de cette mort étoient trop affreuſes & trop certaines, pour que des Grieux n'enfût point troublé. Il n'y avoit pour lui ni grace ni délai de ſupplice à eſpérer. Il reprit auſſi-tôt le chemin de la ville, entra chez lui & trouva Manon à demi-morte de frayeur & d'inquiétude. Sa préſence la ranima, mais ne pouvant lui déguiſer le terrible accident qui venoit de lui arriver, elle s'évanouit entre ſes bras, & il fut plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le ſentiment. Lui-même étoit à demi-mort; que ferons-nous, diſoit-il à Manon, lorſqu'elle eut repris un peu de force. Hélas! qu'allons-

nous faire? il faut néceſſairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville? oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuſe, & moi je vais loin de vous, chercher la mort parmi les ſauvages ou entre les griffes des bêtes féroces.

Cette affreuſe réſolution réveilla les eſprits de ſon amante. Elle ſe leva malgré ſa foibleſſe, le prit par la main pour le conduire vers la porte. Fuyons enſemble, lui dit-elle, ne perdons pas un inſtant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par haſard, nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais, chere Manon, reprit des Grieux tout éperdu; dites-moi donc où nous pouvons aller; voyez-vous quelques reſſources? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici ſans moi, & que je porte volontairement ma tête au gouverneur? Cette propoſition ne fit qu'augmenter l'ardeur qu'elle avoit de partir.

Des Grieux eut encore aſſez de préſence d'eſprit en ſortant, pour prendre quelques liqueurs fortes qu'il avoit dans ſa chambre, & toutes les proviſions qu'il put faire entrer dans ſes poches; il dit à ſes

domeſtiques qu'ils partoient pour la promenade du ſoir, comme ils avoient coutume de le faire tous les jours, & ils s'éloignerent de la ville plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique des Grieux ne fut point ſorti de ſon irréſolution ſur le lieu de leur retraite, il ne laiſſoit pas cependant d'avoir quelque eſpoir. Il avoit acquis aſſez de connoiſſance du pays depuis près de dix mois qu'il étoit en Amérique, pour ne pas ignorer la maniere d'apprivoiſer les ſauvages. On pouvoit ſe mettre entre leurs mains ſans courir à une mort certaine. Il avoit appris quelques mots de leur langue & quelques-unes de leurs coutumes dans les diverſes occaſions qu'il avoit eues de les voir. Les Anglois qui avoient des établiſſemens dans cette partie du nouveau monde, lui offroient une reſſource; il ſe flattoit qu'il pourroit tirer parti des ſauvages pour aider à les conduire, & des Anglois pour les recevoir dans leurs habitations.

Ils marcherent auſſi long-tems que le courage de Manon pût le ſoutenir, c'eſt-

à-dire environ deux lieues, car cette amante refusa constamment de s'arrêter plutôt; accablée enfin de lassitude, elle avoua qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit, lorsqu'ils s'assirent au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour les mettre à couvert. Le premier soin de Manon fut de changer le linge de son amant, qu'elle avoit pansé elle-même avant leur départ. Des Grieux s'opposa en vain à ses volontés. Il auroit achevé de l'accabler mortellement s'il lui eût refusé la satisfaction de le croire sans danger avant de penser à sa propre conservation. Il se soumit, durant quelques momens, à ses desirs, reçut ses soins en silence & avec une espece de honte; mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la sienne ne prit-elle pas son tour! il se dépouilla de ses habits, les étendit sous elle pour lui faire trouver la terre moins dure; il la fit consentir malgré elle, à lui voir employer, à son usage, tout ce qui pouvoit rendre sa situation moins incommode. Il échauffoit ses mains par l'ardeur de

ſes baiſers & de ſes ſoupirs, paſſa la nuit entiere à veiller près d'elle, & à prier le ciel de lui accorder un ſommeil doux & paiſible. Dieu! que ſes vœux étoient vifs & ſinceres!

Une partie de la nuit ſe paſſa fort tranquillement; des Grieux croyoit ſa chere maîtreſſe endormie, il n'oſoit pouſſer le moindre ſouffle dans la crainte de troubler ſon ſommeil. Dès le point du jour, s'étant apperçu que ſes mains étoient froides & tremblantes, il les approcha de ſon ſein pour les échauffer. Elle ſentit ce mouvement, & faiſant un effort pour ſaiſir les ſiennes, elle lui dit d'une voix foible, qu'elle ſe croyoit à ſa derniere heure. Des Grieux prit d'abord ce diſcours pour un langage ordinaire dans l'infortune, & ne lui répondit que par les tendres conſolations de l'amour. Mais ſes ſoupirs fréquens, ſon ſilence à ſes queſtions, le ſerrement de ſes mains dans leſquelles elle continuoit de tenir les ſiennes, lui firent connoître que la fin de ſes malheurs approchoit. Elle expira enfin dans ſes bras. Son ame ne ſuivit pas la ſienne. Le ciel ne le trouva

point sans doute assez rigoureusement puni; il a voulu qu'il traînât depuis une vie languissante & misérable. Sa bouche resta plus de vingt-quatre heures attachée sur le visage & les mains de sa chere Manon. Son dessein étoit d'y mourir, mais il fit réflexion au commencement du second jour, que ce chef-d'œuvre de la nature seroit exposé après son trépas à devenir la pâture des bêtes sauvages, & se résolut de l'enterrer & d'attendre la mort sur sa fosse. Le jeûne & la douleur l'avoient déjà si affoibli, qu'il eut besoin de quantité d'efforts pour se tenir debout; il eut recours aux liqueurs qu'il avoit apportées, elles lui rendirent autant de force qu'il en falloit pour le triste office qu'il alloit exécuter. Le lieu où il se trouvoit, étoit couvert de sable & offroit peu de résistance. Il ouvrit une large fosse avec ses mains, & y plaça l'idole de son cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous ses habits pour empêcher le sable de la toucher. Mais il ne la mit dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour;

il s'assit encore près d'elle, la considéra long-tems, ne pouvant se résoudre à fermer la fosse; enfin ses forces commençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de son entreprise, il ensevelit pour toujours dans le sein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable; ensuite il se coucha sur la fosse, le visage tourné vers le sable, & fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, il invoqua le secours du ciel & attendit la mort avec impatience.

Ce qui paroîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministere, il ne sortit point une larme de ses yeux, ni un soupir de sa bouche; la consternation profonde où il étoit, & le dessein déterminé de mourir, avoit coupé le cours à toutes les expressions du désespoir & de la douleur; aussi ne demeura-t-il pas long-temps dans cette posture, sans perdre le peu de connoissance & de sentiment qui lui restoit.

Cependant le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, & ses plaies

visitées avec soin, il se trouva non-seulement, qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu une blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle maniere les choses s'étoient passées & sa générosité le porta sur-le-champ à publier les effets de celle de des Grieux. On le fit chercher : il étoit trop tard pour envoyer sur ses traces : mais le lendemain & le jour suivant furent employés à le poursuivre ; on le trouva sans apparence de vie sur la fosse de Manon, & ceux qui le découvrirent en cet état, le voyant presque nud & sanglant de sa blessure, ne douterent point qu'il n'eût été volé & assassiné ; ils le porterent à la ville. Le mouvement du transport réveilla ses sens : les soupirs qu'il poussa en ouvrant les yeux, firent connoître qu'il étoit encore en état de recevoir des secours & on lui en donna qui le rétablirent un peu ; on ne laissa pas cependant de le renfermer dans une étroite prison ; son procès fut instruit, & comme Manon ne paroissoit point, on l'accusa de s'être défait d'elle par un mouvement de rage & de jalousie. Il

raconta naturellement sa pitoyable aventure, & malgré les transports de douleur où ce récit jetta le malheureux Synnelet, il eut la générosité de solliciter sa grace & l'obtint.

Des Grieux étoit si foible, qu'on fut obligé de le transporter de la prison dans son lit, où il fut retenu pendant 3 mois par une violente maladie; sa haine pour la vie ne diminuoit point, il invoquoit continuellement la mort, & s'obstina longtemps à rejetter tous les remèdes: mais le ciel après l'avoir puni aussi rigoureusement, avoit dessein de lui rendre utiles ses malheurs: il l'éclaira de ses lumieres qui lui rappellerent des idées dignes de sa naissance & de son éducation. La tranquilité ayant commencé à renaître un peu dans son ame, ce changement fut suivi de près par sa guérison.

Il se livra entiérement aux inspirations de l'honneur & continua de remplir son petit emploi en attendant les vaisseaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique, résolu de retourner dans sa patrie pour

y réparer par une vie ſage & réglée, le ſcandale de ſa conduite.

Un jour que des Grieux ſe promenoit ſur le rivage, il vit arriver un vaiſſeau que des affaires de commerce amenoient au nouvel Orléans. Il étoit attentif au débarquement de l'équipage. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il reconnut Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville! Ce fidele ami le reconnut de loin malgré les changemens que la triſteſſe avoit faits ſur ſon viſage. Il apprit à des Grieux que l'unique motif de ſon voyage avoit été le déſir de le voir & de l'engager à retourner en France; qu'ayant reçu ſa lettre du Havre, il s'y étoit rendu en perſonne, pour lui porter les ſecours qu'il lui avoit demandés; qu'il avoit reſſenti la plus vive douleur en apprenant ſon départ; qu'il avoit cherché pendant pluſieurs mois dans divers ports, un vaiſſeau qui fît voile vers l'Amérique, & qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué dans l'eſpérance de ſe procurer de-là un paſſage facile au nouvel Orléans; que le vaiſ-

seau Malouin ayant été pris par des corsaires Espagnols & conduit dans une de leurs isles, il s'étoit échappé par adresse; & qu'après diverses courses, il avoit trouvé l'occasion du bâtiment qui venoit d'arriver pour se rendre heureusement auprès de lui.

Des Grieux ne pouvoit marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux & si constant; il le conduisit chez lui, le rendit maître de tout ce qu'il possédoit, lui apprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de France, & pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, il lui déclara que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans son cœur, commençoient à produire des fruits dont il alloit être satisfait. Tiberge lui protesta qu'une si douce assurance le dédommageoit de toutes les fatigues de son voyage. Ils passerent deux mois ensemble au nouvel Orléans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France sur lesquels s'étant mis en mer, ils prirent terre au Havre de Grace. Des Grieux avoit écrit à sa famille en y arrivant. La réponse de son frere aîné

lui apprit la triſte nouvelle de la mort de ſon pere à laquelle il trembloit avec juſte raiſon que ſes égarements euſſent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, il s'embarqua auſſi-tôt dans le deſſein de ſe rendre à quelques lieues de cette ville chez un gentilhomme de ſes parents où ſon frere devoit attendre ſon arrivée.

LA VENGEANCE DE CRIMHILD,

Poëme héroïque du moyen âge de la Souabe.

Ce poëme eſt extrait d'un ouvrage conſidérable, qui a pour titre : *der Nibelungen Liet*, le chant des Nivelons, & que M. Muller a fait imprimer à Berlin en 1782; on en connoiſſoit déjà les deux dernieres parties, publiées par les ſoins du célebre Bodmer. Le premier de ces fragmens eſt celui que nous avons eſſayé de traduire. Il forme à lui ſeul un tout qui gagne à être détaché du reſte; le ſecond intitulé : les Regrets de Crimhild, ne préſente qu'une ſuite monotone d'obsèques & de lamentations. Ce qui les précede l'un & l'autre, eſt le récit détaillé de l'injure dont Crimhild avoit à ſe plaindre, & qu'elle-même retrace en abrégé dans le morceau qu'on va lire.

Les ſavans éditeurs du chant des Nivelons ont fait d'inutiles recherches, pour découvrir poſitivement quel en fut l'auteur. On a bien des raiſons de croire, qu'il s'appelloit Conrad; mais comme il a exiſté trois fameux Miſners (Troubadours Allemans) de ce nom, ſavoir Conrad de Vurtzbourg, Conrad de

Rœtenberg & Conrad du Tyrol, on ne sait lequel des trois est le chantre de Crimhild.

Ceci n'étant point un monument historique, la vérité des faits est ce qu'il importe le moins d'examiner. Nous n'avons rien à dire à cet égard, si ce n'est que l'on retrouve les mêmes aventures, sous des noms presque pareils, dans plusieurs anciens manuscrits, & que les traditions du pays de Tongres, maintenant le pays de Liege & celles de Banay, jadis capitale des Nerviens, aujourd'hui misérable village du Hainaut François, s'accordent sur quelques points avec notre Misner.

Il a sans doute usé du privilege de la poësie, en donnant carriere à son imagination. Au moins ne sauroit-on lui refuser le mérite assez rare chez les écrivains du treizieme siecle, & même chez ceux du dix-huitieme, de s'être renfermé dans les bornes de la convenance. Le talisman des Nivelons & le chapeau de Sifrid, sont des fictions très-appropriées au tems dont il parle. Elles forment un trait de plus dans le tableau des mœurs & des caracteres qu'il décrit avec une fidélité précieuse, tandis que les fables des Grecs contrastent ridiculement dans la plupart de nos poëmes modernes, avec les noms, les actions, la patrie & le siecle des personnages qu'ils rappellent.

DANS la cité de Becklare vivoit un riche marquis ; son nom étoit Rudégre.

Un jour que de ſon châtel, il regardoit la campagne, il apperçut venir un courier qu'il reconnut aiſément ; c'étoit Eckvart, qui maintes fois avoit déjà suivi des chevaliers. Il avoit galoppé par monts & par vaux ; ſon cheval avoit les flancs déchirés par les éperons. Rudégre ne peut imaginer quelles nouvelles il apporte : il craint que les ennemis ne l'aient attaqué ; il court à lui ; & dès qu'Eckvart arrive, il lui ôte ſon épée, lui prend la main, & lui dit : « Que vous eſt-il arrivé qui vous fait ainſi courir ? des voleurs vous ont-ils attaqué ? quelqu'un vous pourſuit-il ? »

» On ne m'a point attaqué, repond Eckvart : je viens de la part des trois rois Gontaut de Bourgogne, Giſele & Gernot ; ils vous offrent leurs ſervices, ainſi que Hag'en & Volker qui vous ſaluent humblement. J'ai encore à vous annoncer de la part de Danckvart, maréchal des rois, que ces vaillans vous demandent à coucher ».

Rudégre charmé lui dit : « Bonne, bonne nouvelle que l'arrivée de ces princes à Becklare ! rien ne leur manquera ; bons ſerviteurs & bon gîte, tout eſt prêt pour

les recevoir. Ne sauriez-vous pas quelle suite ils amenent ? »

» Soixante nobles chevaliers, mille officiers, neuf mille soldats ou valets ; voilà leur cortége. »

» Qu'ils me font aise, reprend Rudégre, de choisir mon châtel, ces nobles étrangers, à qui je n'avois que rarement encore pu marquer mon amitié ! Allons, amis, valets ! allons à leur rencontre ! » Et tôt grande rumeur au châtel ; on selle les chevaux ; Rudégre ordonne à ses gens de tout préparer de leur mieux.

Madame Gottelinde ne savoit encore rien ; le marquis monte à son appartement, l'y trouve avec sa fille, & leur dit les bonnes nouvelles qu'il a reçues, afin qu'elles mandent à leurs parens de venir embellir la fête. « Ma très-chere épouse, dit Rudégre, les trois rois de Bourgogne viennent ici avec leur suite, entr'autres Hag'en de Tongres & Danckvart son frere, le brave & galant Volker & d'autres seigneurs. Ayez soin de vous parer. Vous & ma fille vous donnerez un baiser à chaque roi, un à Hag'en, un à Danckvart & un à Vol-

ker, & ferez politeſſe à tous les autres ſeigneurs. » Les dames le promirent, & cherchant leurs plus beaux atours, elles n'épargnerent ni ſoins ni peine pour faire fête aux illuſtres étrangers.

Pour un moment laiſſons les dames s'atourner, & ſuivons la troupe de Rudégre, qui chevauche dans la campagne. Dès que les étrangers furent ſur les terres du marquis, & qu'il les apperçut, il leur cria d'un ton joyeux : « Soyez les bien venus dans ce pays, Meſſeigneurs, vous & vos amis; je ſuis ravi de vous voir. » Les princes le remercient de ſa courtoiſie. Il fait ſurtout accueil à Hag'en qu'il avoit déjà vu autrefois; il ſalue auſſi Volker, le Spilman de la Bourgogne (1). Cependant le brave Danckvart dit au marquis : » Puiſque nous nous arrêtons ici, il faut penſer à nos ſoldats qui viennent de Vorms ſur le Rhin. « N'ayez nul ſouci, répond Rudégre, on y pour-

(1) Eſpece de ménéſtrel, ou trouveur qui s'accompagnoit de la viole en chantant, & portoit dans les cérémonies la parole pour les ſeigneurs qu'il ſuivoit.

voira. Tout ce que vous avez avec vous, chevaux, argent & beaux habits, j'en répons, & vous ne perdrez pas même un éperon. Que vos gens dreſſent leurs tentes; tout ce qui manquera, je le fournirai. Débridez vos chevaux, mettez-les dans mes prairies, ſi mes écuries ne ſuffiſent pas ». Dans l'inſtant cela fut fait, & les étrangers bien joyeux. Les rois & les chevaliers entrerent dans la cour, & les ſoldats & valets s'aſſirent ça & là ſur l'herbe, & mangerent de bon appétit; car de tout le voyage ils ne s'étoient pas encore ſi bien trouvés. La marquiſe deſcendit avec ſa fille ſuivie de ſes dames d'honneur & de douces & gentilles demoiſelles. Toutes étoient parées de beaux habits, de bagues luiſantes, de nobles diamants; ſur tout cela étoit jetté un riche manteau; elles avoient employé tout leur art. Les ſeigneurs mirent pied à terre; c'étoit à qui montreroit le plus de courtoiſie; trente-ſix demoiſelles, & grand nombre de dames belles à ſouhait allerent au devant d'eux.

Alors les dames firent leur ſalut; la jeune marquiſe donna un baiſer à cha-

que roi, sa mère en fit autant. Hag'en étoit là debout ; on l'oublioit. Rudégre ordonna à sa fille de le baiser ; elle le fixa ; il lui parut si terrible qu'elle l'auroit de bon cœur laissé sans baiser ; mais il fallut obéir. Hag'en avoit une barbe rousse & effrayante. Elle fit la même politesse à Danckvart, & même au Spilman ; le dernier eut cette faveur pour sa rare bravoure.

Ensuite la jeune marquise prit par la main le vaillant Gisele de Bourgogne ; Gottelinde prit de même le vaillant Hag'en : Rudégre conduisit Gernot, & ils monterent tous au châtel. Dans ce bel édifice étoit une vaste salle ; là s'assirent les nobles seigneurs & les dames. On leur servit d'excellent vin : jamais on ne traita mieux d'illustres hôtes. Ils jettoient mainte tendre œillade sur la fille de Rudégre, qui tant étoit bien faite ! Chacun pensoit en lui-même pouvoir mériter sa tendresse ; les têtes s'échauffoient ; ils faisoient de grands projets ; chacun devisoit à sa fantaisie ; mais un seul devoit réussir.

Quand on eût assez admiré les dames

& demoiselles ; quand on fut un peu reposé, le noble Spilman porta la santé du marquis suivant l'usage ; puis se séparerent les seigneurs & dames ; celles-ci sortirent de la salle, où l'on dressa des tables, & l'on servit un repas splendide. Madame Gottelinde revint seule se mettre à table, laissa sa fille avec ses femmes, & se plaça de maniere que les convives ne pussent voir hors de la salle, ce qui les fâchoit assez. Quand ils eurent mangé gaîment & de grand appétit, on rappella les demoiselles, & voilà nos vaillans de tenir propos galans & joyeux, surtout Volker qui étoit brave, jovial & sémillant. « Riche marquis, dit tout haut le fidele Spilman, il faut que Dieu vous ait bien aimé pour vous donner cette femme sage & belle, qui fait la joie de votre vie ! Si j'étois prince, si je pouvois offrir une couronne, je ne voudrois avoir d'autre épouse que votre charmante fille ; mon cœur est tout en feu, tant elle est belle à voir, tant son air est noble & gracieux ! Le marquis répond : « Ma chere enfant n'est pas digne d'un Roi ; sa mère & moi som-

mes étrangers, & n'avons rien à donner à notre fille. A quoi lui sert d'être belle? Laissez-là ce propos, dit sir Gernot; je voudrois avoir une pareille épouse, quand elle n'auroit aucun bien; je serois trop joyeux! » Hag'en dit » Gisele mon maître est dans l'âge de se marier; votre fille est si belle, & de si haute naissance, que nous serions charmés mes gens & moi de l'avoir pour reine, & de l'emmener en Bourgogne parée d'un diadême ». Cette proposition plaisoit fort à Rudégre & à madame Gottelinde. Tous les vaillans s'unirent pour engager Gisele à épouser la demoiselle du châtel: » Puisque, disoient-ils, vous vous convenez si bien tous deux, quel motif, peut en empêcher? » On fait avancer la jeune marquise & on la prie de donner sa main au prince, qui lui dit mille douceurs. Rudégre lui promet la terre & le château de Becklare; il le jure entre les mains de Gernot & du roi; ensuite il ajoute: « Quoique je n'aie pas d'autre terre, il est pourtant de mon honneur de faire une dot à ma fille. Je lui donne autant d'or & d'argent,

qu'en peuvent porter deux cent forts chevaux ! » Ce propos surprit agréablement les princes de Bourgogne.

Suivant l'usage on forma un demi-cercle de beaux jeunes hommes en face de la jeune demoiselle. Comme ils l'admiroient ! comme ils envioient le bonheur de l'héritier de Vorms ! On demanda à la jeune marquise si elle acceptoit sir Gisele pour époux; elle resta un moment confuse, quoiqu'elle le désirât dans son ame. Cette question la fit rougir, comme elle a fait depuis à bien d'autres demoiselles. Son pere lui dit à l'oreille de prononcer le oui ; elle ne put que tendre à Gisele sa blanche main; le prince la saisit & la baisa avec transport. « Nobles & riches rois, dit alors le marquis, quand vous retournerez dans votre royaume, je vous donnerai ma fille, & vous l'emmenerez avec vous ». Tous en furent d'accord. De la joie bruyante que causa cet événement, je n'en dis rien. On conduisit la jeune marquise dans sa chambre, & les vaillans à leurs lits.

Ils se levèrent avant le jour. Dès qu'ils eurent déjeuné, ils voulurent reprendre

la route de la capitale des Huns. » Abandonnez ce projet, leur dit le noble marquis ; il faut séjourner ici, puisque j'ai le rare bonheur de posséder de tant aimables hôtes. » Danckvart lui répond : « Cela est impossible, où prendriez-vous des vivres & du vin pour tant de monde? » Le marquis voyant qu'ils craignoient de le géner, leur dit : « N'ayez nul souci ; j'ai de quoi nourrir vous, votre suite & vos chevaux, pendant quinze jours. Demeurez ici, ne pensez pas encore à me quitter ; vous resterez quatre jours à Bekclare. » Les rois assurerent qu'ils ne pouvoient retarder leur départ. Alors Rudégre songea à leur faire des présens, il étoit si généreux qu'il ne savoit rien épargner. Chacun eut ce qu'il parut désirer. Les soldats étoient déjà prêts & n'attendoient que les vaillans pour partir.

Le marquis se hâta donc de distribuer ses présens, avant que les étrangers sortissent de la salle ; il étoit assez opulent & assez fameux pour marier sa fille à un prince comme Gisele. Il donna à Gontaut un magnifique heaume ; ce

riche monarque ne voulut rien accepter de plus ; il serra amicalement la main de Rudégre. Gernot reçut une bonne armure complette, avec laquelle nous le verrons se couvrir de gloire. La marquise n'épargnoit pas non plus ses dons ; hélas! elle ne savoit pas féter ceux qui devoient causer la mort de son époux. Elle voulut aussi faire un présent à Hag'en ; elle le pria de ne pas aller aux nôces d'Ezel, sans y porter des marques de son amitié. « De tout ce que je vois, lui dit le vaillant de Tongres, je ne desire que ce bouclier qui pend à la muraille ; je le porterai de bon cœur au pays des Huns. » Quand la marquise entendit Hag'en, elle se prit à pleurer, en se rappelant la mort de Nuodung, qu'avoit tué Vitégre. « Vous aurez le bouclier, dit-elle, au vaillant, plût au dieu du ciel que celui qui l'a porté vécût encore ! il a péri dans les combats, c'est pour moi une source éternelle de larmes. » La noble dame se leva, découvrit l'écu, & le passa elle-même au bras de Hag'en. Ce beau présent le flatta beaucoup ; il étoit doublé d'une fourrure précieuse;

précieuse ; jamais le soleil n'en éclaira de plus magnifique; il étoit enrichi de diamants, & valoit plus de mille écus d'or. Vint ensuite Danckvart, on lui donna de riches habits dont il se para chez les Huns : chacun fit par la suite honneur aux présens qu'il avoit reçus.

Qui pourroit présumer qu'après tant de courtoisie, le marquis deviendroit un jour l'ennemi de ces vaillans & en recevroit la mort ?

Volkers vint à son tour, portant sa viole, se placer poliment en face de Gottelinde ; il chanta ses adieux qu'il accompagna de sons bien doux, & demanda la permission de quitter Becklare. La marquise lui témoigna ses regrets, prit six bagues & les plaça elle même à ses doigts en lui disant : « Gentil Spilman, j'exige que vous portiez ces joyaux aux noces d'Ezel, & cela pour l'amour de moi. Quand vous reviendrez vous me direz comment vous m'y aurez servie ». Volker promit de ne rien négliger pour satisfaire ses princes.

« Il faut, dit Rudégre à ses hôtes, que vous attendiez un instant; je veux

vous accompagner aux noces de mon suzerain.» Il fut bientôt prêt, ainsi que cinq cent cavaliers qu'il prit pour sa suite bien équipés en armes & chevaux. Hélas! il n'en devoit pas revenir un seul à Becklare! Le marquis se sépara des dames en leur donnant un tendre baiser; Gisele en fit autant, tout deux-serroient dans leurs bras leurs cheres & charmantes épouses; mainte fenêtre étoit ouverte & remplie de gens affligés.

Quand le marquis fut à cheval, il sentit son cœur se gonfler; il pressentoit qu'il ne verroit plus son châtel. Et belles dames & damoiselles de pleurer, tandis que les vaillans chevauchent sur la route de Donau, capitale des Huns.

Le noble Rudégre dit aux rois de Bourgogne: « Ezel sera bien surpris de nous voir arriver en si grand nombre aux noces de notre reine ». Mais bientôt il partit des couriers de toute l'Autriche, qui disoient en tout lieu que le Roi de Vorms sur le Rhin, & les Nivelons, venoient avec nombre de Vaillans. Cette nouvelle ne pouvoit que flatter la famille d'Ezel.

A cette nouvelle le roi des Huns dit

à Crimhild : « Chere épouſe, il faut bien recevoir les Nivelons tes nobles freres ».

La Reine apprenant cela fut ſoulagée d'une partie de ſon chagrin ; elle alloit voir ſes parens ; mais il devoit leur en coûter cher ainſi qu'à Ezel. Elle ſe diſoit tout bas : « Enfin le ſort m'amene donc mes ennemis ! j'exécuterai mes projets ! Il faut que mes noces ſoient pour eux un jour de malheur ! je me plais dans ce deſſein ! je vœux accomplir ma vengeance ! celui qui m'a privé de l'objet de mon amour, payera ſon offenſe de ſa tête ! »

Dès que Meſſire Hildebrand ſçut que les Nivelons étoient dans le pays, il le dit au roi & aux princes Huns ; il vit que cela en fâchoit pluſieurs ; cependant il pria qu'on leur fît bon accueil. Auſſitôt le robuſte Volfhart monte à cheval avec Dietrich' & maint autre vaillant. Ils portoient avec eux des tentes magnifiques. Hag'en de Tongres les apperçut le premier : « Hardis chevaliers, dit-il, mettons pied à terre & allons au-devant de cette troupe ; je les connois ; ce ſont de vaillans guerriers du pays

des Amelons; ils marchent sous les drapeaux du prince de Berne; ils sont fameux par leur bravoure, faisons-leur amitié. »

Bientôt Hildebran & Dietrich'd approcherent, ils sauterent à bas de leurs chevaux, ainsi que toute leur suite, & firent mille politesses aux vaillans de Bourgogne. Sir Dietrich' sentit un mêlange de joie & de tristesse; il prévoyoit que ce voyage leur seroit funeste; il croyoit Rudégre informé du danger parce qu'autrefois il lui avoit raconté les malheurs de Crimhild. Il salua Gontaut, Gernot & Gisele, Hag'en & Danckvart, ainsi que Volker & toute leur suite. « Madame Crimhild, dit-il, pleure encore la mort de Sifrid; elle est abimée dans la douleur.» « Elle pleure longtemps, repartit Hag'en! car il y a vingt ans qu'il a perdu la vie; elle ne devroit penser qu'au roi des Huns qu'elle a choisi pour époux, & oublier Sifrid qui ne peut revivre pour elle. »

« Laissons, dit Dietrich', les vaillans qui ne sont plus; c'est à notre reine de vivre, elle songe encore à se venger;

mais le talisman des Nivelons vous met à l'abri de toute surprise. » « Quoi, reprit Gontaut ! aurois je besoin de défense? n'est-ce pas Ezel lui-même qui nous a invités à venir à sa cour? notre sœur ne nous en a-t-elle pas priés ? (1) » « Voici ce que je pense, dit Hag'en; engageons sir Dietrich' & ses chevaliers à nous instruire des desseins de la reine Crimhild. »

Dietrich' & les trois rois s'écartèrent de la foule & Gontaut adressa ces paroles au Vaillant de Berne : « Noble chevalier, dites-nous quels sont les projets de madame Crimhild ? » « Que peux-je vous dire, répondit celui-ci ? Dès le matin je l'entends pleurer & se lamenter; elle redemande à Dieu la vie du vaillant Sifrid.

« Rien ne peut, interrompit le brave Spilman, changer notre dessein ; nous irons à Donau, & nous verrons ce que les Huns réservent à tant d'illustres guerriers ».

(1) Madame Oute, mere des Nivelons, avoit eu quatre enfans, Gontaut, Gernot, la reine Crimhild & Giselle.

Les hardis Nivelons marcherent donc droit au palais, ils entrerent en pompe dans la ville à la maniere de Bourgogne. Les Huns admirerent cette belle troupe; ils furent surtout étonnés de l'air terrible de Hag'en de Tongres ; ils l'avoient vu très jeune ; mais sa taille s'étoit prodigieusement accrue ; il présentoit une large poitrine ; sa chevelure touffue, sa barbe épaisse & rousse, ses jambes colossales, son regard severe, sa démarche imposante, forçoient à la frayeur & à l'admiration.

On conduisit la suite des étrangers à l'hôtellerie qu'on avoit réservée pour eux par ordre de la reine, qui les séparoit ainsi de leurs princes, afin de favoriser ses noirs projets. Danckvart frere de Hag'en & maréchal du roi, suivit les soldats & valets, pour veiller à ce qu'il ne leur manquât rien.

Quand les rois entrerent au palais, Crimhild & toute sa cour vint les recevoir. Elle donna un baiser à Gisele & le prit par la main. Cependant elle reconnut Hag'en qui avoit entierement relevé sa visiere ; après les saluts ordinai-

res, le vaillant de Tongres dit : « Madame, on doit des égards aux chevaliers; on salue d'abord les princes & les rois, mais on s'occupe aussi de nous; il me semble qu'en venant ici, nous n'aurons pas fait un voyage heureux.»

La reine répondit sur-le-champ : « Quoique je ne vous aie pas fait le même accueil qu'aux rois, je ne vous en vois pas moins avec plaisir; si je ne vous ai pas salué, c'est que je suis sure de votre amitié. Mais, dites-moi; que m'apportez-vous de Vorms sur le Rhin pour mériter tant d'égards? »

« Si j'avois pu deviner, dit Hag'en, que des chevaliers dussent vous apporter des présens, je l'aurois fait sans peine; vous savez que je suis assez riche. »

« Vous pouvez, reprit la reine, me donner des nouvelles du talisman des Nivelons. Qu'en avez vous fait? Vous ne devez pas ignorer qu'il m'appartient: c'est-là ce qu'il falloit m'apporter. »

« Croyez, dit Hag'en, grande reine, qu'il y a longtems qu'il n'est plus question de ce talisman; je l'ai jetté dans le Rhin par ordre du roi mon maître;

& certes j'étois fort jeune alors ».

« Je l'avois déjà pensé, répondit la reine, & sa perte m'afflige peu, quoique ce fût mon propre bien, & qu'il m'ait été précieux avant & depuis mon arrivée dans ce royaume; mais ses usurpateurs m'ont fait couler de bien tristes jours » !

« Vos regrets sont inutiles, dit Hag'en; que pouvois-je vous apporter? je suis assez chargé de ma pique, de mon bouclier, de mon heaume brillant, & de ce cimeterre que je ne puis vous offrir ».

« Aussi, dit la reine, ne vous demandé-je rien de précieux. Qu'ai-je besoin de votre or & de vos richesses? J'en ai moi-même assez à donner. Mais je payerois de tout ce que j'ai le diamant & les deux rubis qui m'ont été volés pour mon malheur. »

Après cet entretien la reine défendit qu'aucun des vaillans ou de leur suite, n'entrât armé dans la salle destinée aux rois Nivelons. « Nobles étrangers, dit-elle, fiez-vous à moi; je veux moi-même veiller à votre sureté. »

« Madame, dit Hag'en, croyez qu'il n'en ſera rien : je me ſoucie peu des honneurs & politeſſes des épouſes royales; on ne me ſéparera ni de mon écu ni du reſte de mon armure. Quoique vous ſoyez reine, mon pere ne m'a pas appris à vous obéir en cela ; c'eſt moi qui ſerai le gardien de mes rois ! »

« Que je ſuis à plaindre, dit Crimhild aux ſiens ! Pourquoi ni Hag'en, ni mes freres ne veulent - ils quitter leur armure ? On les aura prévenus. Ah ! ſi je connoiſſois le traître, il périroit avant peu. »

« C'eſt moi, s'écria ſir Dietrich' en fureur; c'eſt moi qui ai prévenu ces illuſtres princes, & le vaillant Hag'en, & tous les gens de Bourgogne. Et ce n'eſt pas moi, qui mérite le nom de traître ».

Ce reproche couvrit de confuſion l'épouſe d'Ezel ; elle ſupplia Dietrich' de ſe taire, & rentra pour éviter un fâcheux éclairciſſement. Elle tourna pourtant encore la tête du côté des étrangers, & vit Hag'en & Dietrich' qui ſe ſerroient la main comme d'intimes amis.

Le prince de Berne lui disoit affectueusement : « Je suis pénétré de chagrin de ce que vous êtes venus en cette ville. » Ces deux héros restèrent quelque tems à causer ensemble. Le roi des Huns les apperçut, & demanda le nom de l'étranger : « J'apprendrai volontiers, dit le puissant monarque, quel est ce beau chevalier à qui Dietrich' fait là bas tant de politesses & d'amitiés. Il est d'une taille si avantageuse, qu'il semble le pere du Bernois. Ce doit être un vaillant guerrier. »

Un des gens de Crimhild lui répondit : « Ce chevalier est né à Tongres ; son pere s'appelait Adrien. Il a demeuré autrefois ici ; mais depuis il est devenu bien terrible ; vous n'avez qu'à le considérer pour juger si je mens. »

« A quoi, reprit Ezel, connoîtrai-je qu'il est si terrible que tu le fais ? (il ne se doutoit pas, le bon monarque, du carnage que feroit chez lui ce guerrier & de la fête que préparoit la reine à ses amis ; pouvoit-il présumer que ni Hag'en ni personne de ses compatriotes, ne devoit retourner aux bords du Rhin ?)

J'ai connu beaucoup Adrien, continua-t-il; c'étoit mon vaſſal; il s'eſt couvert de gloire à mes côtés. C'eſt moi qui l'ai armé chevalier, & comblé de richeſſes & d'honneurs. Ainſi le vaillant que je vois eſt Hag'en, qui me fut donné enfant pour ôtage avec l'Eſpagnol Valther. Dès qu'ils ont été en état de porter les armes, je les ai renvoyés dans leur pays ſous la conduite d'Hiltegonde.»

Le roi ſe ſouvint alors de toutes les aventures de ſes amis de Tongres, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe avec eux, & des bons ſervices qu'ils lui avoient rendus. Mais cet enfant alloit montrer à ſes ſujets, qu'il étoit devenu homme, & homme fort & vaillant!

Hag'en de Tongres & Dietrich' de Berne s'étant ſéparés, le vaſſal de Gontaut regarda encore ſon nouvel ami. Il apperçut le Spilman à côté de Giſele, & le pria de le ſuivre. Quoique le brave Volker connut ſon humeur hautaine, il le regardoit pourtant comme bon & loyal chevalier. Ils ſe hazarderent ſeuls à parcourir l'immenſe cour du palais d'Ezel, & ſans qu'aucun des Huns osât leur par-

ler. Ils s'assirent sur un banc de pierre en face de l'appartement de la reine. Leur pesante armure & leur air les faisoient aisément reconnoître. Mais, semblables au monarque des forêts que les autres animaux ne fixent qu'en tremblant & de loin, les deux vaillans étoient environnés de Huns que la crainte empêchoit d'approcher.

Dès que l'épouse d'Ezel les eût apperçus, des larmes couvrirent ses belles joues. Les courtisans inquiets lui demandèrent ce qui pouvoit causer cette douleur. « Braves & bons chevaliers, dit-elle! c'est la vue de Hag'en. » « Comment, reprirent-ils? vous qui nous paroissiez si gaie, il n'y a qu'un instant! Qui peut être assez téméraire? Quelque soit le criminel, ordonnez; vos chevaliers sont prêts à vous servir; nous l'exterminerons. » « Je me jette à vos pieds, s'écria madame Crimhild, pour que vous fassiez périr l'odieux Hag'en! »

Aussi tôt les soixante vaillans qui l'entendirent, se prirent la main, & jurerent par leur fidélité pour la reine, de sortir soudain & d'égorger le terrible

Hag'en, & le Spilman qui étoit avec lui. Cependant la reine les voyant en si petit nombre, leur dit vivement : « Si vous avez quelques troupes, menez-les avec vous ; car vous seuls ne prendriez jamais Hag'en, tant il est devenu fort & vaillant depuis qu'il a habité Tongres ! son compagnon ne lui céde, ni par la force, ni par le courage ; c'est un guerrier redoutable & cruel ; je vous conseille donc, nobles amis, de ne pas les attaquer témérairement. » Ensuite elle leur ordonna de rassembler trois cent braves gendarmes. Elle étoit impatiente de se venger, & cherchoit tous les moyens d'exciter le zèle de ses courtisans. Quand ils revinrent, armés eux & leurs gens, elle leur dit :

« Arrêtez un moment ; vous aurez bientôt assez à faire. Je veux moi-même, malgré ma couronne, marcher à votre tête. Ecoutez-moi, fideles Huns. Plusieurs d'entre vous ont connu l'incomparable Prunhild d'Islande, cette princesse si habile au javelot, à la fronde, à la course, qu'elle redoutoit peu les plus intrépides guerriers. Pour obtenir sa main, elle vouloit qu'on la surpassât dans ces trois exercices. Sifrid, le hé-

ros du Zuiderzée, mon cher & vaillant époux, avoit un chapeau qui le rendoit invisible; il s'en servit pour seconder le roi Gontaut mon frère qui recherchoit l'alliance de Prunhild ; Gontaut faisoit les gestes, & Sifrid les actions. Par cette ruse, Gontaut obtint la main de Prunhild, & me donna à Sifrid pour prix de ses services. On avoit dit à cette fiere beauté que mon époux étoit un vassal du sien ; humiliée de voir sa belle sœur unie à un de ses sujets, elle refusa de partager la couche du roi, jusqu'à ce qu'il lui eût dévoilé ce secret. Il tâcha d'obtenir par force ses caresses ; mais, plus forte que lui, elle le lia avec sa ceinture, le suspendit à la muraille, & lui fit promettre de ne la pas toucher qu'elle n'y consentît. Cependant, la nuit suivante, Sifrid se rendit invisible, suivit Gontaut dans l'appartement de la reine, la saisit, la lia sans qu'elle crût avoir affaire à d'autre qu'à son époux, & lui prit secretement un anneau & sa ceinture dont il me fit présent. Prunhild qui regardoit toujours Sifrid comme un de ses sujets, m'accabloit de mépris. Un jour à la sortie du Moûtier, elle me dit en

face que j'étois sa sujette. Furieuse, je la traitai de concubine de mon époux, & pour preuve, je lui montrai sa ceinture & son anneau. Cette dispute affligea vivement Sifrid; il jura n'avoir jamais eu la moindre familiarité avec la reine; mais celle-ci ne fut point satisfaite; elle fit promettre à Hag'en & à Gernot, d'ôter la vie à mon époux. Sifrid avoit à sa naissance été baigné dans le sang d'un dragon & ne pouvoit être blessé que dans un endroit où s'étoit collée une feuille de tilleul; lui seul & moi savions cet important secret; mais le traître Hag'en vint me flatter & parvint à me le faire révéler. Aussi-tôt il en profita, & à la premiere partie de chasse qu'il fit avec Sifrid, il l'assassina, & lui déroba son épée, son armure & le talisman des Nivelons qu'avoit conquis mon époux, & qu'il m'avoit donné pour présent de noces. Depuis ce malheureux événement, j'ai passé ma vie dans un cloître à gémir avec madame Oute ma mere, & je n'en serois jamais sortie pour épouser le roi des Huns, si je n'avois compté sur les moyens qu'il pourroit me fournir de me venger. Voilà

les crimes de Hag'en ; je le crois trop loyal pour me démentir ; d'ailleurs je ne m'inquiete ni de ſes actions, ni de ſes paroles ».

Le fidele Spilman apperçut Crimhild qui deſcendoit de ſon palais ; auſſitôt il dit à Hag'en. « Ami ! voyez-vous venir à nous cette femme perfide qui nous a attirés dans ſon pays ? elle eſt ſuivie d'une troupe de guerriers l'épée à la main comme s'ils alloient au combat. Vous ſavez combien la reine vous hait ; je vous conſeille de vous en défier ; conſervez votre vie & votre gloire, je connois le courage & la férocité de ces braves, retirons-nous au plus vîte ; je préſume qu'ils cachent des javelots ſous leurs habits ».

« Je n'ignore pas, dit le vaillant irrité, que c'eſt contre ma perſonne que ſont dirigées ces brillantes épées, & que je devrois avoir déjà repris le chemin de la Bourgogne. Ami Volker ! veux-tu ſeulement me ſeconder ſi je ſuis attaqué par les gens de Crimhild ? promets-le ; de mon côté je jure de te ſecourir en toute occurence. »

« Si je vous aiderai, répondit le

Spilman ! Quand je verrois venir un roi à nous avec toute ſon armée, je ne voudrois pas m'éloigner de vous d'un pas. »

« Dieu ſoit loué, brave Volker ! que tu combattes avec moi, & je ne redoute rien. Fais comme tu viens de le promettre, & ces guerriers n'ont qu'à bien ſe tenir. »

« Quittons ce banc, reprit le Spilman, voici la reine; faiſons-lui honneur, c'eſt une grande dame, & nous lui devons des marques de reſpect. »

« Non, ſur ma foi, dit Hag'en ! ces gens-là croiroient que j'ai peur. Je ne ſortirai pas de ma place; ce ſeroit une honte pour nous. Que m'importe la haine de l'épouſe d'Ezel? quand je devrois périr ici, je ne ferai rien qui m'humilie. »

Le vigoureux Hag'en en ſe levant ſur ſes jambes coloſſales, fit briller ſes armes; le pommeau de ſon épée étoit d'un jaſpe plus vert que la prairie. Crimhild reconnut bientôt l'épée de Sifrid, quand elle en vit la garde d'or & les autres ornemens. Son viſage s'enflamma; ſa douleur revint la tourmenter, elle dit en verſant

des pleurs : « devois-je croire que Hag'en auroit fait ce voyage ? »

Le brave Volker étoit debout près du banc ; son redoutable cimeterre pendoit à un large baudrier. Cependant les deux intrépides guerriers s'assirent & jurerent qu'aucune crainte ne leur feroit quitter leur place.

La noble reine vint se placer à l'autre bout du banc, & les salua ; « Contez-moi donc, dit-elle, Hag'en, de quelle part vous avez été invité, pour venir à Donau avec tant d'empressement renouveller le souvenir des chagrins que vous m'avez causés. Vous auriez agi plus sagement en abandonnant ce projet. »

« Je n'ai reçu, répondit Hag'en, ni courier, ni invitation ; on a mandé ici trois rois mes suzerains, & je suis ici parce que je les quitte rarement. »

« Dites-moi du moins, reprit la reine, pourquoi vous m'avez haï jusqu'à faire mourir Sifrid, mon époux chéri, que je pleurerai toujours ? »

« A quoi bon ce propos, dit Hag'en ? Oui ! c'est moi même qui ai tué Sifrid, un des plus braves guerriers de la terre.

Mais, pouvois-je souffrir que madame Crimhild insultât l'épouse de Gontaut ? Voilà mon crime, je l'avoue ; & quiconque eût offensé ma reine, l'eût payé de sa vie, eussiez-vous dû en périr de douleur !... »

« Vous l'entendez, braves Huns, s'écria la reine ! il ne déguise rien des maux qu'il m'a faits ; je n'oublierai jamais ceux de vous qui s'uniront pour me venger. Hâtez-vous ; commencez le combat. Il eût été plus glorieux de les vaincre au milieu de leurs troupes ; hé bien ! que ceux que retiennent la honte ou la crainte se retirent. »

Un des Huns éleva la voix : « A quoi, dit-il, me servira de tenir ma promesse ? je m'en vais, je n'exposerai pas ma vie dans l'espoir d'un présent, même quand l'épouse d'Ezel marche à notre tête ».

« Je suis du même avis, dit un autre ; quand on me donneroit une tour toute d'or, je ne voudrois pas me mesurer avec ce Spilman dont le regard seul épouvante. Je connois Hag'en : on m'a vanté ses exploits ; je l'ai vu dans les combats ; il a fait porter le deuil à

bien des dames; l'Espagnol & lui ont porté de terribles coups. Dans leur jeunesse, ils étoient à côté d'Ezel sur le champ de bataille, & n'ont pas peu fait pour sa gloire; les hauts faits du vaillant de Tongres effacent assez sa faute. Et pourtant ce héros n'étoit alors qu'un enfant; il est à cette heure un homme fait; il doit avoir joint la prudence à la bravoure; c'est un redoutable guerrier; qu'un autre le combatte! »

Ces propos firent qu'on se sépara sans coup férir; ce qui désola Crimhild. Ses vaillans se retirerent chacun de leur côté, tant ils redoutoient l'épée du Spilman, dont l'air les avoit épouvantés.

Volker se retournant vers Hag'en lui dit: « Voilà bien ce qu'on nous avoit prédit! allons trouver Ezel... Qui oseroit résister à nos princes, puisque notre vue seule fait reculer un bataillon de Huns? Si leur roi veut nous traiter amicalement, s'il est prudent, nous devons l'instruire de tout, afin qu'il sauve du carnage un grand nombre de ses sujets. » « Je te suis, répond Hag'en. »

Chemin faisant, ils rencontrerent à

l'entrée de la cour plusieurs de leurs soldats, occupés à faire aux Huns, & à en recevoir des politesses. Le brave Volker commença à les rappeler en leur disant : « Que faites-vous ici ? Savez vous le danger que vous courez ? marchons au palais, & découvrons les intentions du roi. « On vit à ces mots se rassembler les hardis & bons chevaliers ; le prince de Berne donnoit la main au riche Gontaut de Bourgogne ; après eux venoit le vaillant Gernot, accompagné d'Irnfrit ; ensuite Gisele avec son beau-pere. Comme ils alloient deux à deux, Volker & Hag'en n'eurent pas besoin de se séparer ; c'est ainsi qu'au jour de leur désastre ils devoient être réunis, & que mainte belle qui les admiroit dans leur marche devoit pleurer leur mort. On voyoit à la suite des princes leur noble cortége, mille braves soldats, & soixante chevaliers, qu'avoit amenés le prince de Tongres. On voyoit encore Hovart & Irinch', deux inséparables amis ; ainsi que Danckvart & Volfhart qui avoient levé leur visiere, & qui se distinguoient surtout par leur air belliqueux.

Le roi de Bourgogne ne fut pas plutôt dans le palais, que le riche Ezel descendit de son trône & salua ainsi les Nivelons: « Soyez, dit-il, le bien venu, sir Gontaut, & vous sir Gernot, ainsi que sir Gisele votre frere! je vous remercie de l'empressement avec lequel vous vous rendez à mon invitation. Je salue aussi tous les chevaliers de Vorms sur le Rhin, & particulierement le noble Volker, & le vaillant Hag'en. La reine & moi sommes reconnoissans du voyage que vous avez fait; madame Crimhild surtout m'a paru très satisfaite de votre arrivée. »

« Nous avons tous fait cette route avec joie, dit le redoutable Hag'en; quand mon devoir ne m'auroit pas appellé à la suite de mes Suzerains, je serois venu par considération pour vous seul. »

Le roi des Huns conduisit lui-même les trois rois étrangers & les fit asseoir sur son propre trône. Ensuite, on apporta des rafraichissemens, & on versa du vin aux illustres hôtes, dans de grandes coupes d'or, tandis qu'ils recevoient les complimens de toute la cour.

Ezel leur disoit: « je suis forcé d'avouer que rien ne pouvoit m'arriver de plus heureux dans ce moment de fête, que de vous voir, vous & vos nobles chevaliers. La Reine étoit inquiette & moi-même j'avois de la peine à me flatter de vous posséder ici; & j'ai été singulierement joyeux quand j'ai sçu votre prompte arrivée, & que je vous ai apperçus dans le lointain. »

« Vous devez les voir avec plaisir, répondit le magnanime Rudégre; & compter sur leur amitié. Mon épouse & sa famille vouloient les retenir quelques jours; mais ils ont en hâte quitté mon châtel pour se rendre auprès de vous. »

Les étrangers étoient arrivés sur le soir. Le Roi les avoit fait entrer dans son palais, & les y recevoit de la maniere la plus prévenante. Il les mena gaîment à table, & s'assit avec eux; on y bût de bon cœur. Pour répondre aux merveilles que la renommée publioit des illustres Nivelons, le riche Ezel avoit fait bâtir avec la plus grande magnificence un palais & des tours, qui renfermoient des appartemens sans nombre.

Il y avoit sur-tout une brillante salle, assez vaste pour contenir douze rois avec leurs gardes & leur suite. La puissance d'Ezel étoit grande; il joignoit à une illustre famille une multitude de vassaux. Ce prince se livra à toute la gaîté du festin; sa joie étoit vive & sincere.

Il y avoit long-tems que le jour étoit fini. Les soldats étoient fatigués de la route; le premier soin étoit pourtant de songer à la garde, afin que les Nivelons pussent se mettre au lit & se livrer au sommeil. Hag'en en parla, & Gontaut dit au roi des Huns: « Que Dieu répande sur vous ses bénédictions! Nous voudrions dormir; permettez que nous nous retirions; demain avant l'aurore nous serons ici, si vous l'ordonnez. » Le roi prit congé de ses hôtes.

Les Huns s'empressoient autour de nos étrangers; mais le hardi Volker leur cria: « Que faites-vous? Qu'on se range, ou j'en tuerai quelques-uns comme on écrase un essaim de mouches opiniâtres. Peut-on se fier à des gens qui cherchent notre perte? écartez-vous de

mes

mes soldats; c'est ce que vous pouvez faire de mieux. »

Les rois de Bourgogne applaudirent & montrerent la meme résolution. Tandis que le Spilman menaçoit les Huns, le brave Hag'en leva fierement la tête & dit : « Huns! Obéissez à notre hardi Spilman. Gens de Crimhild! Vous avez l'intention de nous suivre à l'hôtellerie; je le sçais. Mais attendez au jour, & laissez au moins à vos hôtes le tems de prendre quelque repos. »

On mena les Nivelons dans la vaste salle, où bientôt ils devoient recevoir la mort; ils y trouverent de beaux lits que la reine avoit fait dresser pour leur perte. Leur tenture étoit des plus fins tapis d'Arras, brodés de soie d'Arabie; les couvertures étoient de laine précieuse & bordées de franges d'or, d'hermine & de martre. Les rois enchantés trouvoient qu'Ezel ne pouvoit mieux traiter ses amis.

« Fatale, fatale nuit, s'écria le jeune Gisele! Que je plains ceux qui m'ont suivi, quoiqu'ils aient été invités par

ma sœur ! Je tremble qu'elle ne soit la cause de notre mort. »

« Trève à vos inquiétudes, dit Hag'en ; je veux moi-même monter la garde cette nuit, & je vous garantis de toute surprise. Ensuite, vienne le jour, & vous sçaurez bien vous tirer d'embarras. »

Tous le remercierent, lui dirent adieu, allerent à leurs lits & ne furent pas longs à quitter leur armure. Hag'en rajustoit la sienne, quand le Spilman lui dit : « Si ma présence vous est agréable, sir Hag'en, mon dessein est de veiller avec vous jusqu'au jour. » Le chevalier lui sçut gré de cette courtoisie ; « que Dieu, dit-il, me conserve le généreux Volker, & je n'ai plus d'inquiétude ; avec toi seul je brave les Huns, les dangers, la mort même ! »

Tous deux s'arment, passent au bras leur écu, sortent de la salle pour en garder la porte, & veillent avec soin à la tranquillité de leurs amis. Le vif Spilman rentre, quitte son bouclier, revient tenant sa viole, & remplit gaîment son devoir envers ses princes. Il

s'assied sur un banc de pierre en dehors de la salle, & tire de son instrument les sons les plus doux. Les illustres Nivelons reconnoissans de son zèle le remercient. Alors, il s'anime & fait retentir le palais de sa mélodie; tantôt il radoucit, tantôt il renforce son jeu, & berce les ennuis de ses maîtres, par ces couplets que lui inspirent son grand cœur & sa fidélité;

Viens, doux sommeil, & console mes princes!
Et vous, tremblez, ennemis de leurs jours!
O! bon sommeil, conserve à nos provinces
Leurs souverains; aux belles, leurs amours.

Des bords du Rhin, de fatales promesses
En ce pays attirent nos vaillans;
Ils ont quitté leurs sujets, leurs maîtresses,
Leurs beaux palais & leurs trônes brillans!

Hélas, hélas! peut-être avant l'aurore
La trahison voudra les égorger;
Pour un moment, amusons-les encore
Demain, demain, nous sçaurons les venger.

Viens, doux sommeil, &c.

Brave Gisele! espoir de ma Patrie!
Ah! que je plains l'objet de tes desirs!
Dormiras-tu, loin de ta noble amie?
Dors, ô mon prince, & songe à ses plaisirs.

Vous, lâches Huns! profitez des ténebres;
Je veux joncher cette terre de morts,
Et que la nuit de ſes voiles funebres
Couvre à la fois votre honte & vos corps.

Viens, doux ſommeil! &c.

Dès qu'il les crut endormis, il courut reprendre ſon écu, & revint à la porte les défendre des ſurpriſes des gens de la reine. Vers le tems où finit le premier ſommeil, le brave Volker vit briller un caſque dans l'obſcurité; c'étoient des Huns qui vouloient attaquer les Nivelons endormis. Avant de les envoyer, Crimhild leur avoit dit: « Si vous le trouvez bon, je vous prie, au nom de Dieu, de ne tuer perſonne que le féroce Hag'en; laiſſez la vie à tous les autres. »

« Voyez, vaillant de Tongres, dit le Spilman! je ne m'abuſe pas; voilà des gens armés qui voudroient nous attaquer. »

« Paix, répondit Hag'en! laiſſons-les s'approcher. » Auſſi-tôt il baiſſe ſa viſiere & tire ſon épée en diſant: « Malheur à celle qui les envoie! »

Un des traîtres s'apperçut que la porte étoit gardée; « Nous ne pouvons,

dit-il, mettre à fin notre entreprise ; je vois le Spilman en sentinelle ; je le reconnois assez à l'éclat de son heaume & des diamans qui parent son armure. Je vois auprès de lui Hag'en ; ainsi les Nivelons sont bien gardés ». Sur le champ toute la troupe rebroussa chemin.

Volker irrité de leur retraite dit à son noble compagnon : « Permettez que j'aille trouver ces braves, & leur demander des nouvelles de leur reine. »

« Non, sur mon honneur, répondit Hag'en ! veux-tu entamer un combat avec eux ; ils t'attaqueront, te presseront ; je serai forcé d'aller à ton secours ; & tandis que nous nous battrons, trois ou quatre d'entr'eux viendront égorger nos princes dans leurs lits. ».

« Dieu nous garde de pareil malheur, dit Volker ! laissez-moi seulement leur faire connoître que je les ai vus, afin qu'ils ne puissent nier la trahison projettée par Crimhild. »

Sans attendre la réponse, le vif Spilman court aux Huns, & leur crie « Où allez vous ainsi armés ? gens de Crimhild, vous avez quelque projet de combat ;

que ne nous appeliez-vous à votre aide, mon compagnon de garde & moi?.... »

Personne ne lui répondit. « Fi, dit-il, avec fureur! lâches assassins! vous vouliez égorger des guerriers endormis! jamais chevalier eut-il cette pensée?... »

Dès que la reine apprit la mauvaise réussite de ses gens, elle fut très affligée. Cependant elle songea à prendre de meilleures mesures, sa fureur en devint plus terrible, & les braves Nivelons ne tarderent pas à l'éprouver.

» Les clous de mon armure, dit Volker, commencent à briller; je crois que la nuit veut nous quitter & laisser poindre le jour. » Les deux vaillans continuerent la garde, parce que leurs amis dormoient encore. Dès qu'il fut jour, Hag'en entra dans la salle, & demanda aux princes s'ils vouloient aller à la messe au Moutier, suivant l'usage des chretiens. Dans le même instant arriva la suite des Nivelons, composée de chrétiens & de payens; ce qui causa une grande rumeur, les uns voulant y aller & les autres s'y refusant. Bientôt

les princes parurent couverts d'habits si brillans que rien n'avoit encore été vu de plus magnifique à la cour d'Ezel. Hag'en en conçut du déplaisir: Vaillans Nivelons, leur dit-il, ce ne sont pas là les habits dont il faut vous parer ; vous savez assez les complots qui se trament contre nous; jettez ces fleurs & prenez en main vos épées ; quittez ces couvre-chefs garnis de diamans, & prenez vos casques les mieux trempés ; nous connoissons la méchanceté de Crimhild, nous aurons à combattre avant la fin du jour. Je vous le repéte, au lieu de housses de soie, couvrez vos chevaux d'acier bruni ; de larges boucliers valent mieux que ces manteaux élégans, si, comme je le prévois, vous allez être attaqués. Mes bons seigneurs, & vous tous soldats & chevaliers, allez pieusement à la messe, priez le ciel de vous aider dans vos peines, & soyez sûrs que votre mort approche. N'oubliez pas de demander l'absolution de vos péchés ; car, à moins que Dieu n'en ordonne autrement, je tremble que cette messe ne soit la derniere que vous entendrez. »

On se conforma aux avis du vaillant de Tongres ; ensuite toute la troupe s'achemina vers le Moûtier. Quand ils furent à la porte, Hag'en leur recommanda le silence & l'ordre. « Je ne sais pas encore, dit-il, ce que nous feront les Huns ; mes amis, mettez vos boucliers devant vous, & que chacun veille sur soi; priez de tout votre cœur; voilà le dernier conseil de Hag'en; ceux qui en profiteront, en auront bientôt la récompense ».

Volker n'avoit pas quitté son compagnon de garde ; ils restèrent ensemble en dehors du Moûtier, pour veiller sur les démarches des gens de la reine. Bientôt parurent Ezel & son épouse superbement atournés, entourés de seigneurs & de soldats, dont les chevaux faisoient élever la poussiere comme un épais nuage. « Que vois-je, dit le roi des Huns? mes amis en habit de combat! cela m'afflige, sur mon honneur! & si quelqu'un les a offensés, je leur accorde à l'instant la réparation qu'ils demandent. Si on a blessé leur cœur ou leur courage, quoi qu'ils exigent de moi je suis prêt à leur tout octroyer. »

« On ne nous a fait, dit Hag'en, aucune offenſe. C'eſt la coutume de nos princes de ſortir armés pendant trois jours à toutes les noces. S'il en étoit autrement, qui nous empêcheroit de le dire? »

La reine comprit la réponſe de Hag'en; elle étoit d'un ennemi loyal. Il rejettoit leur précaution ſur l'uſage de Bourgogne; mais ſi les Nivelons avoient prévu à quels terribles ennemis ils alloient avoir affaire, ſurement quelqu'un auroit tout déclaré, & prévenu par là de funeſtes événemens; cependant leur grandeur d'ame leur fit garder le ſecret.

Crimhild entra ſuivie de toutes ſes dames; le vaillant de Tongres & ſon fidele Spilman ſe promenoient ſous le porche; ce qui fâchoit les Huns. La reine fut donc obligée de ſe placer au milieu des étrangers, ſes gardes en murmuroient, &, n'eût été la préſence d'Ezel, ils auroient fait ſentir leur colere aux Bourguignons. Il n'y eut donc que beaucoup de foule & point d'accident.

Quand la meſſe fut finie, & qu'on ſe diſpoſa à s'en retourner, arriverent des

escadrons de Huns bien montés. Crimhild avoit autour d'elle un grand nombre de dames, & plus de sept mille guerriers dévoués à ses ordres. Elle s'assit à une fenêtre de sa tribune au milieu de sa cour. Le riche Ezel se plaça gaîment auprès d'elle, & ils regardoient ensemble dans la place.

D'abord s'avança sur un cheval richement harnaché, le prompt Dankvart suivi de la garde des rois de Bourgogne. Le brave Volker les voyant en si bel appareil, leur dit: « Vous devriez joûter à la maniere de notre pays. » Aussi tôt on se mit à galopper par la place. Et le Spilman appellant autour de lui les tambours, les clairons, les trompettes, & s'accompagnant de sa viole, repétoit ce refrein guerrier:

Fanfare! amis, à la victoire!
De nos climats, retracez-nous la gloire;
Elle a toujours suivi vos pas,
Dans les tournois comme aux combats.

Ensuite parurent beaucoup de gens d'Ezel & de Crimhild; ils regardoient la joûte qui étoit fort animée, & re-

tentissoit des cris des chrétiens & des payens. Personne ne s'ennuyoit, ni acteurs, ni spectateurs. Les Amelons accourroient de toute part, bien équipés, & demandoient à se mêler au jeu des étrangers. Dietrich' leur prince leur défendit de joûter avec les soldats de Gontaut; il craignit qu'il n'en résultât quelque malheur.

Vinrent aussi Rudégre & les guerriers de Becklare; le prudent marquis commençoit à souffrir de cette fête; il rassembla ses gens autour de lui, leur ordonna de se tenir sur leurs gardes, & leur dit que c'étoit une folie à la suite des Nivelons que de s'amuser ainsi, & qu'il les verroit cesser avec plaisir. Chacun reprit son rang & demeura tranquille.

Bientôt se présenterent en bon ordre les Turingiens & les Danois; il sembloit voir jaillir le feu du fer de leurs lances; Hovart & Irnfrit marchoient à leur tête. Les guerriers de Vorms ne purent se contenir & se remirent à joûter avec ces nouveaux athlétes. On frappa d'estoc & de taille, & plus d'un bouclier en porta de profondes marques. Sig

Blœdelin, & mille des siens accoururent encore à la fête, & s'y distinguerent de leur mieux; mais leur maniere de se tenir à cheval leur ôtoit beaucoup de grace.

Crimhild aimoit à voir l'embarras où se mettoient les Nivelons; elle pensoit en elle-même qu'on ne s'en tiendroit pas à des joûtes. « Il en arrivera, se disoit-elle, mal à quelqu'un, je prévois qu'on va s'échauffer contre mes ennemis; je touche peut-être à la vengeance que je désire. »

Schrotan & Gibeck, Hornbog, & Ramonch', entrerent dans la lice à la maniere des Huns, la lance haute, & menaçant les braves de Bourgogne. Chacun fit à l'envi des prodiges de valeur, les échos du palais & du moûtier doubloient le fracas; les gens de Gontaut eurent toute la gloire du Tournois. Cependant leurs chevaux commençoient à être baignés de sueur, tant ces ardens animaux courroient avec feu contre les Huns! le brave Volker s'écria, « Nobles Nivelons, je vois bien que ces guerriers ne peuvent tenir devant

nous, mais je sais aussi qu'ils nous en haïssent davantage, & que nous serions en danger s'ils alloient se réunir. » « Reconduisez, dit Ezel, vos chevaux à l'écurie ; vous avez assez joûté : ce soir, si cela amuse la reine, vous pourrez recommencer. »

Cependant s'avança un chevalier plus galamment paré que les autres Huns, & qui devoit être cher à plus d'une des belles dames de la tribune ; il étoit atourné plutôt comme un jeune marié, que comme un soldat. « Souffrirons-nous, s'écria Volker, que ce damoiseau s'en aille sans coup férir ? je ne crois pas que personne y consente, dût la reine en être fâchée ! » « Non, sur mon honneur, répondit sir Gontaut ! Mais ils vont tous s'enfuir, si nous les fixons seulement, attendons-les ; Ezel ne pourra nous reprocher que nous ne craignons pas de déplaire à son épouse. » « Non, reprit Volker, je ne laisserai pas ce beau chevalier se pavaner, comme s'il avoit le prix des joûtes. » Aussi-tôt il court à lui, déchire son magnifique manteau, & lui passe sa lance au travers du corps. A ce

ſpectacle que de beaux yeux s'emplirent de larmes !

Soudain Hag'en vole au ſecours du Spilman avec ſoixante guerriers. Ezel & Crimhild n'oſoient parler. Tous les princes de Bourgogne étoient diſpoſés à protéger leur Spilman; ils avoient avec eux mille ſoldats, & pouvoient faire un grand carnage.

Dès que le beau chevalier Hun eut été tué, on entendit ſe lamenter ſes parens & ſes amis. Ils demanderent qui avoit commis ce meurtre. On leur répondit que c'étoit le vigoureux Spilman des Nivelons. Auſſi-tôt les gens du chevalier mort embraſſant leur écu, tirent leurs épées & courent ſur les gens de Rudégre, parmi leſquels eſt le redoutable Volker qu'ils voudroient égorger. De toute part s'élevent de grands cris; les ſoldats de Gontaut étoient furieux & repouſſoient les Huns. Ezel ne pouvant ſoutenir ce ſpectacle deſcendit dans la place, pour appaiſer le tumulte. Il vit un des parens du beau chevalier, un vigoureux guerrier, qui frappoit tous les étrangers ſans diſtinction, n'é-

coutant que sa colere.] « J'ai perdu, lui dit son roi, un de mes fideles sujets; malgré cela, quand vous n'auriez sacrifié que ce Spilman, je vous ferois encore pendre. Je veux que vous sachiez que j'ai vu ce combat avec grand plaisir, & que, si Volker a tué le Hun, c'est par hazard & involontairement. Laissez en paix mes hôtes & mes amis. » Il dit, & prenant les Nivelons sous sa protection, il laissa reconduire tranquillement à leur suite leurs chevaux à l'hôtellerie. Il prit ensuite avec ses amis le chemin du palais, & il ne paroissoit plus de ressentiment d'aucun côté. On dressa les tables, & on apporta de l'eau. Cependant les Nivelons étoient entourés d'ennemis; ce qui désoloit Ezel. Les serviteurs des princes de Bourgogne, bien armés, se serroient derriere leurs maîtres, comme pour les défendre; & les parens du beau chevalier, amenés au festin par leur haine, auroient voulu trouver les étrangers en habit de fête, plutôt que couverts de leurs armures.

Pendant que cela se passoit, Crimhild étoit en proie à ses inquiétudes & à ses

funeſtes projets. Elle manda Dietrich, & lui adreſſa ces mots : « Je vous demande conſeil, ſecours & bonne volonté ; j'ai le plus grand beſoin de vous». Le brave Hildebrand répondit pour ſon prince: « Qui voudra combattre les Nivelons, qu'il y aille ſans moi ; pour une récompenſe, il s'expoſera à de grands malheurs. Ils ne ſont pas faciles à terraſſer, ces braves étrangers! »

» En verité, dit la reine, Hag'en m'a cruellement traitée; il a tué Sifrid mon cher époux ; je ne demande que la mort de ce ſeul chevalier, & je la payerois de toutes mes richeſſes; mais je ſerois fâchée qu'il en coutât la vie à aucun des autres étrangers. »

« Et ſeroit-il poſſible, reprit Hildebrand, de faire périr un chef, ſans que ſes gens le défendiſſent. Quand un prince eſt en danger, le pauvre & le riche ſouffrent de ſon malheur.»

Sir Dietrich' dit avec tranquillité : Votre demande eſt inutile, Madame, vos nobles freres ne m'ont fait aucune offenſe, & je ne veux pas les attaquer.

Votre projet eſt indigne de l'épouſe d'un illuſtre monarque ; vous voulez faire mourir un vaillant, qui n'eſt venu à Donau, que pour honorer vos noces ! Ce ne ſera pas Dietrich' qui vengera le trépas de Sifrid. »

Voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir du prince de Berne, la Reine s'adreſſa à Blœdelin, & lui promit une province qu'avoit poſſédée Nuodung. Elle lui promettoit une province, mais Danckvart lui réſervoit la mort. « Sir Blœdelin, lui dit-elle, ſecourez-moi. Dans ce palais ſont réunis mes ennemis, les meurtriers de Sifrid, mon cher époux. Je voue une reconnoiſſance éternelle à celui qui me ſervira dans cette occaſion. »

Blœdelin s'aſſit près d'elle & répondit : « Je ne craindrois pas de me meſurer avec vos nobles freres ; je ne craindrois pas de combattre mon propre frere ; mais ne m'expoſerai-je pas à la colere du Roi ? »

« Non, reprit la reine ; je vous protégerai toujours. De plus je vous donnerai mon argent, mon or, & une belle femme, la veuve de Nuodung ; vous

pourrez en faire votre épouse, & jouir de ses terres & de ses châteaux. Brave Chevalier, fiez-vous à mes promesses; vous aurez certainement tout ce que vous venez d'entendre, si vous secondez mes projets. »

Alors sir Blœdelin accepta les présens; la veuve de Nuodung lui plaisoit sur-tout à cause de sa beauté; il se décida donc, & s'engagea à risquer sa vie & celle de ses braves sujets. « Gardez-moi le secret, dit-il à Crimhild; avant de paroître devant vous, j'espère punir Hag'en du tort qu'il vous a fait; autrement j'y perdrai la vie. » Puis adressant la parole aux siens: « Armez-vous promptement, & allons trouver les ennemis dans l'hôtellerie, la reine nous protégera; nous devons tout risquer pour elle. »

Crimhild voyant Blœdelin résolu, le quitta & alla s'asseoir à table, auprès de son époux, avec tous les étrangers qui étoient invités. Elle entra précédée de rois, de princes, de barons portant tous leur couronne, & d'un grand nombre de chevaliers; tout le monde se le-

va ; mais le roi des Huns fit ſigne à ſes convives de s'aſſeoir, plaça près de lui les plus diſtingués, & s'occupa de ſervir chrétiens & payens ſans diſtinction. Tandis que le ſage roi prenoit ſoin des maîtres, leur ſuite n'étoit pas oubliée à l'hôtellerie ; il n'y avoit dans la ſalle que les plus fideles, & on veilloit à ce qu'il ne leur manquât rien. Mais bientôt la joie & la bonne amitié vont ſe changer en déſolation.

Quand on eut commencé le repas, on apporta à table le fils d'Ezel. Quatre officiers accompagnoient le jeune prince & le portoient tour-à-tour à chaque convive. Mais Hag'en étoit là, & ſa haine alloit cauſer la mort de l'illuſtre enfant. Quand le Roi vit ſon fils, il dit avec bonté aux freres de ſon épouſe : « Mes amis, vous voyez l'unique héritier de votre ſœur & de moi ; un jour il pourra connoître vos ſervices. S'il a le bonheur d'atteindre l'âge d'homme, & que je vive aſſez pour le voir, je veux le rendre riche, brave & puiſſant, & je lui donne trente provinces, afin qu'il faſſe honneur à ſon illuſtre parenté. Je

vous prie encore, mes amis bien chers, d'emmener avec vous dans vos états, ce fils unique de votre sœur, de lui accorder votre tendresse & de vous faire gloire de le former. Si jamais vous avez besoin de secours, soyez sûrs de mon alliance; je ne compterai pour rien ma vie, quand elle pourra vous être utile. » Crimhild écoutoit son époux & feignoit de l'applaudir; pour les princes de Bourgogne, ils furent flattés de cette courtoisie.

Mais, ai-je dit, Hag'en étoit là : « Si cet enfant, s'écria-t-il, devient un homme, malgré son air doux & sa puissance, on me verra rarement à sa cour. »

Ezel, piqué de ce propos, regarda fièrement le vaillant de Tongres, & quoiqu'il ne lui répondît rien sur le champ, il en garda le ressentiment dans son cœur. Cette sortie ne déplut pas moins aux Nivelons; ils étoient fâchés que Hag'en se fût emporté sans raison; mais ils ne sçavoient pas ce qui lui étoit arrivé la nuit; voilà pourquoi ses menaces leur paroissoient si déplacées. Le roi des Huns eut peine à se contenir, & n'eût été de l'auguste assemblée, il au-

roit fait arrêter le vaillant. Mais le féroce Hag'en lui donna bientôt un nouveau sujet de colere.

Tandis que Dankvart & la suite des Nivelons prenoient leur repas, les soldats de Blœdelin se préparerent, en jurant aux ennemis de la Reine une haine implacable. Ce prince se mit à leur tête & alla trouver le maréchal. Danckvart le reçut avec amitié : « Soyez le bienvenu, dit-il, sir Blœdelin ! quelle bonne nouvelle ? »

» Ne me faites pas tant d'accueil, répondit le Hun, car je vous apporte la mort ; c'est votre frere qui a tué Sifrid ; il faut que vous en soyez puni, vous & bien d'autres vaillans ! »

« Ah ! sir Blœdelin, reprit Danckvart ! calmez-vous, je n'étois qu'un foible enfant quand Sifrid a perdu la vie ; pourquoi l'épouse d'Ezel auroit-elle contre moi quelque ressentiment ? »

« Ce n'est pas à moi, dit Blœdelin, à vous en expliquer les motifs. Les coupables sont vos parens ; vous payerez de votre vie, l'injure faite à ma Souveraine. »

« Si vous vouliez, dit le maréchal, vous épargner une trahiſon en recevant mon excuſe, vous arrêteriez bien du ſang qui va couler. » Sans attendre de réponſe, le brave bourguignon ſaute hors de table, empoigne ſa longue & forte épée & frappe un coup ſi furieux, qu'il fait rouler à ſes pieds la tête & le heaume du Hun : « Vas porter cela, s'écria-t-il, à la veuve de Nuodung; qu'elle cherche un autre amant, ſi elle veut un préſent de noces, & nous lui réſervons le même ſort. » Un eſpion avoit rapporté à Dankvart les complots & les promeſſes de la Reine.

Quand les gens de Blœdelin virent tomber leur chef, ils ne purent ſe contenir & ſe jetterent l'épée nue ſur les bourguignons. Mais ils s'en repentirent, le maréchal appella tous ſes ſoldats : « Voyez, leur dit-il, braves compagnons, comment on nous attaque! vendons-leur cher notre vie. »

Ceux qui n'avoient point d'épée, prirent les bancs, les ſieges, tout ce qui ſe préſenta, & fracaſſerent caſques & cuiraſſes. Cette jeuneſſe furieuſe parvint, bien que mal armée, à chaſſer les ennemis

de l'hôtellerie; mais il en resta cinq cent & plus que la mort avoit empêché de fuir. Les bourguignons étoient teints de sang.

Le roi des Huns ne tarda à apprendre ces tristes nouvelles; il fut très-affligé de ce que le frere de Hag'en, avec le seul secours de ses valets, avoit massacré le chevalier & tous ses gendarmes. Avant même que le bruit en fût venu jusqu'au palais, les Huns n'écoutant que leur haine, s'armerent au nombre de plus de deux mille & allerent à l'hôtellerie dans l'intention de ne pas épargner un seul homme. Dès que ces traîtres furent à la porte, il s'éleva un grand cri parmi les étrangers. A quoi leur sert leur bravoure, puisqu'ils vont tous périr? Bientôt leur détresse fut au comble; les cheveux me dressent de le raconter. Neuf mille jeunes gens étendus morts, avec douze chevaliers de la suite de Danckvart; ils sembloient encore menacer leurs ennemis; enfin le tumulte cessa. Alors, le brave maréchal levant la tête, s'écria : « O chers amis que j'ai perdus! faut-il donc que seul & malgré ma douleur, je résiste

à tant d'ennemis! il faut que mon épée suffise pour briser tant d'écus & de heaumes ; que d'amantes, que d'épouses vont verser des larmes! »

Soudain, il se couvre de son bouclier, & fait couler le sang sur les cuirasses : « Que je suis à plaindre, dit le fils d'Adrien! écartez-vous un peu, braves Huns; laissez-moi prendre l'air & me rafraîchir après un si rude combat.. » On le laissa avancer à sa volonté; mais lui furieux, s'élance sur la porte; les coups recommencent à pleuvoir sur son armure; mais il ne ménage pas les siens.

« Mon Dieu, dit-il! si je pouvois envoyer un messager à mon frere Hag'en & lui apprendre mon embarras! il m'en tireroit, ou mourroit à mon côté. »

Les féroces Huns lui répondirent : « Tu seras toi-même le messager; dès que tu seras mort, nous te porterons à ton frere, afin que le vassal de Gontaut voye ainsi son premier malheur. Tu as fait assez de mal au Roi, en tuant Blœdelin. »

« Point de menaces, reprit le maréchal, & retirez-vous, ou j'en égorge plus d'un. En dépit de vous tous, je vais au palais apprendre

apprendre moi-même à mes princes le mal que vous leur avez fait. »

Tout en parlant, il maltraitoit si cruellement les gens d'Ezel, qu'aucun n'osa plus approcher, & qu'ils se réduisirent à lui lancer des traits. Son bouclier en étoit tellement hérissé, qu'il devint trop pesant, & tomba du bras du vaillant.

Les Huns espéroient le faire prisonnier; mais lui, débarrassé de son écu, fendit tant de heaumes & de têtes, qu'il se fit un rempart de mourans. Il se couvroit de gloire; à droite, à gauche, les Huns montoient sur les corps de leurs compagnons pour l'attaquer, mais aussitôt ils étoient renversés. Tel un sanglier environné de chiens; le sang fumoit sur son armure; non, jamais guerrier n'a mieux combattu. Enfin, il détruisit tant d'ennemis, que le reste épouvanté le laissa parvenir au palais.

Son approche, le bruit de ses armes firent trembler les cuisiniers, les échansons & maints braves qui buvoient & mangeoient. Les domestiques voulurent s'opposer en foule à son passage : « A

quoi penſez-vous, miſérables, s'écria le heros fatigué ! ſervez vos maîtres ; portez-leurs vos mets, & laiſſez-moi porter ma nouvelle à mes princes. »

Quiconque oſa l'arrêter, reçut à l'inſtant une ſi terrible punition, que l'effroi écarta tous les autres. Ainſi, le brave Danckvart arriva donc à travers des flots de ſang, ſon armure en pieces, & n'ayant en main que ſa redoutable épée ; mais il n'en étoit que plus à l'aiſe.

C'étoit préciſément alors qu'on portoit de table en table, le fils d'Ezel, pour le préſenter à tous les convives.

Danckvart crie en entrant : « Dieu vous conſerve, princes, chevaliers, & vous, mon frere Hag'en ! tandis que vous reſtez à table, vos gens rendent le dernier ſoupir dans l'hôtellerie. » « Qui a fait ce carnage, dit Hag'en ? » « Sir Blœdelin & ſes gendarmes, reprit Danckvart ; mais il ne l'a pas porté loin, car ſa tête eſt tombée ſous ce cimeterre. »

« La perte n'eſt pas grande, répondit Hag'en ; quand on dit d'un vaillant qu'il a reçu la mort, il n'y a que des femmes qui puiſſent pleurer. Mais dis-moi, mon

frere? Pourquoi es-tu couvert de sang? je crains que tu ne sois grievement blessé. Si je connoissois l'audacieux! mort de ma vie! il ne verroit pas long-tems le jour »

« Je suis entierement sain & sauf, reprit le maréchal; si mon armure est ensanglantée, c'est du sang des Huns. J'ai tant déconfit de guerriers aujourd'hui, que je ne pourrois les compter. »

Hag'en lui dit : « Frere, vas à la porte de la salle, & garde-la de maniere que personne des Huns ne sorte. Je veux parler à ces braves qui nous ont tant fait de mal & qui ont indignement massacré notre suite. »

» Je serai le portier, s'écria le brave Danckvart; c'est ainsi que je veux servir nos princes; sur mon honneur, personne n'échappera! & je réponds que les gens de Crimhild ne se moqueront pas de nous. »

» Qu'entends-je, dit Hag'en? je crois que ces lâches se parlent à l'oreille; ils cherchent à assassiner celui qui garde la porte & qui nous a conté leurs hauts faits. Il y a trop long-tems qu'on m'étour-

dit de Crimhild & de ſes chagrins; buvons le vin de ſon imbécille époux, & que ſon fils ſoit ma premiere victime. »

Soudain il plonge ſon épée dans la gorge de l'enfant royal & fait voler ſa tête ſur la robe de Crimhild. Auſſitôt il s'éleve une terrible rumeur. Du même coup, Hag'en abat la tête du gouverneur qui tenoit l'enfant dans ſes bras; il le récompenſoit de ſes ſervices d'une maniere bien cruelle. Hag'en apperçoit près de la table d'Ezel un Spilman; il court à lui, & lui abat la main ſur ſa viole. C'étoit le meſſager qu'Ezel avoit envoyé en Bourgogne; ſon nom étoit Verbel. « Malheureux que je ſuis, s'écria-t-il! que vous ai-je fait, ſir Hag'en de Tongres? Ai-je offenſé quelqu'un de vos ſujets, pour me couper ainſi la main & me priver de mon talent? »

« Tu ne me fatigueras plus avec ta muſique, meſſager de malheur! » Hag'en dit & parcourt la ſalle, tuant, bleſſant tout ce qu'il rencontre. Volker ſon compagnon ſort de table, prend ſon cimeterre en guiſe d'archet, & va, jouant d'une étrange façon, montrer aux Huns

ce que sçait faire le Spilman de Bourgogne.

Les trois rois étrangers se leverent & voulurent arrêter le carnage; mais ils ne purent se faire entendre. Tandis que Volker & Hag'en s'abandonnoient à leur rage, le roi de Bourgogne voyant qu'il ne pouvoit appaiser le tumulte, tira son épée & combattit comme les autres. C'étoit un redoutable guerrier, & son air étoit terrible à voir. Le robuste Gernot se joignit à Gontaut, & son cruel cimeterre commença à moissonner les Huns; c'étoit la même arme dont Rudégre lui avoit fait présent à Becklare. Le plus jeune fils de madame Oute, Gisele sauta aussi sur son épée & en frappa de droite & de gauche sur les cuirasses des Huns. Il augmenta la désolation des gens d'Ezel. On voyoit ce jeune prince au milieu des Rois ses freres, toujours le premier à attaquer; c'étoit un héros; les ennemis tomboient sous ses coups comme les épis sous la faulx du laboureur. Quand on vit les étrangers parcourir, l'épée nue, la salle où étoit le Roi, il se fit de tous côtés un vacarme effroyable; chacun tâchoit de s'évader, mais il n'y

gagnoit que la mort. Le brave maréchal n'épargnoit perſonne. Le fort de la mêlée ſe porta vers la ſortie de la ſalle; ce qui mit Danckvart en un grand péril. Hag'en s'en apperçut & cria : « Volker! vois-tu dans quel embarras eſt Danckvart; ſauve-moi ce cher frere; ſauve à nos amis ce brave défenſeur. » « J'en réponds, dit le Spilman! » Et le voilà jouant de ſon terrible archet qui fait voler têtes & bras; & les princes du Rhin de le remercier. Le brave Volker dit à Danckvart : « Vous avez aſſez ſouffert pour un jour; votre frere m'envoye ici; laiſſez-moi garder la porte à mon tour. » Le prompt Danckvart quitta ſon poſte, & rentrant dans la foule, fit réſonner la ſalle des rudes coups dont il accabla les Huns.

Le Spilman de Bourgogne ne les ménage pas plus; il crie à ſon compagnon d'armes; « Ami Hag'en! la porte eſt bien fermée, mes deux mains valent une barriere & plus de mille verroux. »

Quand Hag'en vit que la porte étoit en ſûreté, il quitta ſon bouclier, & ſongeant à tous les amis qu'il avoit perdus, ne mit plus de bornes à ſa colere.

Le prince de Berne voyant ce carnage, fauta sur un banc : «Hag'en, Hag'en s'écria-t-il, tu nous régales d'une affreuse maniere. » Le roi des Huns étoit dans une inquiétude cruelle, ainsi que Crimhild son épouse. Il voyoit égorger ses nobles sous ses yeux sans pouvoir en tirer vengeance. A quoi lui servoit d'être roi dans ces tristes momens?

Madame Crimhild cria à Dietrich' : » Secourez-moi, princes & chevaliers Amelons; délivrez-moi de ce tigre de Hag'en ; que je le voie périr!» «—Comment pourrai-je vous secourir, répondit Dietrich', illustre reine! j'ai bien assez à faire de me sauver moi-même. Les gens de Gontaut sont si furieux, qu'ils ne font quartier à personne ». —»Eh! non! sir Dietrich', reprit la reine! brave & noble chevalier! signalez-vous pour moi, ou je vais mourir ; secourez-moi, secourez votre roi dans ce terrible danger.»

» Je vais, dit sir Dietrich', chercher à vous servir ; mais de longtemps ces guerriers ne se calmeront ; je vois le sang couler de toutes parts. »

Cependant le prince de Berne se mit

à crier de toute sa force, le palais en trembla, tant sa voix étoit effroyable! Quand Gontaut l'entendit, il quitta le combat: » La voix, dit-il, de Dietrich' a frappé mon oreille; je crains que nos guerriers ne lui aient fait quelque mal; je le vois monté sur une table; il me fait signe de la main. Mes parens, mes amis, arrêtez un moment; écoutons le prince de Berne. » Le roi de Bourgogne parvint par ses prieres & son pouvoir à suspendre le combat; ses guerriers se rassemblerent autour de lui, & il dit: « Noble Dietrich'! avez-vous à vous plaindre de mes gens? parlez, je vous en donne aussitôt satisfaction. »

« Onne m'a rien fait, répond Dietrich'; je n'ai point à me plaindre de vos guerriers. Permettez à mes amis & à moi de sortir; nous vous en aurons une éternelle reconnoissance. »

« Vous êtes trop bon, dit Volfhart, de les prier; le Spilman n'a pas si bien fermé la porte, que nous ne puissions l'ouvrir, & sortir tout à notre aise. »

« Paix, lui cria Dietrich'! vous êtes un démon qui gâtez tout! »

Le roi Gontaut adreſſa ces paroles à Dietrich': «Je vous promets de ſortir, en petit ou en grand nombre; je ne veux garder ici que mes ennemis; les Huns m'en ont trop fait, pour que je leur pardonne.»

Le prince de Berne donna un bras à la reine, & l'autre à ſon époux; avec eux ſortirent ſix cent chevaliers Amelons.

Le noble marquis de Becklare dit alors: « Si nous ou nos gens voulions rentrer pour vous être utiles; conſentez-vous à nous recevoir? la paix doit régner entre de bons amis.»

« Votre loyauté, répondit Giſele à ſon beau-pere, nous eſt aſſez connue; vous & vos gens pouvez donc entrer & ſortir ſans péril.»

Rudégre ſortit avec plus de cinq cent guerriers; c'étoit ſa ſuite, elle devoit bientôt tomber ſous les coups des Bourguignons.

Volker apperçut un guerrier Hun qui âchoit de s'échapper avec les Amelons; uſſitôt il lui tranche la tête qui va rouler aux pieds d'Ezel. En ſortant le roi

se retourna & apperçut le Spilman : « Funestes étrangers, dit-il! qu'il est cruel de voir massacrer tous mes amis! funestes noces! voilà un Spilman qui devroit en animer les plaisirs, & qui se bat comme un lion! Et c'est un Spilman! je suis bien heureux d'avoir échappé à ce féroce ennemi. Comme il joue de sa viole! quel archet! quelle terrible musique! je ne sais ce qu'il nous vouloit; mais je n'ai jamais eu de convive qui m'ait autant affligé. »

Les seigneurs de Berne & de Becklare prirent le chemin de l'hôtellerie, ils ne vouloient pas que leurs gens se mêlassent dans la querelle ; mais s'ils avoient pu se douter du danger qui les menaçoit eux-mêmes, ils n'auroient pas ramené si tranquillement leur petite armée; ils auroient mis hors de combat plusieurs des Bourguignons, & seroient restés maîtres de la salle.

Cependant les Nivelons reprennent toute leur rage ; le brave Volker fend heaumes & cuirasses; Hag'en le seconde; tous deux inondent la porte de flots de sang, & jouent aux Huns une effroyable danse.

» Je suis enchanté, dit Hag'en, de m'être trouvé près de Volker ; nous ne nous sommes pas quittés l'un l'autre & si nous échappons au péril actuel, j'espere que nous ne nous séparerons pas. Sir Gontaut, voyez Volker; il vous est attaché; il gagne fidélement ses gages : son archet tranche les armes les mieux trempées ; jamais Spilman n'eût l'air & le courage de mon ami ! le brave Volker s'est si bien montré, qu'il mérite le heaume & l'écu ; cela doit lui valoir un destrier & une brillante armure. »

De tous les Huns qui étoient restés dans la salle, aucun n'existoit plus. Le fracas avoit entierement cessé, faute d'ennemis à combattre. Les vaillans quitterent leurs épées ; & leurs princes excédés de fatigue s'assirent. Volker & Hag'en s'appuyoient sur leurs écus, & s'entretenoient avec chaleur.

Le brave Gisele de Bourgogne prit la parole : « Amis, dit-il, il n'est pas encore tems de nous reposer ; il faut porter les morts hors de la salle; nous vous aiderons. »

«Je le dis franchement, reprit Hag'en,

il n'y a pas un de nous qui n'admire la sageſſe & la valeur de notre jeune prince. Bourguignons, vous devez en être glorieux ! »

Ils ſuivent Giſele ; on traîne à la porte plus de deux mille morts ; on les précipite ſur l'eſcalier. Auſſi-tôt s'élevent des cris affreux parmi leurs parens. En effet dans le nombre, il y avoit des bleſſés qui n'avoient pas encore rendu le dernier ſoupir, & que la chûte aſſommoit. Voilà ce qui déſoloit ſurtout leurs amis.

» Voyez, dit le vif Spilman ; les Huns pleurent comme des femmes, tandis qu'ils devroient s'occuper de leurs morts & de leurs bleſſés. »

Un marquis croyant que Volker parloit ſérieuſement, vit un de ſes parens baigné dans le ſang ; il le prit entre ſes bras & voulut l'emporter ; mais le Nivelon l'étendit mort ſur ſon ami. Les ſpectateurs indignés chargerent le Spilman d'imprécations.

Un des bleſſés parvint à ſe redreſſer & à regagner la ville ; ſon récit ne fit qu'augmenter la détreſſe & la terreur des habitans.

Ezel & ſes gens parurent devant la ſalle; Volker & Hag'en ſe mirent auſſitôt à ſe plaindre & à le menacer; « Ne rougiſſez-vous pas, dit Hag'en, de forcer des rois à ſe battre comme des ſoldats? voilà ſir Gontaut & ſes freres couverts de bleſſures & de coups. »

Ezel ſaiſit bravement ſon écu; mais Crimhild lui dit; « prenez garde à vous; promettez plutôt à ces vaillans un bouclier plein d'or; ſi vous attaquez Hag'en, vous êtes mort à l'inſtant. »

Malgré cela le monarque vouloit combattre lui-même (ce qui arrive rarement à de ſi riches princes); on fut obligé de le retenir. Le féroce Hag'en l'inſultoit; « Vous étiez donc, dit-il, bien proches parens, Sifrid & toi! Cependant Sifrid avoit eu les faveurs de Crimhild, long-tems avant que tu la connuſſes. Méchant roi! Pourquoi me mandois-tu par tes meſſagers, que Crimhild me verroit volontiers, tandis qu'elle formoit contre moi les plus traîtres complots? C'étoit pour perdre des étrangers que tu n'aurois oſé venir attaquer chez eux. »

La reine dit à ceux qui l'environnoient: « Je promets le bouclier d'or du roi & nombre de villes & de châteaux, à qui m'apportera la tête de Hag'en. » « Je devine ce qu'elle leur demande, dit le Spilman; mais je n'ai jamais vu de si lâches guerriers. »

Quand on entendit promettre des richesses, des villes & des châteaux, chacun auroit voulu les gagner. Cependant le puissant Ezel se plaignoit de son malheur à ses parens & à ses vassaux; il étoit au milieu des vaillans de tout son royaume, qui ne sçavoient que pleurer avec lui.

« Je vois là bas, dit Volker en se moquant de leurs larmes, bien des hommes qui pleurent autour de leur roi; on nous les avoit fidelement peints, ces lâches Huns. » Cependant la premiere victime fut Irinch', prince de Danemarck.

« J'ai déjà tant fait pour ma gloire, s'écrie le marquis Danois, tant déconfit de guerriers dans les combats, que je veux aussi me mesurer avec Hag'en! Qu'on me donne mes armes! »

« N'en fais rien, répond à Irinch le vaſſal de Gontaut, autrement tes amis auront lieu de pleurer. Je vous attens; venez deux, trois enſemble, & ſi j'en crois ma colere, aucun ne s'en retournera. »

« Ne croyez pas m'effrayer, reprend Irinch; j'ai bien vu d'autres dangers! Je veux ſeul, avec mon épée, vous combattre avant que vous ayez affaire à mes ſoldats. »

Il dit, s'arme & s'avance; Irnfrit, Landgrave de Turinge, le fort Hovart & mille guerriers le ſuivent fierement, & veulent tous combattre le prince de Tongres.

Le Spilman voyant une ſi grande troupe armée ſuivre Irinch, entre dans une affreuſe colere: « Voyez-vous, dit-il, brave Hag'en, venir Irinch, qui ſe vantoit de vous combattre ſeul à ſeul? convient-il à un vaillant de mentir? Je ne ſçais qu'en penſer; le voilà qui s'avance à la tête de plus de mille guerriers. »

« Ne me croyez pas ſi lâche, répond le vaſſal d'Hovart; je veux ſoutenir ce que j'ai dit, & ce n'eſt pas vous qui me ferez reculer. » Du plus loin

qu'il apperçoit Hag'en, il prie ſes compagnons de s'arrêter. Quand ils le virent décidé à tenter ce fait d'armes, ils le laiſſerent marcher le premier, ne voulant pas nuire à ſa gloire.

Alors commence entre Hag'en & Irinch un terrible combat. Le robuſte Danois ſe couvre de ſon écu, éleve du bras droit ſon javelot & le lance contre Hag'en; mais lui ſauve le coup & le javelot traverſe toute la ſalle. Les deux vaillans pouſſent un grand cri; ils ſe lancent pluſieurs javelots qui tous ſont reçus ſur leurs larges boucliers, mais non ſans épouvanter les ſpectateurs. Enfin ils tirent leurs cimeterres; ſa bravoure de Hag'en étoit encore augmentée par la fureur; Irinch décharge ſur ſon armure un coup ſi effroyable que la ville, le palais & les tours en retentirent. Cependant le brave marquis ne peut exécuter ſa menace, & ſe voit forcé d'abandonner le vaillant de Tongres. Il va droit au Spilman; il eſpere le terraſſer d'un ſeul revers; mais Volker lui en aſſene un ſi violent, que ſon gantelet friſa l'écu d'Irinch. Celui-ci renonce

encore à vaincre le Spilman ; c'eſt un trop redoutable guerrier. Il court au roi de Bourgogne, & l'attaque ; mais ils ont beau ſe frapper, leurs excellentes armures ne peuvent être entamées. Irinch quitte Gontaut, fond ſur Gernot, & commence à tirer du feu des clous de ſa cuiraſſe ; mais le Nivelon alloit envoyer Irinch au ſéjour de la mort, ſi le Danois n'eût ſauté promptement en arriere. C'étoit aſſez pour lui d'avoir combattu les quatre héros de Bourgogne ; cependant il voulut encore ſe meſurer avec l'illuſtre Giſele. Oncques le jeune prince n'avoit été ſi furieux. « Dieu ſçait, dit-il, que tu vas être puni ; ton heure eſt arrivée ! » Auſſitôt il fond ſur le marquis, & lui décharge un coup qui le fait chanceller ; Irinch tombe à ſes pieds en roulant dans le ſang ; les deux armées auroient parié que ce vaillant ne reverroit jamais d'autre combat. Et pourtant, quoique étendu devant Giſele, il n'avoit aucune bleſſure ; ſeulement le choc l'avoit étourdi. Irinch conſerva donc la vie, quoiqu'il eut combattu le brave Giſele. Bientôt il ſentit le terible coup qu'il

avoit reçu; il se dit à lui-même; « Suis-je encore vivant? Je connois à présent la vigueur du bras de Gisele! » Cependant il entendoit de toutes parts les clameurs des guerriers, de Gisele surtout, qui ne l'auroient pas tenu quitte, s'ils avoient sçu son bonheur. Il pensoit au moyen de se tirer de-là. Enfin il se leve avec rage du milieu des cadavres, & s'élance hors de la salle; il doit se sçavoir gré de son agilité. En courant il rencontre Hag'en, & le frappe de son cimeterre: « Je te tiens donc, s'écrie le Nivelon! tu ne t'en sauveras pas. » Mais Irinch l'avoit blessé; Wasége, l'excellant Wasége, avoit fendu le heaume du prince de Tongres. Un instant le fer trembla dans la main de Hag'en; mais bientôt raffermi, il alloit en faire porter la peine au vassal d'Hovart; Hag'en descend, en courant après lui; Irinch couvrit sa tête de son écu; mais s'il eût eu trois marches de plus à descendre, il recevoit le coup que Hag'en déchargea vainement.

Quand les amis d'Irinch le virent sain & sauf, malgré la blessure qu'il avoit faite au vaillant de Tongres, leurs cris de

joie l'annoncèrent à Crimhild qui remercia le Danois. «Dieu te récompense, dit-elle, noble & courageux Irinch! Tu commences à me consoler, à me rendre l'espérance; enfin je vois le sang de Hag'en! » Puis de ses propres mains elle désarma le vaillant.

Mais on entend Hag'en qui s'écrie : » Ne lui faites pas tant de remercîmens, il n'y a pas encore de quoi beaucoup vous réjouir; s'il est vraiment brave, qu'il revienne. Ma blessure est pour vous un foible avantage. Si ma cuirasse est rougie, c'est du sang de vos guerriers; car à peine le fer d'Irinch a-t-il effleuré ma personne. »

Cependant le Danois avoit levé sa visière, & délacé son armure, pour se rafraîchir, tandis que les siens louoient son courage incomparable. Ces éloges réveillerent l'ardeur du marquis; « Qu'on me rende, dit-il, mes armes; je veux retourner combattre Hag'en & le vaincre. » Son bouclier étoit fracassé; il en prit un meilleur, saisit un pesant javelot & marcha vers la salle. Il auroit mieux

valu pour sa gloire & pour lui qu'il fut resté sur ses premiers lauriers.

Hag'en ne l'attendit pas, & courut à lui jusqu'au bas du perron. Sa fureur étoit au comble, & la force d'Irinch' ne put le sauver. Leurs boucliers en se heurtant étincelerent; mais malgré sa cuirasse & son écu, le vassal d'Hovart reçut une blessure mortelle. Aussi-tôt il se couvrit de son mieux des restes de son bouclier & fit un dernier effort; car il sentoit bien qu'il n'en reviendroit pas; mais Hag'en redoubla ses coups, vit un javelot à ses pieds, le ramassa, en frappa le vaillant Danois, & le lui enfonça dans le crâne. Irinch' avec le peu de forces qui lui restoit, se retira au milieu des siens, qui, avant de délier son heaume, en arracherent le javelot, & voyant approcher sa mort, en furent au désespoir. Crimhild déplora tout haut son malheur, & le héros fit entendre ainsi aux Danois ses dernieres volontés: « Cessez, dit-il, grande reine, vos inutiles regrets! Je suis blessé mortellement; le sort n'a pas voulu me laisser

vivre pour vous & votre auguſte époux ! Et vous, fidèles & valeureux compatriotes, ne recevez aucun préſent de la reine, quiconque oſe combattre Hag'en, eſt ſûr de périr. » Il dit, & la pâleur de la mort couvrit ſon viſage; c'en étoit fait, il ne devoit plus ouvrir les yeux à la lumiere.

Cependant Irnfrit & Hovart retournerent au combat avec mille guerriers; des cris affreux partent de leur armée; une grêle de traits vole contre les Bourguignons; ſir Irnfrit court au Spilman; celui-ci décharge un coup terrible ſur le cimier du Landgrave; Irnfrit le rend avec tant de violence, qu'il auroit dû briſer l'armure de Volker; le feu jaillit ſous leurs cimeterres; enfin le Danois tombe mort aux pieds du Nivelon.

Hag'en étoit aux priſes avec Hovart; il vouloit ſe venger de la bleſſure que lui avoit faite Irinch'; ſon cimeterre répondoit à peine à la fureur qui l'agitoit; cependant Hovart ſuccombe & meurt.

Quand les gens de Danemarck & de Turinge virent leurs princes abattus, le

déſeſpoir s'empara d'eux ; ils ſe précipiterent ſur le perron, ils monterent en foule, non ſans eſſuyer un terrible carnage. « Place, crioit Volker ! place à ces furieux ! ils veulent périr ; ils viennent chercher les préſens de la reine. »

A meſure que les Danois entrent dans la ſalle, les Bourguignons les égorgent. Gernot, Giſele, ſont des prodiges de valeur ; des mille ſoldats que la vengeance avoit amenés, pas un ſeul n'échappa au fer deſtructeur des Nivelons. Enfin le calme ſuccède au fracas ; le ſang inonde le plancher, toutes les armures en ſont teintes ; les guerriers du Rhin ſe repoſent aſſis ſur les corps de leurs ennemis, & laiſſent échapper de leurs mains fatiguées, leurs glaives & leurs écus.

Mais l'indomptable Spilman ſort, & demande ſi quelque vaillant veut encore monter. Ezel & Crimhild ſont accablés de douleur ; leurs amis & leur ſuite ont preſque tous péri ; tant il eſt tombé de guerriers ſous le fer des redoutables étrangers.

« A préſent, dit Hag'en, délions nos

armures ; nous avons assez puni les Huns; ils se souviendront longtemps de cette fête, & de ce que gagne leur reine à nous y avoir invités. » Les Nivelons se désarmerent ; ils croyoient n'avoir de la soirée, plus rien à craindre des gens d'Ezel.

Cependant ce monarque & son épouse cherchoient à ranimer l'ardeur de leurs guerriers ; mais les Nivelons étoient trop bien sur leurs gardes. Il parut dans la place une troupe de gens armés ; aussitôt le frere de Hag'en n'écoutant que son courage, s'élança hors de la salle. Les ennemis s'en croyoient déjà maîtres ; mais le vaillant rentra sans avoir couru de risques. Alors les étrangers se barricaderent, comme il convenoit, contre les entreprises des gens d'Ezel, pour attendre en sûreté le jour suivant. Jour funeste, & qui éclaira le trépas de tous les héros! La rage de la reine étouffoit la voix de la nature ; elle oublioit que les Nivelons étoient ses freres ; mais il fallut à son époux bien des victoires. Elle n'avoit cependant pas prévu tant de carnage ; elle s'étoit flattée que Hag'en seul y per-

droit la vie ; c'eſt le démon infernal qui cauſa tous les malheurs.

Enfin le jour ceſſa de luire. Les Bourguignons voyant leur extrême détreſſe, penſerent qu'une prompte mort étoit encore préférable aux tourmens de la faim & de l'inquiétude. Ces fiers guerriers ſongerent à la paix, & firent prier Ezel d'approcher. Teints de ſang, quoique couverts de riches armures, les trois rois s'avancerent hors de la ſalle, ſans ſavoir à qui ſe plaindre de leur funeſte ſort.

Ezel & Crimhild s'avancerent auſſi, ſuivis d'un cortege nombreux de leurs propres ſujets. « Roi de Bourgogne, dit Ezel, que voulez-vous de moi? penſez-vous obtenir la paix, après les maux que vous m'avez faits, & que vous ne pouvez réparer? rendrez-vous à la vie mon fils unique & mes parens maſſacrés par vos mains? aucun de vous ne devroit échapper à la mort. »

« N'avons-nous pas, répondit Gontaut, aſſez de meurtres à te reprocher? Qui a égorgé mes gens dans leur hôtellerie? Avois-je mérité cette barbarie?

je

je venois ici par amitié pour toi ; ne devois-je pas croire que tu m'aurois protégé ? »

« Vaillans d'Ezel, s'écria Gisele, vous qui survivez à vos compatriotes ! Que vous ai-je fait ? Ne pouvois-je donc venir en sureté dans votre capitale ? »

» Toute la ville, répondit un soldat, tout le pays retentit de ta bonté ! tu l'as privé de ses braves défenseurs. Plût à Dieu que tu n'eusses jamais quitté Vorms sur le Rhin ! tes gens & toi n'auriez pas dévasté ce royaume ».

Gontaut irrité prit la parole : » Voulez-vous, dit-il, changer en paix cette violente guerre ? les deux partis y trouveront leur avantage. Car Ezel ne peut qu'augmenter les maux qu'il nous a faits. »

« Nos chagrins sont très-différens, reprit le roi des Huns ; qui compteroit les vaillans que j'ai perdus ? votre mort seule peut expier vos offenses. »

« Au nom de Dieu, dit Gernot, sois loyal avec nous ! laisse-nous partir ; nous n'y gagnerons que la vie ; encore ignorons-nous ce qui arrivera. Il te reste

des milliers de ſoldats ; s'ils oſent nous attaquer, ne crois pas que nous nous rendions ; il faudra nous exterminer. »

Les vaillans d'Ezel vouloient accorder la vie aux Nivelons ; mais Crimhild déſeſpérée leur cria. « Non, braves Huns, vous avez trop de courage ! n'en faites rien. Si vous les laiſſez ſortir de leur ſalle, vous donnez la mort à tous vos amis. Je connois les fils d'Oute, mes indomptables freres, s'ils peuvent reſpirer librement, s'ils étanchent leur ſoif, vous êtes perdus. Et quel malheur ſi un ſeul jour dévoroit tant de vaillans ! »

Giſele répondit à la reine : « Mon illuſtre ſœur, pourquoi me ſuis-je fié à vos promeſſes perfides, quand vous m'avez appellé de Vorms ſur le Rhin ? c'étoit donc pour me plonger dans le malheur ; il falloit me prévenir de vos projets. Je vous chériſſois, je ne devois pas attendre de vous une indigne trahiſon. J'ai fait le voyage dans la perſuaſion que vous me regarderiez comme votre ami. O ma noble ſœur, au moins, au moins, accordez-nous la vie ! »

« Comment vous ferois-je grace, re-

prit la reine, tandis que Hag'en ton ſujet m'a tant outragée ! ici même, à mes côtés, n'a-t-il pas égorgé mon unique fils? peux-je faire autrement que de m'en venger ſur tes compagnons? Cependant livrez-moi mon ennemi, & je ne dis pas que je vous refuſe alors la vie. Puiſque tu es mon frere, que nous ſommes ſortis des mêmes flancs, je pourrai conſentir à parler de paix avec les vaillans qui t'environnent. »

« Que Dieu nous en préſerve, dit vivement Gernot ! Quand nous ſerions mille, nous préférerions tous de périr, à t'en livrer un ſeul ».

« Mourons donc, dit Giſele ! perſonne ne nous ſéparera; nous défendrons un guerrier qui s'eſt fait gloire de combattre pour nous; je n'abandonnerai jamais un de mes fidèles ſujets. »

« Mon frere, dit Danckvart, a encore des amis : il faut qu'il en coûte cher à ceux qui nous refuſent la paix; nous prouverons que nous ſavons ſoutenir nos menaces. »

La reine prend enfin le parti le plus violent : « Braves Huns, dit-elle,

approchez ! gardez soigneusement le perron ; vengez-moi du féroce Hag'en, & je saurai vous récompenser. Fondez sur la salle ; mettez-y le feu de tous côtés ; nous finirons ainsi nos chagrins ».

Aussitôt ses gens se précipitent sur le palais, armés de glaives & de flambeaux. Crimhild croit déjà voir les Nivelons exterminés. Le vent seconde ses desseins ; la salle s'embrâse, on entend le cri des étrangers. » O cruelle extrémité ! que n'avons-nous péri dans le combat ! Dieu, prenez pitié de nous ! Quel horrible trépas ! Enfin la rage de la reine est assouvie ! »

Un de ces malheureux s'écrie : » Il faut mourir ; la fumée nous étouffe ; la flamme nous dévore, la chaleur nous consume, je ne sais comment appaiser ma brûlante soif. »

» Nobles guerriers, dit Hag'en de Tongres, si la soif vous accable, buvez le sang de vos ennemis ; je le préfère au fatal vin d'Ezel. »

A l'instant un des guerriers s'approche d'un corps, se penche sur sa blessure, délie sa cuirasse, & boit avec avidité le sang qui en découle encore ; & cette

effroyable boiſſon lui paroît exquiſe ! « Que Dieu, dit-il te récompenſe, Hag'en, de ton ſalutaire avis ! je ſuis déſaltéré ; jamais je ne bus de meilleur vin. » Quand les autres l'entendirent, ils ſe jetterent ſur les morts, & ſe déſalterèrent comme lui. Cette exécrable boiſſon rendit la vie aux bons vaillans, & ils le firent bientôt connoître à plus d'un amant des dames de Donau.

Cependant le feu continuoit ſes ravages ; les Nivelons ſe couvroient de leurs boucliers ; mais la flamme & la fumée leur ôtoient la reſpiration. Hag'en éleva la voix : « Rangez-vous, dit-il, le long des murs ; garantiſſez vos têtes de la chûte des tiſons ; ne craignez point de marcher dans le ſang, & parmi les cadavres ; voilà de cruelles noces où nous invite la reine ! »

La nuit ajoutoit encore ſes horreurs à celle de leur ſituation. Hag'en & Volker, les deux intrépides frères d'armes, ſe placent à la porte ; appuyés ſur leurs boucliers, ils gardent leurs princes. Ceux qui ſont dans la ſalle font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie, &

les deux sentinelles empêchent les Huns d'approcher des fenêtres.

« Rentrons, dit le Spilman ; nos ennemis nous croient la proie des flammes & nous fondrons sur eux s'ils osent approcher. »

« Je crois, dit le jeune Gisele, que le jour a volonté de poindre ; je sens s'élever un vent frais. Dieu du ciel ! toi seul peux nous sauver ; car ma sœur nous a invités à de fatales noces. »

Un autre ajoute : « Oui ! voici le jour ; il ne nous reste plus d'espoir, préparons-nous au combat ; nous ne pouvons nous délivrer que par un trépas glorieux. »

Ezel & la reine se flatoient que les Bourguignons n'existoient plus ; mais ils vivoient encore, eux et six cents hommes d'armes, tels que le roi n'en pouvoit compter parmi les siens. On les voyoit pleins de santé se promener devant la porte de leur salle. On annonce ce prodige à Crimhild : « Cela est incroyable, dit-elle ! Comment ont-ils échappé à la fureur du feu ? Il est bien plus probable qu'il n'en reste que des cendres. »

Cependant les Bourguignons reſpirent ; ils ont trouvé parmi les flammes la vie que leur refuſent les Huns.

On jure leur mort ; dès l'aurore une forte armée s'avance contr'eux ; on leur lance des milliers de traits ; mais ils prouvent bien qu'ils vivent encore. Les gens d'Ezel qui ont repris un nouveau courage, veulent abſolument ſervir Crimhild & remplir les ordres de leur roi. La reine les appelle par leurs noms, les excite par des promeſſes, fait porter de rang en rang des boucliers remplis d'or, engage chaque ſoldat à en prendre tant qu'il veut. Jamais on ne paya ſi cher la vengeance ; auſſi voit-elle courir aux armes une multitude innombrable de guerriers.

« Depuis que nous ſommes ici, dit Volker, je n'ai pas vu les Huns marcher ſi gaîment à la mort ; il faut que la reine ait prodigué ſes tréſors pour augmenter nos périls. »

Auſſitôt il entend crier autour de lui : « Approchez-donc, vaillans camarades, recevons la mort, ou défendons-

nous». Tous sortent; nul ne veut périr seul.

Voilà bientôt les écus hérissés de dards; les Bourguignons font tête à plus de douze cents hommes ; la fraîcheur du matin leur a rendu les forces; ils font couler le sang de toute part ; on entend les cris des Huns, qui tombent autour de leur roi, & les regrets des courtisans qui mêlent leurs larmes à celles de leur maître.

Cependant l'époux de Gottelinde s'acheminoit vers le palais, & ne voyoit que gens aux abois. Ce spectacle affligeoit son grand cœur. « O ! pourquoi, disoit le bon Rudégre, ai-je assez vécu pour être témoin de ce désastre, que personne ne peut empêcher? Je voudrois voir la paix rétablie ; mais Ezel aime mieux augmenter de plus en plus ses chagrins, que d'entendre à aucun traité. » Ensuite il envoya demander à Dietrich', si l'on pouvoit parler au roi. Le prince de Berne lui fit répondre : « Qui peut en empêcher ? Ezel n'a jamais refusé d'écouter ses sujets ? »

Un guerrier Hun voyant Rudégre

pleurer, sans paroître songer à combattre, adressa ces mots à la reine : « Voyez la tranquillité d'un des plus puissans vassaux de votre empire, d'un seigneur qui tient de vous ses terres & ses dignités! A quoi sert au roi de lui avoir donné des villes & des richesses? il n'a pas encore tiré l'épée ; il semble que votre embarras lui soit étranger ; il passe pour valeureux chevalier ; mais il se montre bien mal dans cette fâcheuse circonstance. »

Le vertueux Rudégre entendit ces mots avec indignation ; il fixa le calomniateur, & lui dit : » Tu cherches une récompense; tu veux me faire passer pour traître ; tu fais retentir le palais de tes infâmes propos ; eh bien...! » il n'acheva pas ; mais il courut sur le Hun, le poing levé, le frappa, & l'étendit mort à ses pieds. « Loin de moi, dit-il, tout lâche détracteur! j'ai bien assez de mes chagrins sans qu'on vienne me reprocher mon inaction! Oui! je serois un des plus cruels ennemis des Bourguignons; je leur aurois déjà fait tout le mal possible; mais c'est moi-même

qui ai conduit ici ces braves étrangers; je les ai reçus dans mon château; m'eſt-il permis à préſent de lever ſur eux mon cimeterre? »

« Noble marquis, lui dit Ezel, quel ſecours nous as-tu donné? tu ſçais les horribles combats que nous avons ſoutenus; retire-toi, ta conduite eſt trop blâmable. »

« Oui, répondit le vaillant! l'honneur & ma conſcience ont retenu mon bras; je ne ſuis coupable que par les bienfaits que je tiens de vous. »

Crimhild étoit aſſiſe à côté de ſon époux; elle avoit vu la colere de Rudégre & le meurtre du Hun; elle s'en plaignoit hautement; ſes yeux étoient baignés de larmes. « Par où, dit-elle au marquis de Becklare, avons-nous mérité que tu viennes augmenter notre amere douleur? ne nous as-tu pas toujours dit, ſir Rudégre, que tu voudrois riſquer pour nous ta gloire & ta vie? nous t'avons comblé de biens. Souviens-toi des promeſſes & des ſermens que tu prononças quand tu vins pour la premiere fois dans ce royaume; tu voulois me ſervir tant que je vivrois; & fus-je jamais réduite à une

auſſi dure extrémité que celle où je me trouve? »

« J'en conviens, Madame, reprit Rudégre, je vous ai juré de riſquer pour vous ma gloire & ma vie, mais jamais de perdre mon ame. Vous ſçavez que c'eſt moi-même qui ai amené vos illuſtres freres. »

« Tu ſçais auſſi, dit la reine, la foi que tu m'as donnée, d'employer ton zele & tes forces à me défendre, à me venger. Je te ſomme aujourd'hui de ta parole, loyal & valeureux chevalier. »

Le puiſſant Ezel joignit ſes larmes aux ſollicitations de la reine, & tous deux ſe jetterent aux pieds de leur vaſſal, du bon marquis de Becklare; enfin le vertueux héros s'attendrit, & dit avec l'expreſſion de la plus profonde douleur : « O Dieu! que je ſuis à plaindre! en dépit de ma conſcience, il me faut perdre toute ma gloire. Puiſſant maître du ciel, pourquoi m'as-tu laiſſé vivre? & tant d'autres ont eu le bonheur de mourir! Que je laiſſe mon Roi ſans ſecours, je ſuis blâmé de toute la terre;

que j'aille au combat, je suis criminel. A quoi me déterminer? »

Ezel & Crimhild redoublerent leurs prieres. Hélas! le chevalier étoit destiné à perdre la vie, si par malheur il abattoit un Nivelon, lui-même en devoit être inconsolable. Il étoit donc dans la nécessité de se dévouer au trépas ou à d'éternels remords. Il auroit bien refusé d'obéir, mais il craignoit pour les jours de ses souverains. Il leur dit donc, ce bon marquis, ce valeureux Rudégre : « Sir Ezel, reprenez tous vos bienfaits, votre terre & vos châteaux; je n'en veux rien garder. Je retournerai à pied & sans bien dans la terre étrangere; je quitte votre royaume avec ma femme & mes enfans. J'aime mieux mourir de misere que de trahir l'amitié, je vous rends vos villes & vos trésors. »

« A quoi, reprit Ezel, me serviront sans toi ma terre & mes châteaux? Je te les ai donnés; c'est à toi de me défendre de mes ennemis. Toute ta puissance doit être employée à me conserver la vie. »

« Et comment, dit Rudégre, le pour-

rois-je sans crime? j'ai reçu chez-moi ces illustres étrangers; je leur ai donné à boire & à manger; j'ai fait alliance avec eux & les ai comblés de présens; comment attenter à leurs jours sans m'exposer au mépris de la postérité? Je leur ai offert mes services; oserois-je les combattre? il faudroit donc renoncer à l'amitié de Gisele, de mon noble gendre; ma fille peut-elle espérer une plus haute alliance? honneurs, vertu, courage, richesses & beauté, je trouve tout réuni dans ce jeune monarque; & il faut....! »

« Très-noble chevalier, reprit la reine, laissez-vous toucher par notre malheur. Voyez s'il est possible d'être plus cruellement traité par des étrangers qu'on accueille comme des amis? »

« Eh bien, dit le marquis! ma mort payera tous vos bienfaits; je ne l'attendrai pas long-tems; il faut, je le vois bien, que dans ce jour mon épée ou celle d'un Nivelon vous fasse rentrer dans vos terres & vos châteaux. J'y cours; mais je vous recommande mon épouse, ma chere fille, & les nombreux étrangers que je laisse à Becklare. »

« Que Dieu te récompense, brave & bon chevalier, s'écrierent ensemble Ezel & Crimhild! Gottelinde & ta chere enfant seront nos amies; tes étrangers seront notre peuple; & si j'en crois mes pressentimens, tu sortiras glorieux de ce combat. »

Rudégre ne craignoit plus que pour le salut de son ame; mais il ne put résister aux pleurs de la Reine. « Je vous défendrai, dit-il, comme je l'ai promis. Mes chers amis de Bourgogne, est-ce moi qui? devois vous attaquer! » Il s'éloigna du Roi dans le plus morne abattement. Quelques-uns de ses soldats s'approcherent; il leur dit: « Que tous mes soldats endossent leur armure; nous allons combattre les braves Bourguignons. »

Bientôt, les Nivelons apprirent que Rudégre venoit avec douze chevaliers & cinq cens hommes tous armés, tous résolus à courir les hasards du combat. Le marquis ne tarda pas à paroître; après lui ses guerriers, le cimeterre nu d'une main & leur vaste bouclier de l'autre. Le Spilman les apperçut avec une vé-

ritable douleur. Le jeune Giſele diſtingua ſon beau-pere qui marchoit la viſiere baiſſée. Il ne put en tirer qu'un bon augure. « Que je ſuis heureux, diſoit-il en lui-même, d'avoir acquis dans mon voyage de pareils amis! J'aurai bientôt mon épouſe & je ſuis sûr enfin de voir luire le jour de mes noces! »

« Prenez garde, dit Volker, de trop vous flatter. Croyez-vous que tant de guerriers auroient l'épée nue & la viſiere baiſſée; s'ils venoient nous ſecourir, que Rudégre nous ſacrifieroit ſes terres & ſes châteaux? »

Le Spilman de Bourgogne parloit encore, quand le bon marquis arriva au bas du perron. Il poſa ſon bouclier à terre; & au lieu de ſaluer ſes illuſtres amis, il leur cria : « Défendez-vous, vaillans de Bourgogne! je viens vous demander la mort; mettez fin à mes douleurs; n'agueres nous étions amis; maintenant il faut que je vous combatte! »

Les Nivelons frémirent à ce propos. Perdre ainſi l'eſpoir qu'ils avoient conçu! Combattre des guerriers qui leur étoient ſi chers! & cela après avoir tant ſouf-

fert de leurs autres ennemis. « Plût à Dieu, dit Gontaut, que vous songeassiez plus à votre avantage & au nôtre, & à la grande amitié que nous avons pour vous! j'aime à croire que vous n'effectuerez pas vos menaces. »

« Je ne puis, dit le preux vassal d'Ezel, abandonner mon dessein. Il faut que je vous combatte, puisque je l'ai promis. Défendez-vous donc, si vous êtes attachés à la vie; c'est la reine qui le veut; j'obéis. »

« Vous avez trop attendu, répondit Gontaut, à vous déclarer contre nous. Que Dieu vous récompense, noble Rudégre, du bon accueil que vous nous avez fait! Retirez-vous; nous ne pouvons oublier votre courtoisie. Mes amis & moi croirons toujours vous avoir obligation de la vie. Ajoutez encore à vos services; délivrez-nous; conduisez-nous hors de ce funeste royaume. »

« Que je le ferois de bon cœur, dit Rudégre! que j'aimerois à vous faire de nouveaux présens! au moins ne craindrois-je pas le blâme de la postérité. »

« Rappelez-vous, dit Gernot, que

jamais on n'a reçu des étrangers avec autant d'amitié, de magnificence que vous, noble Rudégre, vous devez donc vous attendre à notre éternelle reconnoissance, si nous conservons la vie. »

« Noble Gernot, reprit Rudégre ! plût à Dieu que vous fussiez au bord du Rhin, & moi dans le tombeau ! au moins y aurois-je emporté quelque gloire, tandis que je vais me couvrir de honte en combattant mes amis. »

« Que Dieu, dit Gernot, vous récompense, noble Rudégre, des présens que vous nous avez faits ! je ne peux soutenir l'idée de votre mort. Pourrois-je attaquer tant de courage & de vertu? Bon chevalier, je porte à mon côté le cimeterre que vous m'avez donné; il m'a grandement servi dans notre cruel embarras; maints vaillans sont tombés sous ses coups; il est aussi bon que brillant; je pense que jamais chevalier ne fit un don plus magnifique. Et cependant, vous ne voulez ni vous retirer, ni vous joindre à nous; vous voulez égorger le peu d'amis qui me restent ici. Faudra-t-il que je vous ôte la vie avec

votre propre cimeterre? Je ſuis déſolé, Rudégre, de vous avoir connu vous & votre illuſtre épouſe. »

Sir Gernot, dit Rudégre, Dieu ſçait combien je ſouhaiterois que tout ce que vous deſirez pût s'accomplir! Vivez & protégez ma chere épouſe & ma fille. »

Giſele, le noble fils de dame Oute, lui adreſſa ces mots : « Eh! que faites-vous ici? tous mes compagnons de voyage vous chériſſent & vous les provoquez au combat! Voulez-vous donc ſi-tôt priver du titre d'épouſe votre charmante enfant! Vous & vos guerriers, venez à nous comme des ennemis! Vous que je conſidere plus que tous les autres hommes, puiſque j'ai partagé mon trône avec votre héritiere. Noble marquis, ſouvenez-vous de votre parole : pour Dieu, retirez-vous! »

« Illuſtre monarque, répondit Rudégre; oubliez ma pauvre enfant; l'amour doit céder aux vertus des princes; mais daignez la protéger après moi. »

« Je le ferois, reprit Giſele, ne fût-ce que par devoir. Mais ſi vous avez réſolu d'exterminer le peu d'amis qui

me reſtent ici, il faudra bien rompre entre nous la paix & que je renonce à ſa main. »

« A la volonté de Dieu, s'écria Rudégre ! » Auſſitôt ſes gens levent leurs boucliers comme s'ils vouloient forcer la ſalle & y combattre les Nivelons. Mais on entendit la voix de Hag'en : « Arrête, noble Rudégre, mes princes & moi voulons encore te parler. Dans la détreſſe où nous ſommes, que gagnera le roi des Huns à notre mort? pour moi je ſuis dans la plus grande perplexité ; la marquiſe de Becklare m'a donné ce magnifique bouclier, que les Huns ont criblé ſur mon bras ; je m'en ſuis ſervi avec honneur dans ce royaume ; mais je voudrois pour tout au monde en avoir un autre auſſi bon que celui que tu portes. Très-noble Rudégre, je ne crois pas qu'il y ait chez les Huns une arme auſſi bonne que celles qui t'ont couvertes. »

« Pour te marquer mon attachement, répond Rudégre, je te donne volontiers mon écu. Je devrois en avoir la permiſſion de la reine ; malgré cela, prends-

le à l'inſtant, & puiſſes-tu l'emporter en Bourgogne! »

Que de larmes coulerent, quand on vit Rudégre donner avec tant de courtoiſie ſon écu! Ce fut le dernier préſent que fit le vaillant marquis de Becklare; tant féroce que fut Hag'en, tant dur que fut ſon cœur, il ne put voir ſans attendriſſement le don que lui faiſoit le marquis preſqu'à ſa derniere heure; & Hag'en ne fut pas le ſeul des guerriers qui plaignit le ſort du noble & malheureux Rudégre.

« Dieu vous récompenſe, dit-il, très-noble Rudégre, jamais chevalier ne vous égalera en valeur, en courtoiſie. Dieu ſeul peut payer de ſi précieux dons, en laiſſant long-tems à la terre l'exemple de vos vertus. Je jure de ne jamais lever la main pour vous combattre, quand vous égorgeriez tous les ſoldats de Bourgogne. »

Le marquis le remercia affectueuſement; tous ſes gens étoient en pleurs de voir que le deſtin ſéparât de ſi vaillans amis; la fleur de toutes les vertus

alloit périr avec Rudégre. On entendit dans le fond de la salle le Spilman : « Puisque, dit-il, mon frere d'armes a fait la paix, je dois vous promettre la même fidélité; vous l'avez assez méritée. Quand nous retournerons en Bourgogne, daignez, noble marquis, raconter à votre illustre épouse, avec quel honneur, avec quelle gloire, j'ai porté dans ces fêtes les rubis dont elle a bien voulu me parer. »

« Plût à Dieu, répondit Rudégre, que la marquise pût vous faire de nouveaux présens; je me charge volontiers de lui parler de vous; soyez-en sûr; pourvu que je survive à cette journée. »

Au moment où Volker se dispose à le remercier, le marquis leve son bouclier, se présente fierement & refuse de parler davantage. Il fond avec impétuosité sur les Bourguignons & frappe de tous côtés leurs armures. Volker & Hag'en se retirent à l'écart, fideles à leur promesse. Mais bientôt il se présente assez de vaillans pour faire tête au marquis; celui-ci entame le combat en héros. Gontaut & Gernot le laissent avancer;

Giſele reſte au haut du perron; il a encore quelqu'eſpoir de conſerver ſa vie, & il veut ménager le pere de ſa noble amie; mais rien ne retient les gens de Rudégre; ils s'élancent bravement ſur les pas de leur prince; ils manient d'excellens cimeterres qui briſent heaumes & cuiraſſes. De leur côté, les Bourguignons, quoique fatigués, ne ménagent pas Rudégre; il eſt le premier dans la mêlée; on le diſtingue à ſa haute taille, à ſa brillante armure; toute l'illuſtre famille des Nivelons eſt deſcendue dans le champ de bataille; Volker & Hag'en ne font quartier qu'au marquis; ils couvrent la terre de carnage; leurs cimeterres retentiſſent ſur les boucliers; ils en font voler les diamans dans la pouſſiere; ils combattent avec une fureur que jamais depuis on n'a vue. Rudégre eſt partout; dès qu'il ſe préſente un vaillant, il court à lui, il montre bien dans cette journée qu'il eſt un preux & valeureux guerrier. On diſtingue l'un près de l'autre, Gontaut & Gernot que précede la mort; Giſele & Danckvart, qui mépriſant leur vie, moiſſonnent par douzaines les plus ro-

buſtes ſoldats. Le marquis fait ſentir aux Bourguignons la force de ſon bras. Mais j'entends frapper le premier ſignal de la mort; le terrible Gernot vient de l'appercevoir; il l'appelle; il lui crie : « Voulez-vous donc maſſacrer tous mes gens, noble Rudégre? la colere m'emporte, je ne peux le ſouffrir plus long-tems; vos préſens vont vous être funeſtes. Puiſque vous m'avez enlevé tant d'amis, tournez-vous contre moi; je tâcherai de faire honneur aux armes que je tiens de vous. »

Ce n'eſt qu'après de grands efforts, que le marquis arrive juſqu'à lui; enfin ils s'atteignent, avides de gloire, ils ſongent pourtant à eſquiver leurs cimeterres; à peine leurs excellentes cuiraſſes y réſiſteroient-elles. Rudégre frappe le heaume de ſon adverſaire; le ſang paroît à l'inſtant; ſoudain le Nivelon leve le cimeterre qui lui vient du marquis, & d'un revers fend ſon bouclier & ſon caſque; ce fut la mort de l'époux de Gottelinde; ce fut la récompenſe de ſes riches préſens; ainſi tomberent dans le même combat ces deux illuſtres guerriers.

Furieux de la perte que ſon parti vient d'eſſuyer, Hag'en s'écrie: « Rien ne peut réparer notre malheur; gens & terres de Rudégre, tout en doit ſubir la peine; amis, point de quartier! »

« O mon frere, dit Giſele! ô pere de mon épouſe! comme le ſort m'accable! l'une & l'autre perte eſt affreuſe pour moi; l'un & l'autre vaillant me cauſera d'éternels regrets! »

Les princes de Bourgogne voyant la chute des deux héros, fondirent ſur le reſte des ſoldats de Becklare, & ne firent grace à perſonne. Gontaut, Giſele, Hag'en, Danckvart & Volker s'approcherent des corps des deux guerriers & ne purent contenir leur douleur. « La mort nous a fait aſſez de mal, dit le jeune & prudent Giſele; tâchons d'arrêter nos pleurs, & ſortons pour prendre l'air & rafraîchir nos membres fatigués. Il faut bien que Dieu ne nous laiſſe pas longtemps à vivre, puiſqu'il nous a enlevé nos amis. »

On commençoit à s'abandonner au repos; tous les gens de Rudégre étoient exterminés; le bruit avoit ceſſé. Mais bientôt ce calme parut trop long à Crimhild :

hild : « Que je suis à plaindre, dit-elle ! pourquoi tant de pourparlers au lieu de combats? Certes, Rudégre va sauver mes ennemis; il veut les reconduire en Bourgogne. A quoi sert au roi des Huns de l'avoir rendu puissant? le voilà qui me trahit, lui qui devoit nous défendre, le voilà qui s'unit avec les Nivelons. »

Volker qui étoit en dehors de la salle, lui cria : « Il ne sied point à une reine de médire d'un brave chevalier. Et quand il devroit m'en coûter la vie, Madame, vous calomniez témérairement le marquis de Becklare ! Ni lui ni ses guerriers n'ont cherché la paix; il a si loyalement rempli les ordres de son Roi, qu'il a péri avec toute son armée. Voyez maintenant qui vous voulez envoyer contre nous. Pour le vaillant Rudégre, il vous a servi jusqu'à la mort; en voici la preuve ! »

Dans ce moment, malgré leur douleur, les Bourguignons lui présenterent le corps de son infortuné vassal. Rien ne peut rendre l'affliction où la vue de ces restes sanglans jetta Ezel & la reine. Les sanglots du monarque ressembloient

aux rugiſſemens d'un lion bleſſé à mort.

Le palais & les tours retentiſſoient de lamentations & de cris de déſeſpoir. Un Bernois de la troupe de ſir Dietrich' apprit confuſément ces funeſtes nouvelles; il courut auſſi-tôt les raconter à ſon prince : « Ecoutez, dit-il, Monſeigneur, ce que je viens d'apprendre ; jamais je n'ai été témoin d'une ſi grande déſolation ; il faut qu'Ezel lui-même ſoit en danger. Au bruit qu'on fait, au deuil général, il y a lieu de croire que les Bourguignons ont fait mourir le monarque ou ſon épouſe. »

« Mon cher ami, répondit le prince de Berne, ſi les Nivelons ont commis cet attentat, ils y ont été forcés par l'extrême néceſſité; je ne romprai pas avec eux pour cela. »

« Je veux aller, dit le hardi Volfhart, m'en informer moi-même, & ſçavoir ce que ſignifie le propos de notre ſoldat. »

« Prens garde, reprit ſir Dietrich'; ſouvent les queſtions paroiſſent indiſcrettes, & font naître la diſpute; je ne veux pas, Volfhart, que tu y ailles toi-même. » Il ordonne à Helpfrich',

de courir demander aux Huns, ou aux étrangers eux-mêmes ce qui peut être arrivé.

Le messager part, il voit une affliction générale; il s'informe; on lui répond: « C'en est fait de la joie pour le pays des Huns; les Bourguignons ont massacré Rudégre; de tous ceux qu'avoit amené le bon marquis, aucun ne respire. » Helpfrich' en fut inconsolable; jamais messager ne rapporta sa réponse avec plus de chagrin; il revint tout en larmes. « Qu'as-tu appris, lui dit le prince de Berne? Qui te fait tant pleurer, brave Helpfrich'? » « J'ai bien sujet de m'affliger, répondit le vaillant; Gernot a mis à mort le bon Rudégre de Becklare! » « De par Dieu, reprit Dietrich', cela ne peut être! Quelle atrocité! Quelle noirceur diabolique! Comment Rudégre l'auroit-il offensé? Je connois trop son amitié pour les Nivelons ». « S'ils ont eu cette cruauté, dit le brave Volfhart, ils méritent de perdre tous la vie; si nous leur pardonnons, nous sommes deshonorés; car

l'épée de Rudégre nous a rendu de grands services. »

Le chef des Amelons ordonne qu'on se procure des instructions plus positives; il se met à la fenêtre & crie à Hildebrand d'aller trouver les étrangers & de leur demander à eux-mêmes les circonstances du combat. Messire Hildebrand ne prit ni écu, ni cimeterre; il vouloit aborder en ami les Nivelons. Devoit-il craindre d'être attaqué par les fils de sa sœur?

Mais le terrible Volfhart lui dit : « Est-ce que vous comptez y aller sans armes? Jamais s'est-on présenté au combat sans bouclier? Vous cherchez votre perte, si vous ne vous mettez sur vos gardes. » Cet avis fit voir à chacun son imprudence; le sage Hildebrand céda donc à la prévoyance de l'impétueux Volfhart; il voyoit pourtant avec chagrin ces précautions, & pour peu il auroit rappelé ses gens. Cependant ils arrivent à la salle des étrangers; dès que le brave Volker apperçoit les Bernois bien armés, le cimeterre au côté & l'écu au

bras, il dit à ſes princes : « Je vois les gens de Dietrich' venir à nous en ennemis, bien armés & la viſiere baiſſée; ils veulent nous attaquer; j'en ſuis ſurpris grandement; car je ne ſçais ce que nous avons fait à ces vaillans. »

A l'inſtant même s'avance Hildebrand; il poſe à terre ſon écu, & adreſſe ces mots aux gens de Gontaut : « Braves étrangers, qu'avez-vous fait à Rudégre? je viens de la part de ſir Dietrich, mon ſeigneur, vous demander ſi, comme on le dit, c'eſt vous qui avez tué le noble marquis. Nous ne pouvons nous conſoler de ce terrible malheur! »

« La nouvelle eſt vraie, dit le féroce Hag'en; plût-à dieu que le bruit public vous eût trompés, pour le bien de Rudégre! il vivroit encore, lui que nous, ſon épouſe & ſa fille ne ceſſerons de pleurer. »

Quand les Bernois entendirent que Rudégre avoit réellement perdu la vie, on vit les larmes couler ſur la barbe & ſur les armes de ces bons guerriers. Sigeſtap s'écria : « C'en eſt donc fait des ſervices qu'il nous rendit dans les jours

de notre malheur ! Vous avez détruit le seul appui, le reconfort des étrangers. »

Le brave Volfvin, guerrier Amelon, prit la parole & dit : « Quand je verrois mon propre pere étendu mort devant moi, je ne serois pas plus affligé. Oh ! comment à cette heure consoler la respectable marquise ! »

On entendit Volfhart articuler ces mots avec fureur : « Qui pourroit croire qu'une si belle troupe de chevaliers, eût pu traiter ainsi le noble Rudégre ? Comment ai-je pu vivre, & te laisser égorger, illustre & généreux marquis ! »

Volfbrant, Helpfrich', Helmnot, & tous leurs amis étoient inconsolables ; les sanglots étouffoient messire Hildebrand ; il parla enfin : « Braves étrangers, dit-il, accordez-nous au moins ce que demande mon maître ; remettez-nous Rudégre sans vie, Rudégre avec qui se sont évanouis tous nos plaisirs ; & laissez-nous lui rendre les derniers devoirs, à lui qui nous a toujours été fidélement attaché, & qui protégeoit seul tant d'étrangers ; nous sommes étrangers

nous-mêmes comme le généreux Rudégre; pourriez-vous nous refuser la triste satisfaction d'emporter ses restes, & de leur prouver notre reconnoissance ? il nous eût été bien plus doux de la lui marquer, tandis qu'il vivoit encore! »

« C'est un triste service, dit le roi Gontaut, que celui qu'on rend aux restes d'un ami; c'est une fidélité bien tardive, que de commencer maintenant à lui marquer votre reconnoissance. »

« Combien de tems, reprit Volfhart, nous faudra t-il prier encore? nous refuserez-vous la seule consolation que nous puissions espérer, celle d'emporter le corps de notre ami, & de lui rendre les derniers devoirs? »

« Personne ne vous le remettra, répondit Volker; venez le reprendre vous-mêmes dans la salle, au milieu du sang qui coule de ses larges blessures; ce sera completter les devoirs que vous lui prétendez rendre. »

« Cessez, messire le Spilman, dit le brave Volfhart; cessez d'insulter à notre douleur, dont vous-même êtes la cause.

Si vous me forcez de retourner vers mes seigneurs sans avoir rien obtenu, ils pourront bien nous renvoyer ici, avec l'ordre de vous combattre. »

« Il craint trop, dit le Spilman, de désobéir à son maître, pour abandonner ainsi son projet. Je ne peux nommer cette conduite, la véritable bravoure d'un chevalier. » Hag'en applaudit au propos de son frere d'armes.

« Ne m'as-tu donc pas, dit Volfhart, assez insulté? Crains que je ne brise ta viole, & que je ne t'empêche de retourner vers le Rhin, raconter tes nouvelles; je ne peux endurer plus longtems tes insolentes railleries. »

« Si tu brises ma viole, dit le Spilman, je fracasserai ton heaume avant de retourner au pays de Bourgogne. » En même-tems il voulut se jetter sur Volfhart; mais Hildebrand le saisit par le milieu du corps & le força de s'écarter. » Je crois, dit ce vieillard, que dans ton aveugle fureur, tu voudrois changer en rage la douceur de mon prince. Nous ne ferions donc que multiplier nos pertes;

& toi, Volfhart, laiſſe-là ce féroce lion, puiſqu'il eſt indomptable. »

« Qu'il approche, dit le vaillant Spilman; s'il avoit ſeulement l'audace de lever la main, je le punirois de maniere qu'il ne pourroit en porter la nouvelle. » Le Bernois écume de colere; il ramaſſe ſon écu; il s'élance ſur Volker; tous ſes amis ſe précipitent après lui; déjà il a un pied dans la ſalle. Cependant le vieil Hildebrand s'avance entr'eux & le perron; il voudroit empêcher le combat, puiſqu'il a obtenu tous les renſeignemens qu'il ſouhaitoit. Mais il eſt forcé de faire face à Hag'en qui ſe jette ſur lui; bientôt on entend le choc de leurs cimeterres; ils ſont furieux; leurs armures retentiſſent, le feu jaillit ſous leurs coups redoublés; les guerriers de Berne parviennent à les ſéparer; on éloigne Hildebrand de Hag'en; mais le robuſte Volfhart court ſur le hardi Volker; il décharge ſur le heaume du Spilman ſon cimeterre, qui gliſſe juſque ſur ſes cuiſſarts; Volker s'eſquive adroitement, & frappant lui-même Volfhart, fait étinceler tous les clous de ſa cui-

raſſe. Chacun s'attache à un ennemi, & ſuit les mouvemens de ſa colere; le brave Volfvin de Berne, ſe conduit en héros; Gontaut, ce vaillant roi, reçoit ſans s'ébranler l'attaque des ſoldats Amelons, le fort Giſele couvre de ſang tous les caſques de ceux qui l'entourent; le prompt Danckvart eſt furieux; tout ce qu'il a fait juſqu'ici n'eſt rien en comparaiſon de ſes nouveaux exploits; de toutes parts ſe fait ſentir la force du vaillant fils d'Adrien. Gerbart & Vich'art, Helpfrich, & Richard déjà fameux par maints combats, tâchent de rompre, la petite armée de Gontaut. Alors Volfbrand s'avance avec majeſté; il perce la foule, il ſe place auprès du vieil Hildebrand, & ſe ſignale pour ſa défenſe; pluſieurs guerriers tombent ſous le fer de Volfhart; les bons & braves Amelons lavent dans le ſang la mort de Rudégre; Sigeſtap de Berne ſe bat comme ſi ſa valeur pouvoit rendre le marquis à la vie; déjà ſon heaume eſt fracaſſé; le neveu de Dietrich', ne peut mieux attaquer ſes ennemis. De ſon côté le robuſte Volker

fait des prodiges; il voit la fureur de Sigeſtap, & le ſang qui ruiſſele ſur ſon armure; il court à lui; Sigeſtap va perdre la vie; il ſent qu'il ne peut plus réſiſter à ſon terrible ennemi; l'héritier de Berne ſuccombe. Mais le vieil Hildebrand va le venger; « O mon cher maître, s'écrie-t il, faut-il que tu périſſes par la main de Volker! Vas, ce Spilman ne jouira pas longtems de ſon triomphe. » Il dit, & décharge auſſitôt ſur le Spilman un coup, qui fait voler ſon caſque dans la ſalle, briſe ſon armure, & lui ôte la vie.

Alors les gens de Dietrich' ſe preſſent & recommencent le combat avec une nouvelle ardeur; ils frappent de maniere qu'aucune armure ne réſiſte; le ſang jaillit juſque ſur leurs caſques. Sitôt que Hag'en voit ſon frere d'armes ſans vie, ſa rage redouble: « Malheureux prince de Tongres, s'écrie-t-il, tu as perdu ton appui, le meilleur de tes compagnons. Tu ne le porteras pas loin, vieil Hildebrand! » Auſſitôt il ſe couvre de ſon écu. Cependant le fort Helpfrich' frappe Danckvart ſous

les yeux de Gontaut & de Gifele; ces princes défolés de le voir en fi grand danger, s'efforcent de le fauver du trépas.

Que de princes, de vaillants, de foldats raffemblés contre la petite troupe des Nivelons! Jamais les chrétiens, malgré leur valeur, n'échapperont à la force des payens.

Alors Volfhart retourne fur les guerriers de Gontaut, c'eft la troifieme fois qu'il entre dans falle; autant de fois il a maffacré plufieurs braves Bourguignons. Le fort Gifele lui adreffe ces mots: « Terrible & courageux ennemi, noble Volfhart, tourne tes armes contre moi. » Soudain, ils fe précipitent l'un fur l'autre en déterminés; Volfhart attaque; Gifele ripofte; le Bernois redouble avec tant de fureur, que le jeune monarque eft couvert de fang; ce brave fils d'Oute ne donne pas à fon ennemi le tems de fe reconnoître; Volfhart a beau faire des prodiges de valeur, il faudra qu'il fuccombe, perfonne ne peut être plus vaillant que Gifele; il frappe Gifele; un jet de fang s'élance de fa bleffure; le héros de Vorms fur le Rhin donne la

mort au terrible vaſſal de Dietrich'; ce que n'auroit pu faire aucun autre guerrier. Dès que le brave Volthart ſe ſent bleſſé mortellement, il jette ſon bouclier, leve ſon cimeterre & décharge ſur Giſele un coup qui fend ſon heaume & ſa cuiraſſe; ainſi périſſent enſemble les deux guerriers.

Cependant il ne reſte plus des gens de Dietrich' que le vieil Hildebrand; du côté des Bourguignons, il ne reſte que Gontaut & Hag'en; ils marchent dans le ſang. Hildebrand ſe jette ſur Volfhart, le ſaiſit & veut l'emporter hors de la ſalle; le Bernois expirant, gliſſe des mains de ſon oncle, le regarde & lui adreſſe ces derniers mots : « Mon cher oncle, vous ne pouvez plus rien pour moi; ſongez plutôt à vous garantir de Hag'en, car il couve dans ſon ame une atroce vengeance. Si ma famille me regrette, dites-lui que je ſuis mort de la main d'un monarque; mon trépas eſt glorieux; j'ai vendu aſſez cher ma vie. Mais conſolez ma chere épouſe; & ſi l'on vous demande de mes nouvelles, dites que ſeul, j'ai maſſacré plus de cent ennemis. »

Mais Hag'en se rappelle que le Spilman a perdu la vie sous les coups du vieil Hildebrand : « C'est vous, lui dit-il, qui causez ma douleur; vous nous avez privés de nos meilleurs guerriers. » Aussi-tôt, il attaque Hildebrand & fait résonner la redoutable Balmung, l'ancienne épée de Sifrid. Hildebrand se met en défense; il leve sur Hag'en son large cimeterre ; mais vains efforts ! il ne sçauroit entamer l'armure du vassal de Gontaut; bientôt Hag'en le blesse profondément. L'oncle de Volfhart voyant approcher sa défaite, jette derriere lui son écu & s'enfuit couvert de blessures; il ne reste de vivant sur le champ de bataille que Gontaut & son vassal.

Hildebrand va retrouver son prince & lui raconte en gémissant sa fatale aventure. Dietrich' le voyant teint de sang, lui en demande la cause : « Dites-moi, messire Hildebrand, qui vous a mis en cet état? je crois que vous avez combattu les étrangers; je vous l'avois défendu ; que votre récit va m'affliger ! »

« C'est Hag'en, répond Hildebrand, qui m'a fait ces blessures, quand j'ai

voulu sortir de la salle des Nivelons; je ne sçais pas même, comment j'ai pu échapper à sa fureur. »

« Vous avez mérité ce châtiment, reprend Dietrich', puisque, malgré mon amitié pour ce héros, vous avez rompu la paix que je lui avois promise; vous devriez perdre la vie pour le tort que vous m'avez fait. »

« Ne m'accablez pas de votre colere, dit Hildebrand; la perte est assez fatale à mes amis & à moi. Nous voulions emporter les restes du malheureux Rudégre; jamais les gens de Gontaut n'y ont voulu consentir. »

« Ainsi donc, s'écrie Dietrich', Rudégre est mort! & la noble Gottelinde est ma fille chérie! Ah! que je plains les pauvres étrangers qui sont à Becklare! leur douleur & leurs larmes vont me reprocher le trépas du marquis. » Les pleurs l'interrompent; à peine peut-il continuer ainsi : « O le fidele ami que j'ai perdu! qui me rendra l'illustre vassal d'Ezel? Messire Hildebrand, dites à mes gens de s'armer; je veux aussi monter

au palais; je veux moi-même interroger les vaillans de Bourgogne. »

« Que ferez-vous, répond Hildebrand? vous voyez devant vous tout ce qui reste de votre suite; je suis le seul qui ait survécu aux braves Amelons. »

Le prince frémit à ces mots; il ne connoissoit pas encore l'étendue de son malheur. « Ils sont, dit-il, tous égorgés! voilà les bienfaits de mes Dieux! j'étois un puissant monarque; à cette heure, on m'appellera le pauvre Dietrich'! Comment se peut-il que tous ces vaillans soient morts pour me servir! si je n'étois pas né, ils jouiroient encore de la vie! O! mon cher Volfhart, faut-il que je t'aie perdu! Et vous, Sigestap, Volfvin, Volfbrand, c'est moi qui cause votre trépas! Maintenant, qui voudra me secourir dans tout le pays des Amelons! Le brave Helpfrich' a succombé! comment regretterai-je assez Gerbart & Vichart? Ce jour est pour moi le dernier, comme il l'a été pour mes amis. Ah! pourquoi ne meurt-on pas de douleur? »

Dietrich' rassembla ses armes ; son vassal, lui aidoit à s'en couvrir. Le vaillant prince faisoit retentir la maison de ses gémissemens, il se met enfin au-dessus de sa douleur; il reprend sa rage, avec son armure; il saisit un large bouclier, tandis que Hildebrand s'efforce de le consoler.

Alors Hag'en de Tongres dit au roi de Bourgogne ; « Je vois venir Dietrich', il veut se venger de la perte de ses guerriers ; mettons-nous en garde, & sachons si c'est là son dessein. Le prince de Berne n'a cure de sa vie, & ne ménagera rien pour nous faire porter la peine de son malheur ; mais je me charge de le combattre. »

Dietrich' & Hildebrand entendirent la fin de ce discours ; ils s'avancèrent jusqu'au bas de la salle; Dietrich' mit à ses pieds son bouclier, & adressa ces mots aux Nivelons : « Comment, puissant roi de Bourgogne, avez-vous pu accabler ainsi un pauvre prince comme moi? Voilà le seul homme que vous m'ayez laissé ! ne suffisoit-il pas de nous avoir enlevé Rudégre, sans mas-

facrer encore tous mes guerriers? jamais je ne vous aurois fait une pareille injure. Songez à vous-même, à votre propre douleur, à la mort de vos amis, & aux regrets que vous cauſe la perte de tant de braves gens. Tout cela n'eſt rien auprès de ce que je ſouffre du trépas de Rudégre ; fût-il rien de plus triſte au monde! Tout ce que j'avois d'amis eſt étendu mort à vos pieds; je n'aurai pas aſſez de jours à vivre, pour pleurer les vaillants que j'ai perdus. »

«Certes, répondit Hag'en, nous ne ſommes pas très-coupables. Nous avons vu venir vos gens bien armés, & en ſi grand nombre, que j'ai eu tout lieu de craindre. Que devois-je croire? Meſſire Hildebrand me diſoit venir avec vos Amelons redemander le corps de Rudégre; nos vaillans ont pu l'inſulter, mais le roi de Bourgogne leur a dit de venir, s'ils le vouloient, le reprendre eux-mêmes dans notre ſalle. Je m'y ſuis oppoſé pour punir Ezel, & non par haine contre vos ſujets, c'eſt alors que Volfhart a commencé à nous provoquer par des injures. »

« Il falloit bien, reprit Dietrich', qu'il en arrivât ainſi. Gontaut, noble monarque, montre moi la grandeur de ton ame, & répare les maux que tu m'as faits. Accepte la paix, & j'oublierai mon malheur ; livrez-vous à moi, toi & ton vaſſal, & ſoyez mes priſonniers, je me charge de vous défendre contre toutes les attaques des Huns ; vous trouverez en moi, un généreux & fidèle protecteur. »

« Le Dieu du ciel, répondit Hag'en, voudroit-il permettre que deux vaillans, bien armés, ſe rendiſſent tes priſonniers ! Ce ſeroit une honte, & je ne ſuis pas aſſez lâche pour y conſentir ».

« Vous ne pouvez me le refuſer, dit Dietrich' ; vous m'avez l'un & l'autre tellement offenſé, que vous me devez une réparation. Acceptez ce que je propoſe, & je jure de partir avec vous, de vous conduire en Bourgogne, de vous accompagner avec honneur, ou de mourir en vous défendant. Je ne veux que me conſoler avec vous de mon infortune. »

« Renoncez-y, repartit Hag'en ; que

diroit-on de nous, si l'on savoit que deux vaillans comme Gontaut & Hag'en, se sont rendus au seul prince de Berne! à moins que vous ne comptiez pour quelque chose messire Hildebrand qui vous suit. »

Hildebrand prit la parole & dit: « Vous pouvez, sans rougir, vous rendre à mon maître, si vous mettez quelque prix à votre conservation. Le soleil baisse déjà; avant qu'il soit une heure, vous demanderez la paix, & personne ne vous l'accordera. »

« Oui, dit Hag'en, je demanderois la paix à un seul guerrier, tandis que messire Hildebrand vient de fuir devant moi! il faudroit que tu m'eusses donné une autre idée de ta valeur! » Hildebrand insulté, lui repart sur le champ: Puisque tu me reproches ma retraite, réponds-moi; connois-tu celui qui se cachoit derriere un rocher, tandis que l'Espagnol Walther se couvroit de gloire? tu as grand besoin de t'excuser toi même. »

« Convient-il, interrompit Dietrich', à des guerriers de s'injurier comme de

vieilles femmes ! taisez-vous Hildebrand. Le chagrin m'accable ; écoutez - moi, ami Hag'en; vous disiez, je crois, en me voyant arriver tout armé, que vous vous chargiez de me combattre. »

« Vos oreilles ne vous ont pas trompé, dit Hag'en ; je le ferai, quand vous devriez m'ôter la vie. L'épée des Nivelons saura peut-être garantir mon prince & moi de tomber en votre pouvoir. »

« Dietrich' voyant la résolution du féroce Hag'en, ramassa promptement son écu. Le vaillant de Tongres s'élança du perron, & fit retentir les armes du prince sous les coups de Balmung. Celui-ci qui connoissoit la force & la fureur de son ennemi, employoit tous ses soins à parer; il savoit que Hag'en étoit invincible ; il redoutoit aussi la terrible arme de Sifrid, aussi se battoit-il avec finesse, & parvint à force de ruses, à saisir Hag'en; il lui fit aussi-tôt une large & profonde blessure, & lui dit : « Te voilà sans ressource ; je peux t'ôter la vie : mais j'y aurois trop peu de gloire; je veux te lier & te faire mon prisonnier. » Sans perdre de tems Dietrich' se débarasse

de son écu, garotte avec soin l'indomptable chevalier, le porte à Crimhild, & lui remet ainsi entre les mains son plus terrible ennemi. La Reine, malgré sa douleur, sçut apprécier ce présent; elle salua Dietrich' avec reconnoissance : « Que le bonheur, dit-elle, t'accompagne toujours! qu'il suive tes actions & tes desirs! Tu m'as donné la seule consolation que peut recevoir l'excès de mon désespoir. Je te servirai de tout mon pouvoir jusqu'à la mort. »

« Je ne vous demande, illustre Reine, répondit Dietrich', que la vie de votre prisonnier; il peut encore vous rendre de grands services, & le mal qu'il a été forcé de vous faire, ne mérite pas la perte de sa liberté ». Mais Crimhild ordonna qu'on emmenât Hag'en, qu'on l'enfermât dans son appartement le plus secret, sans le laisser voir à qui que ce fût.

Cependant le noble roi de Bourgogne impatient, s'écria; « Qu'est devenu le prince de Berne, après avoir mis le comble à mes maux? « Sir Dietrich' couroit à lui; Gontaut plein de courage, sortit de

la salle, & marcha fierement à sa rencontre. Bientôt on entendit se heurter leurs cimeterres ; tant brave & redoutable que fût Dietrich', Gontaut avoit sur lui l'avantage que donnent la fureur & le désespoir ; il combattoit son dernier & son plus cruel ennemi ; & encore aujourd'hui, l'on regarde comme un miracle que le prince de Berne ait pu lui résister. Tous deux bouilloient d'ardeur & de courage ; & malgré la rage de Gontaut, Dietrich' réussit encore par la même ruse qu'il avoit employée contre Hag'en ; il se glissa sous le bras du roi, & lui fit une blessure, d'où le sang jaillit abondamment ; dès que Gontaut fut affoibli, Dietrich' sauta sur lui, & le lia d'une maniere indigne d'un roi ; mais c'étoit l'unique moyen d'en rester maître, & de l'empêcher de s'ôter la vie ; il le mena sans tarder à Crimhild, qui commençoit à revenir de sa douleur. « Roi Gontaut, dit-elle, soyez le bien venu ! » « Je vous remercierois, lui répondit son frere, si votre accueil étoit sincere ; mais je sçais que vous êtes si cruellement irritée, que vous nous ménagez un déplorable sort à Hag'en & à moi. »

Cependant le prince de Berne prit la parole ; « Noble reine, dit-il, jamais femme ne reçut de prisonniers aussi illustres ; vous ne pouvez me refuser leur vie. » Crimhild lui répondit qu'elle la lui accorderoit de bon cœur. Ensuite le vaillant Bernois se retira pour pleurer. Mais la reine rendit le cours à sa fureur, fit enfermer séparément ses prisonniers, afin qu'ils ne pussent ni se voir, ni se parler : « Enfin donc, disoit-elle en elle-même, je peux venger la mort de l'infortuné Sifrid : » Elle entra dans l'appartement où étoit Hag'en, & lui dit : « Hé bien ! me rendras-tu ce que tu m'as volé ? Tu n'as pas d'autre moyen de racheter ta vie & ta liberté. » « Paroles vaines, répondit Hag'en ! Je te l'ai déjà juré, reine impérieuse & perfide ; j'ai jetté dans le Rhin ton trésor, par ordre de mon roi ; Gontaut seul peut dire où il est. » Hag'en sçavoit assez que la reine étoit implacable ; mais il craignoit qu'après lui avoir ôté la vie, elle ne pardonnât à son frere.

« Il faut, dit Crimhild, que ma vengeance s'accomplisse : soudain elle ordonna

donna qu'on mît son frere à mort. On lui trancha la tête; & Crimhild la prenant par les cheveux, la porta devant le prince de Tongres, qui ne put se contenir, en voyant le triste sort de son souverain, & adressa ces dernieres paroles à son ennemie : « Tu as donc accompli tes sinistres projets; l'illustre roi de Bourgogne est tombé sous ton glaive, Gisele, Gernot, Volker & Danckvart; tous les Nivelons ont disparu; il ne reste plus que Dieu & moi qui sçachions où est ton trésor; tu peux donc, femme enragée, renoncer à le revoir. »

» Puisque tu n'as pas sçu, reprit la reine, conserver mes richesses, je me charge de garder moi-même l'épée de Sifrid; c'est la même qu'il portoit quand tu l'assassinas. » Aussi tôt elle tire Balmung du fourreau, & abat elle-même d'un seul coup la tête de Hag'en.

» Voilà donc, dit Ezel, témoin de cette horreur, le plus terrible guerrier qui jamais soit venu dans mes états, & qui jamais ait porté l'épée ! le voilà mort par la main d'une femme ! que je suis

malheureux d'avoir été forcé de le traiter en ennemi! »

« Elle ne lui survivra pas, s'écria Hildebrand, puisqu'elle a osé frapper notre prisonnier. Malgré le mal qu'il m'a fait à moi-même, & l'horrible danger que j'ai couru près de lui, je veux venger la mort de ce brave guerrier. » Aussitôt il se jette avec fureur sur la reine, & lui plonge son poignard dans le sein, sans écouter ses cris ni ses prieres; cris & prieres inutiles! elle tombe morte à ses pieds.

Alors, alors Ezel & Dietrich' sentirent la grandeur de leurs maux, & pleurerent amerement leurs vaillans & leurs amis qui avoient péri par milliers. C'est ainsi que finirent ces fatales noces.

Je suis moi-même tellement affligé de ce récit, que je ne peux raconter ce qu'on fit de cette foule de chrétiens & d'infideles. On ne voyoit qu'orphelins éplorés, que veuves redemandant au ciel leurs malheureux époux; je ne veux plus m'arrêter sur cet horrible spectacle : que les Huns rendent aux morts les derniers devoirs; pour moi je mets fin aux tristes aventures des Nivelons.

DOM JUAN,

ANECDOTE PORTUGAISE.

Ce morceau eſt traduit de l'Obſervateur, l'un de ces nombreux recueils d'eſſais qui forment une branche conſidérable de la littérature angloiſe, & que l'on pourroit nommer la poſtérité du Spectateur d'Adiſſon. Il y a bien eu quelques enfans morts-nés dans cette grande famille, & parmi ceux qui ont éprouvé un meilleur ſort, tous n'ont pas fait une égale fortune. Quoique venu l'un des derniers, l'Obſervateur n'a pas eu à ſe plaindre de la ſienne.

Il fut imprimé pour la premiere fois en 1784 & en un ſeul volume. L'auteur encouragé par le ſuccès qu'il obtint, l'augmenta de deux volumes, & le publia de nouveau en 1785; & l'année derniere, il l'a encore groſſi d'un quatrieme volume qui n'a pas été moins bien accueilli que les premiers.

Cet auteur eſt M. Cumberland, déjà connu par des obſervations eſtimées ſur les tableaux de l'Eſcurial, par quelques ouvrages dramatiques, & dont on vient de traduire en françois un roman qui a pour titre Arundel.

Ce qui a le plus contribué à faire diſtinguer l'Obſervateur de la multitude des productions du même genre, ce ſont des détails précieux ſur la vie & les ouvrages des an-

ciens poëtes de la Grece, dont il ne nous eſt parvenu que des fragmens. M. Cumberland traduit en verſificateur exercé les plus ingénieux de ces fragmens & rajeunit de cette maniere des tréſors, que la rouille de l'antiquité déroboit à la connoiſſance de la plus grande partie des lecteurs, ſans jamais faire partager, comme tant d'érudits, la fatigue de ſes recherches.

Un gentilhomme Portugais, nommé Dom Juan, fut cité en juſtice pour un double crime, dont on l'accuſoit. Il avoit, diſoit-on, empoiſonné ſa ſœur de pere, après l'avoir rendue enceinte. Ce gentilhomme menoit depuis pluſieurs années, une vie extrêmement ſolitaire dans un château ſitué près de Montremos, ville qu'on trouve à moitié chemin de Lisbonne, en venant de Badajos, frontiere d'Eſpagne. On m'a montré ce château, lorſque je traverſois cette contrée, dont le coup-d'œil eſt en général des plus triſtes, & je ne me ſouviens pas d'en avoir vû qui reſpirât ſi fort la mélancolie. Dom Juan avoit contre lui des circonſtances ſi graves, & l'hiſtoire avoit tellement circulé dans ſon voiſ-

nage, que, quoiqu'il employât en œuvres de charité la meilleure partie d'un revenu considérable, personne ne mettoit jamais le pied chez lui, pour le remercier de ses bienfaits, ou dans la vue de les solliciter. Il ne recevoit d'autres visites que celles d'un pauvre religieux hyéronimyte de Montremos, qui étoit en même-tems son confesseur, & le distributeur de ses aumônes.

Une imputation aussi noire, qui comprenoit l'inceste aussi bien que le meurtre, étoit enfin parvenue aux oreilles de la justice, & l'on avoit envoyé à Montremos, des commissaires chargés d'en prendre connoissance. L'accusé ne fit aucune tentative pour s'échapper. Il se rendit devant ses juges, aussitôt qu'ils l'eurent sommé de comparoître. Il résulta de ses aveux, ainsi que des dépositions de plusieurs témoins, que depuis l'enfance, il avoit vécu dans la famille d'un riche négociant de Lisbonne, dont les principales relations étoient au Bresil; que ce négociant lui ayant permis de porter son nom, il avoit passé pour son fils naturel; qu'il avoit formé une in-

trigue clandestine avec la fille unique du négociant, laquelle se nommoit Josepha; que Josepha étoit devenue grosse, & qu'une médecine lui ayant été présentée par les mains de Dom Juan, elle étoit morte, peu d'heures après l'avoir prise, avec tous les symptômes d'une personne qui a bu du poison; que sa mere ne lui avoit survécu que d'un petit nombre de jours, & que le pere s'étoit retiré dans un couvent de moines mendians, laissant par une donation, tous ses biens au prétendu meurtrier.

Cette histoire paroissoit renfermer d'étranges obscurités. Les premieres circonstances impliquoient en effet Dom Juan; mais la derniere étoit d'une nature si contradictoire, qu'elle rendoit le tout inexplicable. On résolut en conséquence, d'appliquer le prisonnier à la question, pour le contraindre à s'ouvrir davantage.

Tandis qu'on faisoit les préparatifs nécessaires, Dom Juan, sans témoigner la moindre inquiétude, dit à ses juges, qu'il leur épargneroit cet embarras, aussi bien qu'à lui-même, s'ils vouloient re-

cevoir sa déclaration, par rapport à certains articles, sur quoi il promettoit d'être sincere, mais au delà desquels toutes les tortures qu'on pourroit inventer, ne lui arracheroient pas une syllabe. Il leur exposa qu'il n'étoit pas fils du négociant chez qui il avoit demeuré, que c'étoit une supposition dénuée de fondement, & qu'il n'étoit allié à l'infortunée Josepha, que par les tendres nœuds d'un attachement réciproque, & par une promesse de mariage, qui étoit demeurée sans exécution. Il ajouta que son pere étoit un riche habitant du Bresil, qu'il avoit confié son enfance au négociant; que celui-ci, par des raisons qui n'étoient connues que de lui seul, avoit pris le parti de lui faire porter son nom, & l'avoit élevé dans la croyance qu'il étoit un jeune orphelin, fils d'un parent éloigné de son pere adoptif. Il pria les juges d'observer qu'il n'avoit jamais regardé Josepha comme sa sœur; que pour ce qui concernoit sa grossesse, il s'en avouoit l'auteur, & demandoit pardon à Dieu d'une offense, que son intention avoit été de réparer, en épousant Jo-

sepha; qu'à l'égard de la médecine, il la lui avoit véritablement donnée de ses propres mains, attendu qu'elle étoit incommodée des suites de son état, & qu'appréhendant d'inspirer des allarmes ou des soupçons à ses parens, elle l'avoit chargé de la commander chez un apothicaire, comme si c'eût été pour lui; qu'il avoit rempli ses vues, & qu'il croyoit qu'il n'y avoit point eu d'infidélité dans le mélange des drogues, avec d'autant plus de raison, que, s'étant tenu auprès de celui qui les préparoit, il les avoit vu mettre les unes après les autres.

On lui demanda si sa conscience lui permettroit d'affirmer que Josepha n'étoit pas morte empoisonnée. Dom Juan fondant en larmes pour la premiere fois, répondit que, pour son malheur, il avoit la funeste certitude du contraire. Le poison étoit-il contenu dans la médecine que vous lui présentâtes? — Oui.——Accusez-vous l'apothicaire de l'y avoir introduit, ou prenez-vous ce crime sur votre compte? — Ni l'apothicaire, ni moi, ne fûmes coupables. — La demoiselle, afin d'éviter la honte qui la menaçoit,

eut-elle recours au ſuicide, & mêla-t-elle de ſes propres mains, le poiſon dans ſa médecine, ſans que vous en fuſſiez inſtruit? Il frémit d'horreur, & prit Dieu à témoin, qu'elle n'avoit point contribué à ſa mort.

Les juges confondus, ſuſpendirent l'interrogatoire pendant quelques minutes, & délibérerent à voix baſſe. A la fin, l'un d'entr'eux, adreſſant la parole au priſonnier, lui obſerva qu'il avoit d'abord avoué que Joſepha étoit morte empoiſonnée, & que néanmoins par ſes réponſes, il ſembloit avoir deſſein de juſtifier tous ceux ſur qui les ſoupçons pourroient naturellement tomber. Il nous reſte, continua-t-il, une ſeule queſtion à vous faire; tout oppoſée qu'elle ſoit au cours ordinaire des choſes, je vous la propoſerai ſeulement pour la forme, avant que l'on ſe porte à de plus grandes extrémités; rejettez-vous ſur le pere ou la mere de Joſepha, le crime dont on vous accuſe? — Non, repliqua-t-il, je ſuis ſûr que jamais un ſemblable deſſein n'entra dans le cœur de ſes infortunés parens, & je

ferois le dernier des scélérats, si j'osois le leur imputer.

A ces mots, les juges déclarerent tout d'une voix qu'il se jouoit de la patience de la cour, & donnerent des ordres pour qu'il fût mis sur le champ à la question. Toutefois pour derniere faveur, ils lui demanderent s'il connoissoit la personne qui avoit empoisonné Josepha. Il répondit, sans hésiter, qu'il la connoissoit, mais qu'aucun supplice ne l'obligeroit à la nommer, qu'ils étoient les maîtres de disposer de lui comme il leur plairoit, & qu'il ne pouvoit pas mourir dans des tortures plus grandes que celles où il avoit vécu.

Un refus aussi nettement prononcé, décida les juges. Au signal qu'ils firent, on dépouilla Dom Juan, jusqu'à la chemise, & on l'étendit sur le chevalet. Il entra en même-tems un chirurgien, qui se mit en devoir d'observer les battemens de son pouls, & les bourreaux commencerent leurs horribles fonctions. Des ligatures fixées à chacune de ses extrémités, & passées dans une poulie, que faisoit

tourner un cabestan, forcerent tous ses membres à se tendre & à s'alonger. L'effet de cette machine infernale se fit cruellement sentir à ses muscles & à ses articulations, & il s'ensuivit un craquement horrible & général. La sueur couloit par grosses gouttes sur le visage & sur la poitrine de Dom Juan, qui, en dépit de tout ce qu'il souffroit, conserva une fermeté inaltérable. Il ne laissa pas échapper un seul gémissement, & le barbare qui présidoit à cette opération exécrable, déclara qu'on pouvoit avancer un cran de plus, attendu que son pouls n'avoit ni varié, ni baissé le moins du monde.

Les bourreaux s'étoient remis à l'œuvre avec plus de fureur qu'auparavant, & leur génie diabolique s'étoit efforcé de changer les tortures, de maniere à les rendre plus sensibles, en appliquant l'horrible machine à certaines parties qui avoient moins souffert que les autres, quand tout-à coup, un moine se précipita dans la salle, & cria aux juges qu'ils cessassent de tourmenter un innocent, & qu'ils eussent à recevoir de la bouche même du meurtrier, l'aveu de

ſon crime. A un nouveau ſignal des juges, les bourreaux lâcherent l'inſtrument du ſupplice, & les os rentrerent dans leurs articulations, avec le bruit & l'élaſticité d'un arc. Don Juan s'évanouit. Auſſi-tôt le moine s'écria : Vils agens de l'enfer, gardez vos tortures au coupable, & retirez vos mains ſanglantes de l'innocent. Car voyez, (en diſant cela, il jetta à bas ſon froc), voyez en moi le pere & l'empoiſonneur de Joſepha. L'aſſemblée entiere fut glacée d'horreur ; les juges demeurerent immobiles, & les bourreaux eux mêmes, d'un air épouvanté & lugubre, roulèrent ſur le moine leur prunelle enfoncée.

Si vous conſentez, dit-il aux juges, à recevoir mon aveu, tandis que vos exécuteurs apprêteront leur chevalet, pour le plus vil criminel qu'on y ait jamais étendu, écoutez-moi; ſinon dites leur de commencer ſans autre examen, & mettez à profit, pour vous raſſaſier des ſouffrances d'un de vos ſemblables, l'occaſion qui s'offre à vous d'être cruels

avec justice. Parlez, dit le plus ancien des juges.

—L'homme irréprochable, que voilà gissant devant vous, dans un état d'insensibilité, est fils d'un excellent pere, qui fut jadis mon meilleur ami. Cet ami le confia à mes soins, lorsqu'il sortoit à peine du berceau, & alla chercher fortune au Brésil, où il a résidé vingt ans, sans venir une seule fois en Portugal, me faisant passer, à plusieurs reprises, des sommes considérables pour le compte de son fils. Cependant mes affaires étant venues à se déranger, l'embarras de ma situation, & l'amour que j'avois pour le luxe, me suggererent la coupable envie de m'approprier la fortune de mon pupile. Je fis part de cette idée à mon épouse. Je lui dois la justice d'avouer qu'elle la combattit long-tems de toutes ses forces; mais la fortune me maltraita de nouveau; mon crédit baissoit de jour en jour. J'avois sous mes yeux ma ruine infaillible, & je ne voyois entr'elle & moi, que ce funeste expédient.

A la fin, la persuasion, les menaces

& la loi pressante de la nécessité, l'emportèrent sur les principes de ma femme. Elle acquiesça à la fraude que je méditois. Nous convînmes d'adopter l'enfant, comme si ç'eût été un orphelin, né de quelqu'un de nos parens éloignés. J'entretins avec le pere un commerce de lettres, sous le nom de son fils, & je continuai mes dépenses extravagantes, au moyen des remises qu'il m'adressoit. Au bout de vingt ans, il cessa de vivre, après avoir fait un testament, par lequel il me constituoit son héritier, au cas où son fils viendroit à mourir. Je m'étois déjà si fort avancé dans le crime, que je me laissai aller sans résistance à la tentation de m'assurer ce legs, & de renverser l'obstacle qui gênoit ma cupidité. Je proposai donc à ma femme de nous emparer des biens que la fortune mettoit à notre portée, en ôtant le jour à leur légitime possesseur. Cette proposition lui fit horreur, & son esprit en demeura quelque tems si troublé, que je ne crus pas qu'il fut prudent de revenir à la charge. Durant cet intervalle l'agent du mort arriva du Brésil à Lis-

bonne, & comme il étoit au fait de notre correſpondance, il me devenoit indiſpenſable de découvrir à Dom Juan qui il étoit, & à quelle fortune il avoit droit. Que faire dans une ſemblable criſe ? d'une part, menacé de voir mes larcins mis au grand jour, & mon nom couvert d'opprobre; tenté de l'autre par l'avarice, l'orgueil & le crime, je gagnai ſur la répugnance de ma femme, qu'elle participeroit à mon forfait, & nous mêlâmes du poiſon dans une médecine, que nous nous figurions être deſtinée à Dom Juan, mais qui, dans le fait, étoit pour notre fille chérie.

Elle la prit. Le ciel épuiſa ſa vengeance ſur nos têtes ! nous vîmes notre fille expirer dans les plus horribles tourmens, & nous fumes en proye aux remords d'un double meurtre; car ſon enfant mourut avec elle. Il n'y a point de terme capable d'exprimer nos douleurs. Votre imagination même ne ſauroit inventer de tortures comparables à celles que nous éprouvâmes. Notre fille mourante, & aſſaſſinée par nous, demeura fidèle à tous les ſentimens de la

nature. Elle nous consola, nous plaignit; elle alla même jusqu'à nous pardonner. Nous fîmes sur le champ l'aveu de notre conduite à Dom Juan. Nous le suppliâmes en même tems de nous infliger la peine que demandoit la justice, & que méritent nos forfaits. Ce fut dans ce moment terrible que Josepha, prête à rendre le dernier soupir, conjura son amant, de la maniere la plus solemnelle, de ne point exposer ses parens à la honte d'une exécution publique, en déclarant ce qui s'étoit passé. Il le lui promit. Hélas! je vois trop jusqu'à quel point il a respecté sa promesse; le voilà qui périt martyr de l'honneur. Barbares, vous l'avez tué.

Il n'eut pas plutôt proféré ces paroles avec l'accent de la fureur, que le malheureux Don Juan poussa un soupir. Il auroit été suivi d'un second; mais le ciel ne put voir plus longtemps l'innocence aux prises avec la douleur, & daigna le rappeller où Josepha l'attendoit.

Le moine à qui la terreur donnoit l'air effrayant d'un spectre, avoit tenu

ſes yeux conſtamment fixés ſur lui. Dans le moment où il étendit ſes membres briſés, comme pour ſaiſir une derniere fois la vie prête à le quitter, Monſtres maudits, s'écria le moine, puiſſe l'éternel, au grand jour de la juſtice, faire payer à vos ames le prix de ſon ſang! Que ſon ſang retombe ſur vous! Pour moi, ſi mon repentir n'a point encore appaiſé la céleſte vengeance, mon ame, nâvrée de douleur, trouvera au milieu des flammes, quelque conſolation à penſer que vous partagerez ſes tourmens.

Après avoir, pour ainſi dire, heurlé ce peu de mots, il s'enfonça un couteau dans le cœur, & tandis que ſon ſang ruiſſeloit ſur le plancher, il tomba mort ſur le cadavre de Dom Juan, & rendit l'ame ſans qu'un ſeul gémiſſement ſortît de ſa bouche.

LE COUP DE FOUDRE,

ANECDOTE.

LE mail, à Tours, eſt un des plus beaux lieux du monde & des moins fréquentés. Une étrangere qui réſidoit depuis quelque tems dans cette ville, venoit s'y promener en voiture, tous les jours à ſix heures du ſoir. Elle étoit toujours voilée, toujours acompagnée de deux femmes & ſuivie de pluſieurs domeſtiques. Elle n'avoit de liaiſon avec perſonne, n'étoit connue de perſonne, ſes domeſtiques étoient d'une diſcrétion à toute épreuve; le myſtere l'environnoit. Son équipage étoit brillant, ſon train étoit conſidérable; on jugeoit qu'elle cachoit une perſonne d'une très-grande fortune ou d'une très-grande conſidération; mais on ne pouvoit rien découvrir, & les curieux étoient conſternés.

Cette dame deſcendoit conſtamment de voiture à l'entrée du mail & marchoit environ une heure. Sa démarche étoit

celle d'Hebé, ſa taille celle de Vénus. Un jeune homme nommé Sugeres, ſecrétaire de l'intendant ou de l'intendance, avoit été frappé de la fineſſe de cette taille, de la légereté de cette démarche ; & tous les préjugés qui font tourner la tête aux hommes, avoient tourné la ſienne. Tous les ſoirs il ſe rendoit au mail à ſix heures; tantôt il ſuivoit les pas de l'étrangere, tantôt il la précédoit, tantôt il la ſurprenoit à un détour. Il vouloit être remarqué; le cœur lui battoit, il ne raiſonnoit plus. Un jour il l'aborde & lui dit tout ce qui ſe préſente quand on fait une impertinence par un motif innocent. L'admiration eſt ce motif, non la curioſité. L'intérêt qu'inſpire ſa ſolitude excite ſa ſenſibilité; le charme de ce beau lieu eſt perdu pour lui depuis qu'il craint qu'elle n'y éprouve de l'ennui, ou n'y promene des chagrins.

L'étrangere répond, remercie & continue de marcher. Voilà un homme reſté ſur ſes pieds, droit comme une ligne, une vraie ſtatue, mais point inanimée comme le marbre. Ce volcan qu'on

appelle le cœur, jette des flammes qui embrâsent toute la machine. Il poursuit sa route & suit son projet. L'inconnue est encore abordée. — Madame, pardonnez mon importunité; je suis de la ville & j'en fais aujourd'hui les honneurs; vous marchez seule, toujours seule..... Les arbres ne peuvent vous admirer & il faut que l'on vous admire, permettez-moi de remplir ce devoir envers vous & d'y joindre le bonheur de vous accompagner. — Monsieur, je suis inconnue & je veux l'être; je marche seule sans être seule, parce que j'ai des pensées que je promene. Vous êtes très-poli, & c'est ainsi quelquefois que l'on est singulier: je vous prie de croire que personne ne sait mieux que moi ce qui me convient. — Ces mots l'ont frappé. La tête fermente; l'orgueil blessé fait bien des fous & en acheve bien d'autres. — Madame, j'insiste, je ne vous quitte point; vous avez des chagrins, je vous donne de l'humeur; je meurs à vos pieds, si vous ne me permettez de vous entretenir. L'inconnue impatientée, ou plutôt touchée de l'égarement d'un hom-

me qui ne la quittera point, qui peut faire quelque folie, s'éloigne de ses femmes, fait quelques pas, & dit au jeune homme, d'un ton très-radouci. — Votre opiniâtreté, Monsieur, m'afflige tout-à-fait : si j'en juge la cause, elle peut nous devenir funeste à tous deux. Je ne puis me faire connoître, ni me découvrir. Ce voile, qui me dérobe à tous les regards, m'est imposé par le sort même. Vous vous êtes livré à des idées, à des sentimens.... réprimez-les, Monsieur, combattez-les.... je vous en conjure. -- Non, Madame, je ne changerai point. Vous êtes belle, vous me refusez le plaisir des Dieux. Je vous verrai, ou ma mort est prononcée. -- La pitié alloit encore employer le raisonnement. Un éventail tombe des mains de l'étrangere; elle se baisse pour le ramasser. Sugeres ose lever le voile mystérieux, que voit-il? un visage rongé par un cancer, sans traits, sans physionomie, un monstre.... La révolution est si terrible, qu'il tombe à la renverse, & bientôt il n'est plus.

TABLE

Des Volumes de Novembre & Décembre 1788 & Janvier 1789.

François Pizarre, Conquérant du Pérou, anecdote, pag. 3
Les Rêveries de Diogène de Sinope, tirées de l'Allemand, 34
Voyage et description du Temple de Cythere, 120
Le Vicaire de Wakefield, Conte, 179

JANVIER.

Suite du Vicaire de Wakefield, Conte, 3
Histoire du Chevalier des Grieux, & de Manon Lescaut, 41
La Vengeance de Crimhild, 227
Dom Juan, Anecdote portugaise, 361
Le Coup de foudre, Anecdote. 376

Fin de la Table.

LF C.
B582u

209775

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.217-218.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU